

Traité anatomique, physiologique et critique de physiognomie / par M. E. G.

Contributors

M. E. G.

G. E. M. Traité anatomique, physiologique et critique de physiognomie.

Francis A. Countway Library of Medicine

Publication/Creation

Bruxelles : Chez tous les libraires ; Amsterdam : J. Salis, 1849.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/za8y2hgg>

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Francis A. Countway Library of Medicine, through the Medical Heritage Library. The original may be consulted at the Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical School. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



BOSTON
MEDICAL LIBRARY



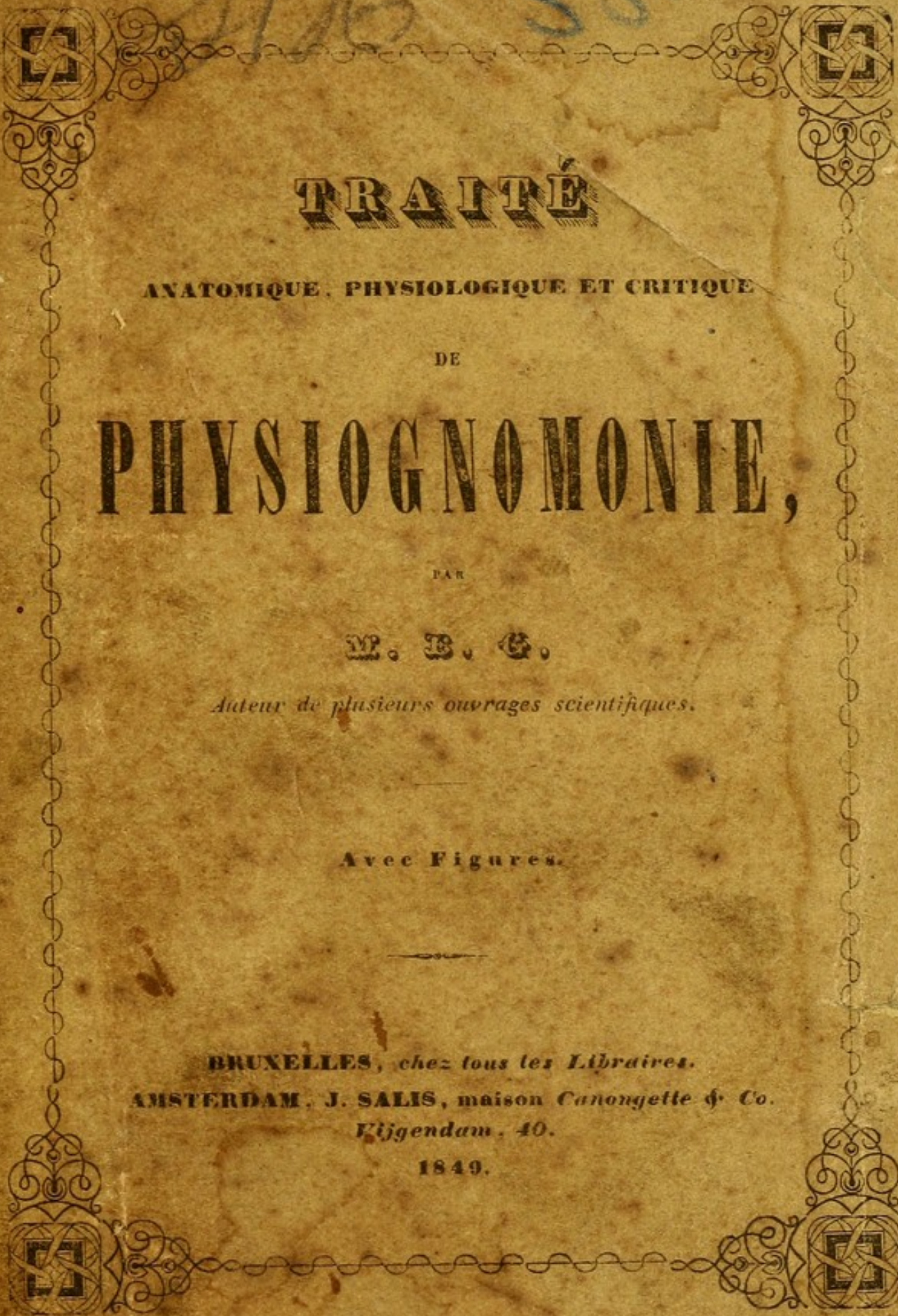
IN THE
Francis A. Countway
Library of Medicine
BOSTON



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School



1136 805



TRAITÉ

ANATOMIQUE, PHYSIOLOGIQUE ET CRITIQUE

DE

PHYSIOGNOMONIE,

PAR

M. B. G.

Auteur de plusieurs ouvrages scientifiques.

Avec Figures.

BRUXELLES, chez tous les Libraires.

AMSTERDAM, J. SALIS, maison Canongette & Co.
Kijgendam, 40.

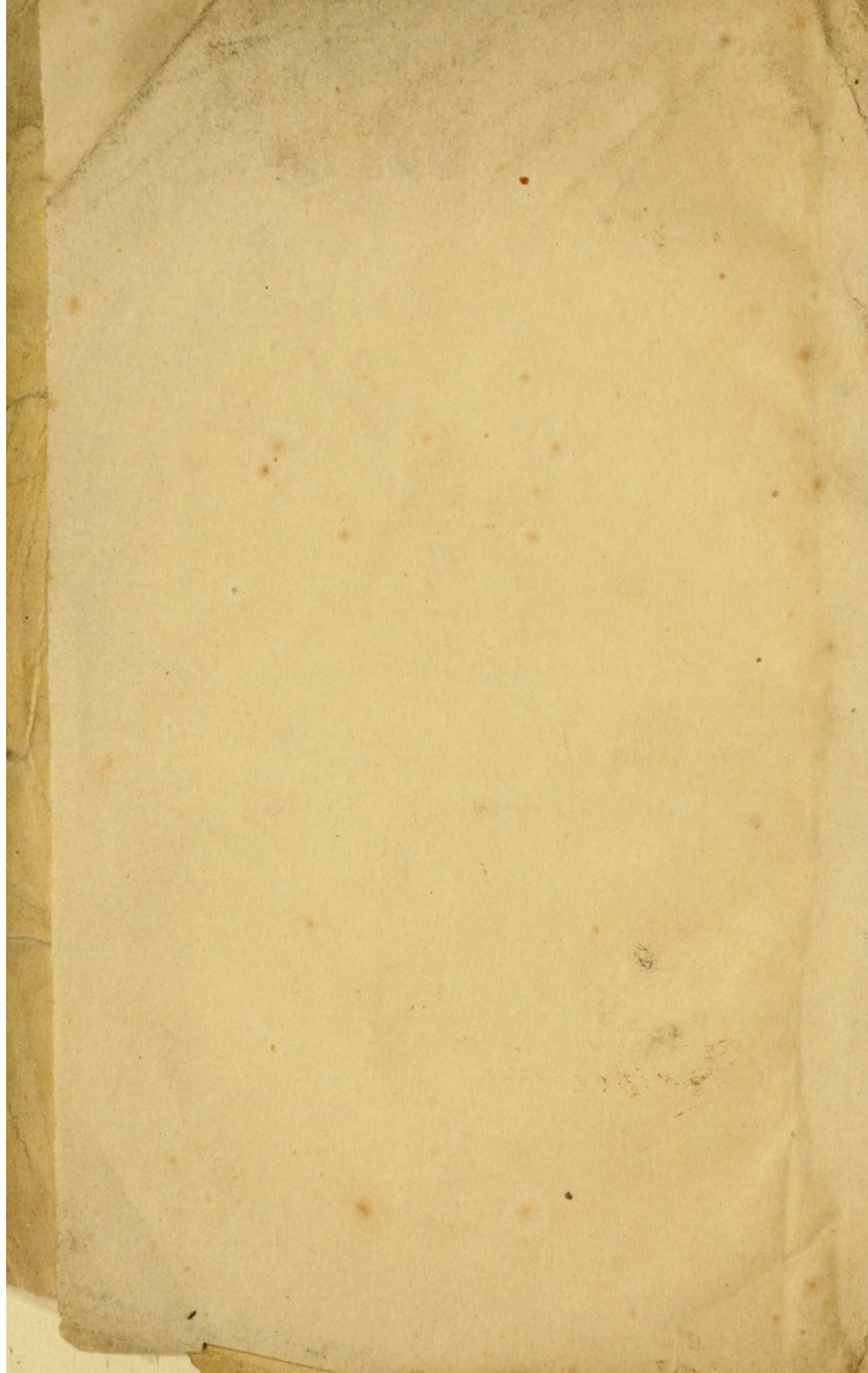
1849.



TRAITE

ANTHROPOLOGIQUE, PHYSIOLOGIQUE ET CRIMINELLE

PHYSIOGNOMIQUE



TRAITÉ
ANATOMIQUE, PHYSIOLOGIQUE ET CRITIQUE
DE
PHYSIOGNOMONIE.

TRAITE

ANATOMIQUE, PHYSIOLOGIQUE ET CHIRURGICAL

DE

PHYSIOGNOMONIE.

TRAITÉ

ANATOMIQUE,

PHYSIOLOGIQUE

ET

CRITIQUE

DE

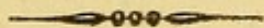
PHYSIOGNOMONIE,

PAR

M. E. G.

Auteur de plusieurs ouvrages scientifiques.

Avec Figures.



BRUXELLES, chez tous les Libraires.

AMSTERDAM, J. SALIS, maison CANONGETTE & C^o.

Vijgendam, 40.

1849.

T R A I T É

PHYSIOLOGIQUE

ANATOMIQUE

CRITIQUE

DE

PHYSIOGNOMIE

PAR

M. E. G.

Auteur de plusieurs ouvrages académiques

Avec Figures

BRUXELLES, chez tous les Libraires.
AMSTERDAM, J. VALIS, ancien Canonier &c.
Vijgendam, 40.
1843.

Avant-propos.

C'est une des inconséquences de l'homme d'être peu désireux de se connaître soi-même, et d'être si avide de connaître les autres. C'est ce désir inné de connaître le caractère du moral des individus qui nous entourent, qui fit inventer la physiognomonie, et qui, dans ces derniers temps gagna tant d'adeptes à la phrénologie. Mais il s'en faut beaucoup que cette dernière partie de la physiologie repose sur des bases aussi solides que la première. En effet, les faits pathologiques se pressent pour contredire à chaque pas la localisation des organes et désespérer les propagateurs de la doctrine de Gall et de Spurzheim.

La science est bien assez puissante, sans doute, pour renverser l'édifice élevé par les phrénologistes; mais grave et pesante dans son allure, elle ne saurait plaire qu'à quelques initiés; souvent d'ailleurs, elle ne peut opposer que des hypothèses à des hypothèses, et l'on exige d'elle plus qu'elle ne peut promettre. Aussi n'est-ce pas dans

la science que la doctrine de Gall a trouvé ses plus redoutables adversaires.

Lorsque l'anatomie et la physiologie comparées, lorsque la pathologie venaient démontrer la fausseté des *localisations* et ruiner ainsi à sa base le colosse érigé par les crânologues, la critique armée à la légère, l'attaquant de ses traits acérés, le faisait tomber sous les coups du ridicule et montrait aux yeux de tous que ce colosse n'avait que des pieds d'argile. Je ne reproduirai pas ici tous les traits mordans, toutes les plaisanteries plus ou moins heureuses qui, depuis sa révélation, ont été lancés contre le système de la phrénologie; mais je ne peux me dispenser de rappeler ici quelques passages empruntés à l'un des hommes qui brilla le plus dans cette lutte opiniâtre : je veux parler du célèbre critique Hoffman. Dans ce procès, encore pendant, et que je sou mets au jugement de nos lecteurs, il nous paraît indispensable de mettre au moins sous leurs yeux toutes les pièces principales. Puisque Spurzheim, disait le redoutable critique, est forcé d'admettre une âme spirituelle, voyons comment nous arrangerons cette âme avec des organes bien matériels qui commandent nos penchans et nous accordent ou refusent les facultés intellectuelles. Cette âme est fort embarrassante; car si des houpes nerveuses donnent les penchans, les sentimens de l'intelligence, le rôle de l'âme se réduit à rien,

à moins qu'on ne considère notre cerveau comme une république fédérative d'âmes matérielles, dont l'âme spirituelle est le président. Voici un raisonnement bien simple auquel, ajoutait-il, je ne prévois pas qu'on puisse répondre : si les organes qui nous donnent les penchans, nous fournissent en même temps les moyens d'exécuter tous les actes que ces penchans sollicitent, l'âme est absolument inutile, et au lieu de l'admettre, Spurzheim devait la renvoyer dans la région des chimères ; si, au contraire, les organes donnent des penchans sans fournir aucun moyen d'exécution, il faut que chaque organe, celui de *destructivité*, par exemple, avertisse mon âme que je veux manger une perdrix, et que mon âme commande à mes muscles tous les mouvemens nécessaires pour tuer la perdrix et pour la manger. Or, si on ne sait pas comment une âme peut contracter des muscles, on concevra plus difficilement encore comment un organe du cerveau peut agir sur l'âme qui agit ensuite sur mes muscles et détermine leur mouvemens. Il y a donc ici deux difficultés au lieu d'une ; le système fait donc reculer la science au lieu de la faire avancer.

Mais peut-être, en nous débarrassant de cette âme, trouverons-nous une solution plus facile. Essayons : me voilà donc sans âme et avec mes trente-cinq organes fichés à la circonférence de mon cerveau comme des clous de gérofle dans

un citron : ma bosse de *combativité* me met flamberge en main , ma bosse de *circonspection* me dit : rengaine ; mon numéro 6 me crie : tue ; mon numéro 13 , celui de la *bienveillance* , veut que je caresse ; la protubérance de *l'amour-propre* me rend fier comme un castillan ; celle de la *vénération* me rend humble comme un solliciteur , Quel charivari dans ma tête ! et il n'y a plus d'âme pour y mettre le holla ! Rappelons donc vite cette âme qui , après tout , est moins embarrassante , et chassons les trente-cinq législateurs démagogues qui mettent l'anarchie dans mon cerveau.

Au métaphysicien vient se joindre le moraliste pour combattre Gall , et lui dit : ne posez plus en principe que *toute faculté d'un être animé dérive de son organisation*. Un organe matériel ne peut influer que sur les mouvemens physiques et mécaniques , et puisque vous admettez l'âme spirituelle , n'est-il pas plus raisonnable d'attribuer mes facultés intellectuelles à cette intelligence , qui est l'âme , que d'en chercher la source dans un organe matériel ?

Au moraliste se joint une mère de famille qui ne veut pas devoir ses vertus à un organe du cerveau : elle sent bien son cerveau travailler quand elle réfléchit , quand elle médite , mais ce n'est point là qu'elle éprouve les émotions de l'amour maternel. Je veux aimer avec mon cœur , dit-elle , et je veux avoir quelque mérite à aimer.

Arrive enfin le logicien , qui n'est pas plus content que les autres. On me présente , dit-il , un système fondé sur des dispositions innées , et dans la nomenclature je trouve des facultés qui ne sont pas des dispositions. Vous supposez que j'ai des organes matériels pour toutes mes facultés , parce que j'en ai pour voir et pour entendre , mais il n'y a point de similitude. Les sens sont des propriétés et non pas des dispositions. On entend , bongré , malgré soi , quand on n'est pas sourd : ce sont des propriétés inhérentes aux corps organisés , et non pas des dispositions qui supposent toujours la liberté du choix. Vos trente-cinq dispositions des organes ne sont pas moins confuses ; j'y trouve des facultés actives mêlées à de simples affections. J'agis dans les opérations de l'esprit , et je ne suis que passif dans la joie , la crainte et la douleur. Les facultés ne sont donc pas toujours des penchans , les penchans des dispositions , ni les dispositions des affections ? et cependant vous rangez tout cela sous une dénomination commune , et vous placez dans la même boîte toutes ces choses incohérentes , quoique leur action se fasse sentir dans des endroits très-différens. Donnez-moi des principes exprimés en termes clairs , exempts d'ambiguïté , et n'employez les mêmes termes pour exprimer ces qualités qui n'ont aucun rapport : sans cette précaution , je ne pourrai vous croire , parce que je ne pourrai vous comprendre.

Là ne se bornent pas sans doute les spirituelles objections du critique, mais celles que j'ai choisies sont sans réplique, et je ne crois pas par cela même qu'il soit utile de les multiplier.

D'ailleurs qui ne sait combien il est difficile, et bien souvent impossible, de trouver sur le crâne, après la mort, les empreintes des facultés dominantes qui distinguaient un individu pendant sa vie. Qui ne sait combien la science phrénologique se montrait docile aux explications, complaisante, élastique lorsqu'elle trouvait une tête rebelle aux localisations des organes. Examine-t-elle la tête de Vito-Mangiamele, qui calcule si merveilleusement, et qui n'a pas la bosse des *mathématiques*; elle vous dira que, pour arriver à des calculs si abstraits, si compliqués, il faut les concours de la *causalité* et de la *configuration* dont elle trouve alors les organes fortement prononcés chez le jeune berger mathématicien. A-t-elle à examiner la tête de Fieschi, voyez comme elle se tourmente pour expliquer son caractère et son crime. Aussi a-t-on dit avec raison que ce qui s'oppose aux progrès de la phrénologie, c'est la préoccupation des adeptes qui comblent de bonne foi, sans doute, les dépressions visibles à tous par des saillies visibles pour eux seuls; c'est, quand une bosse leur manque, de la remplacer aussitôt par une autre; et, pour Lacenaire, par exemple, quand l'organe du *meurtre* est en défaut, de faire jouer quelque

ficelle éloignée, celle de la *vanité* et de l'*égoïsme*. Le cerveau dans leur main est aussi malléable que la cire. La vérité est un métal plus dur, elle est peu flexible, et elle se brise entre les mains de ceux qui la tourmentent ainsi. N'avons nous pas vu récemment encore cette facilité d'explication lorsqu'il s'est agi d'expliquer la vie entière d'un de nos plus grands diplomates par l'inspection de son crâne et les propagateurs n'ont-ils pas publié bien haut que les belles proportions de cette tête lui donnaient quelque ressemblance avec celle de Napoléon, et que tous deux, en effet, avaient voulu dominer le monde, l'un du fond de son cabinet, l'autre les armes à la main. De tels rapprochemens ne sont pas dignes de la gravité de la science, et tout système qui repose sur d'aussi frêles appuis sera sans cesse menacé de ruine.

La phrénologie pour se constituer a dû renverser tout le système philosophique des anciens, supprimer la *mémoire*, le *jugement*, etc. et créer des organes. La physionomie n'a pas besoin de créer, elle se contente d'étudier les signes extérieurs qui révèlent l'existence des penchans, des sentimens, etc. La phrénologie en donnant une nouvelle classification des penchans et des facultés, a dû assigner à chacun un siège distinct dans le cerveau, dont les limites ne sont pas appréciables aux recherches les plus exactes de l'anatomie; la physiognomonie, sans s'occuper du siège des pas-

sions, a constaté les traces qu'elles impriment à l'organisation humaine. La phrénologie affiche la prétention de distinguer ses organes à travers la voûte osseuse du crâne; et non seulement elle veut les distinguer, mais encore elle a l'orgueil de vouloir en favoriser ou en arrêter le développement. Les moyens divinitaires de la physiognomonie, sont d'une nature tellement vulgaire, d'une application tellement journalière qu'ils sont, pour ainsi dire, à l'usage de tous et que leur vulgarité même est la preuve de la vérité du principe sur lequel ils reposent. Voilà les motifs qui me font donner la préférence à la physiognomonie comme moyen d'étudier le caractère du moral des individus; et tout lecteur impartial, après avoir parcouru ce petit traité conviendra que les bases de la science physiognomonique sont pour la plupart du temps aussi solides que celles de la phrénologie paraissent peu raisonnables.

Histoire de l'Homme.

L'homme est le chef d'œuvre de la nature, le plus beau produit de son art, le dernier coup de ciseau qu'elle ait donné à son œuvre. C'est lui qui domine la création toute entière. Après lui, il n'y a plus qu'à descendre, et cette suprématie il la doit à son haut degré d'intelligence aidée par l'admirable perfection de tous les organes, par le fini merveilleux des membres nus, mobiles en tous sens, et si propres à l'exercice de toutes les facultés dont l'a pourvu la nature au jour de ses prodigalités.

« Il est vrai que l'homme ressemble aux animaux par ce qu'il a de matériel, et qu'en voulant le comprendre dans l'énumération de tous les êtres naturels, on est forcé de le mettre dans la classe des animaux; mais la nature n'a ni classes ni genres, elle ne comprend que des individus; ces genres et ces classes sont l'ouvrage de notre esprit, ce ne sont que des idées de convention; et lorsque nous mettons l'homme dans l'une de ces classes, nous ne changeons pas la réalité de son être, nous ne dérogeons point à sa noblesse, nous n'altérons pas sa condition, enfin nous n'ôtons rien à la supériorité de la nature humaine sur celle des brutes; nous ne faisons que placer l'homme avec ce qui lui ressemble le plus, en donnant même à la partie matérielle de son être le premier rang. »

« En comparant l'homme avec l'animal, on trouvera dans l'un et dans l'autre un corps, une matière organisée, des sens, de la chair et du sang, du mouvement et une infinité de choses semblables; mais toutes ces ressemblances sont extérieures, et ne suffisent pas pour nous faire prononcer que la nature de l'homme est semblable à celle de l'animal; pour juger de la nature de l'un et de l'autre, il faudrait connaître les qualités intérieures de l'animal aussi bien que nous connaissons les nôtres, et comme il n'est pas possible que nous ayons jamais connaissance de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, comme nous ne saurons jamais de

quel ordre, de quelle espèce peuvent être ses sensations relativement à celles de l'homme, nous ne pouvons juger que par les effets, nous ne pouvons que comparer les résultats des opérations naturelles de l'un et de l'autre.»

« Voyons donc ces résultats, en commençant par avouer toutes les ressemblances particulières, et en n'examinant que les différences, même les plus générales. On conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux; il le commande et le fait servir à ses usages, et c'est moins par force et par adresse que par supériorité de nature, et parce qu'il a un projet raisonné, un ordre d'actions et une suite de moyens par lesquels il contraint l'animal à lui obéir; car nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus forts et plus adroits, commandent aux autres et les fassent servir à leur usage; les plus forts mangent les plus faibles, mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualités fort différentes de celle qui peut produire une suite d'actions dirigées vers le même but. »

« L'homme rend par un signe extérieur ce qui se passe au-dedans de lui; il communique sa pensée par sa parole: ce signe est commun à toute l'espèce humaine; l'homme sauvage parle comme l'homme policé, et tous deux parlent naturellement, et parlent pour se faire entendre: aucun des animaux n'a ce signe de la pensée, ce n'est pas,

comme on le croit communément, faute d'organes; la langue du singe a paru aux anatomistes (*) aussi parfaite que celle de l'homme; le singe parlerait donc s'il pensait.»

« Quand même on voudrait accorder aux animaux quelque chose de semblable à nos premières appréhensions, et à nos sensations les plus grossières et les plus machinales, il est certain qu'ils sont incapables de former cette association d'idées qui seule peut produire la réflexion, dans laquelle cependant consiste l'essence de la pensée.»

« Il y a donc une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles du plus parfait animal, preuve évidente que l'homme est d'une différente nature, que seul il fait une classe à part, de laquelle il faut descendre en parcourant un espace infini avant que d'arriver à celle des animaux; car si l'homme était de l'ordre des animaux, il y aurait dans la nature un certain nombre d'êtres moins parfaits que l'homme, et plus parfaits que l'animal, par lesquels on descendrait insensiblement et par nuances de l'homme au singe; mais cela n'est pas, on passe tout d'un coup de l'être pensant à l'être matériel, de la puissance intellectuelle à la force mécanique, de l'ordre et du dessein au mouvement aveugle, de la réflexion à l'appétit.»

(*) Voyez les descriptions de M. PERRAULT dans son Histoire des Animaux.

« En voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer l'excellence de la nature de l'homme, et la distance immense que la bonté du créateur a mise entre l'homme et la bête. » BUFFON.

C'est pourquoi « la nature a réuni dans l'homme tous les genres de beauté et en a formé un assemblage si merveilleux que tous les animaux dans leur état naturel sont frappés à sa vue d'amour et de crainte. — Toutes les expressions harmoniques sont réunies dans la figure humaine. Remarquez que la forme de la tête approche de la sphérique. — Je ne crois pas que cette conformation lui soit commune avec celle d'aucun animal ; sur sa partie antérieure est placé l'ovale du visage, terminé par le triangle du nez, et entouré des parties radiées de la chevelure. — La tête est de plus supportée par un cou qui a beaucoup moins de diamètre qu'elle, ce qui la détache du corps par une partie concave. »

« Ces formes ne sont pas tracées d'une manière sèche et géométrique ; mais elles participent l'une de l'autre, en s'amalgamant comme il convenait aux parties d'un tout. Ainsi les cheveux ne sont pas droits comme des lignes, mais ils s'harmonient par leurs boucles avec l'ovale du visage ; le triangle du nez n'est ni aigu, ni à angle droit ; par le renflement onduleux des narines, il s'accorde avec la forme en cœur de la bouche, et s'évidant près du front, il s'unit avec les cavités des yeux. Le sphé-

roïde de la tête s'amalgame de même avec l'ovale du visage, il en est ainsi des autres parties, la nature employant pour les joindre ensemble les arrondissemens du front, des joues, du menton et du cou, c'est-à-dire les portions de la plus belle des expressions harmoniques, qui est la sphère. Il y a encore plusieurs proportions remarquables qui forment entre elles des harmonies et des contrastes très-agréables.... Telle est celle du front qui présente un quadrilatère en opposition avec le triangle formé par les yeux et par la bouche, et celle des oreilles formées de courbes acoustiques très ingénieuses qui ne se rencontrent point dans l'organe auditif des animaux, parce qu'il ne doit pas recueillir, comme celui de l'homme, toutes les modulations de la parole. Mais je m'arrêterai aux formes charmantes dont la nature a déterminé la bouche et les yeux, quelle a mis dans la plus grande évidence, parce qu'ils sont les deux organes actifs de l'âme.»

« La bouche est composée de deux lèvres, dont la supérieure est découpée en cœur; cette forme si agréable que sa beauté a passé en proverbe, et dont l'inférieure est arrondie en portion demi-cylindrique. On entrevoit au milieu des lèvres le quadrilatère des dents, dont les lignes perpendiculaires et parallèles contrastent très-agréablement avec les formes rondes qui les avoisinent. » . . .

.

« Les mêmes rapports se trouvent dans les yeux : ce sont deux globes bordés aux paupières de cils rayonnans , comme des pinceaux , qui forment entre eux un contraste ravissant , et présentent une consonnance admirable avec le soleil , sur lequel ils semblent modelés , étant comme lui de figure ronde , ayant des rayons divergens dans leurs cils , des mouvemens de rotation sur eux-mêmes , et pouvant comme l'astre du jour , se voiler de nuages au moyen des paupières. »

« Il y a dans le visage du blanc tout pur , aux dents et aux yeux ; puis des nuances de jaune qui entrent dans la connexion , comme le savent les peintres ; ensuite le rouge , cette couleur par excellence qui éclate aux lèvres et aux joues. On y remarque de plus le bleu des veines , et quelquefois celui des prunelles ; enfin le noir de la chevelure , qui , par son opposition , fait sortir les couleurs du visage comme le vide du col détache les formes de la tête. »

« Le corps humain est le seul qui ressente les modulations et les concerts les plus agréables des cinq formes élémentaires et des cinq couleurs primordiales , sans qu'on y voie les oppositions âpres et rudes des bêtes , telles que les pointes des hérissons , les cornes des taureaux , les défenses des sangliers , les griffes des lions , les marbrures de peau des chiens , et les couleurs livides et meurtries des animaux vénimeux. » BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Placé au degré le plus élevé de l'échelle des êtres, l'homme, renfermant en lui seul toutes les combinaisons organiques de la nature, est l'être dont la vie est la plus complète. L'homme peut dans le même instant agir et souffrir infiniment plus qu'aucune autre créature. C'est de tous les êtres le plus flexible et le plus capable de résistance, et il n'en est point qui l'égale dans la multitude et l'harmonie de ses puissances.

Mais pour comprendre cette admirable harmonie, notre faiblesse est obligée de diviser, d'analyser et d'abstraire; c'est ce qui a donné lieu aux différens systèmes physiques ou métaphysiques. On a cherché à classer les manifestations multiples et diverses de l'homme. On a distingué en lui des sentimens, des idées et des actes. Lavater, reconnaissant ces trois aspects abstraits de l'unité humaine, leur a assigné un siège dans l'organisation corporelle.

« Quoique la vie physiologique, intellectuelle et morale de l'homme avec toutes les facultés qui leur sont subordonnées et tout ce qui constitue leur essence, se réunissent merveilleusement pour ne former qu'une seule et même vie; quoique ces trois espèces de vies ne soient pas logées, comme trois différentes familles, chacune dans un étage particulier du corps humain, mais coexistent en chaque point et forment un ensemble par leurs concours, il est cependant vrai que chaque espèce de ces for-

mes vitales a un siège particulier dans le corps humain, où elle s'exerce et se manifeste de préférence. La vie animale, la plus basse et la plus terrestre, placée dans le ventre, s'étendrait jusqu'aux organes de la génération, qui seraient son foyer. La vie moyenne ou morale, résiderait dans la poitrine et aurait le cœur pour centre et pour foyer. La vie intellectuelle, comme la plus relevée trouverait son siège dans la tête, et l'œil serait son foyer. Ajoutons que le visage est le représentant ou le sommaire de ces trois divisions : le front jusqu'aux sourcils, miroir de l'intelligence ; le nez et les joues, miroir de la vie morale et sensible ; la bouche et le menton, miroir de la vie animale ; tandis que l'œil serait le centre et le sommaire de tout. Quoiqu'on ne puisse trop répéter que les trois vies se retrouvant dans toutes les parties du corps, y ont aussi partout leur expression. »

Quoique l'espèce humaine paraisse unique, puisque tous les individus peuvent se mêler indistinctement et produire des individus féconds, on y remarque certaines conformations héréditaires qui constituent les races ou variétés.

Les naturalistes ne sont point d'accord sur le mode de distribution des *variétés* dans le genre humain. L'éloquent Buffon n'admet qu'une *seule espèce* humaine. Le célèbre Linné, bien que partageant la même opinion, a adopté cinq variétés. Blumenbach en établit de même cinq. Le savant professeur

Duméril, reconnaît également cinq variétés principales. Virey, dans le dictionnaire de Déterville, reconnaît deux espèces. M. Desmoulins les porte à onze ; et M. Bory de Saint-Vincent à quinze. Maltebrun énumère seize races.

Sans prétendre juger le mérite des différentes classifications indiquées ci-dessus, nous nous en tiendrons à la plus simple, celle de Cuvier, qui sépare l'espèce humaine en trois grandes divisions, à caractères fortement tranchés, savoir : 1^o *Race blanche*, dite *Caucasienne* ; 2^o *Race jaune* ou *olivâtre Mongolique*, et 3^o *Race nègre* ou *Éthiopienne*.

La première a son centre principal en Europe et dans l'Asie mineure, l'Arabie, la Perse, l'Inde jusqu'au Gange, et l'Afrique jusques et y compris le Sahara. La deuxième comprend tout le reste de l'Asie, et a en quelque sorte son foyer sur le plateau de la grande Tartarie et du Thibet. Enfin, la dernière couvre la plus grande partie de l'Afrique et quelques îles de l'Océan Pacifique, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, la terre des Papous, la Nouvelle-Hollande, etc.

1^o *La race blanche*, *Arabe-européenne*, *Caucasienne*, à laquelle nous appartenons, se reconnaît principalement à la forme ovale de la tête, à la couleur plus ou moins blanche de la peau, au nez généralement droit ou à peu près ; à la bouche moyenne fendue, aux lèvres petites, plus ou moins

rouges et jamais grosses ; aux dents placées verticalement. Les traits de la physionomie sont ordinairement réguliers ; c'est à cette race qu'appartiennent les Circassiennes et les Géorgiennes , femmes qu'on admire pour leur beauté. C'est aussi dans la race Caucasique que l'angle facial est le plus développé , il est de 80 à 90 degrés.

C'est par cette race seule que les sciences , les arts , la philosophie , ont atteint une élévation inconnue chez les nations provenues des autres races.

2^o *La race jaune ou Mongolique* se reconnaît à la face large , carrée , aplatie , des peuples qui la composent ; les éminences de la tête paraissent en général moins prononcées , parce que les os de la pommette sont plus élevés ; le nez est enfoncé et comme écrasé à sa racine , gros et épaté à l'extrémité ; les narines sont très-ouvertes sur les cotés ; l'angle facial est moins ouvert que dans la race précédente ; il ne dépasse pas 76 à 85 degrés ; les yeux sont placés obliquement et semblent bridés par les paupières ; la couleur de la peau est olivâtre ou basanée , les cheveux sont noirs , droits et longs.

Cette race comprend les Chinois , les Cochinchinois , les tartares Mantchoux , les Kalmoucks , les Kirguises , les peuples qui habitent la péninsule de Malacca ou de Malaye , les Esquimaux , etc.

Les Cochinchinoises ont des traits agréables ; en général elles sont petites , mais ce désavantage est

compensé par des formes gracieuses et en même temps robustes.

Les femmes malaises ont des formes arrondies et courtes, la gorge bien faite, une chevelure rude et très-noire, une bouche très-ouverte.

D'après la dépression du front, on conçoit que la race mongole est loin d'avoir les facultés intellectuelles aussi développées que la race caucasienne.

5° *La race noire ou nègre Éthiopienne.* Cette race a le teint noir ou noirâtre, les cheveux crépus, frisés, laineux; le crâne comprimé, le nez épaté, écrasé et gros; son museau saillant et ses grosses lèvres le rapprochent sensiblement des singes. L'angle facial est de 61°, 67°, 70° à 75°.

A cette race appartiennent les peuples qui habitent le plateau Éthiopien, le Sénégal, le Congo, etc., les Cafres, les Hottentots, etc.

Les femmes de ces peuples sont plus hideuses encore que les hommes; elles sont aussi beaucoup plus petites, proportions gardées.

Il y a, indépendamment des races énoncées ci-dessus, des variétés accidentelles dans le genre humain: les *Albinos* de l'Afrique, les *Cagots* des Pyrénées, et les *Crétins* du Valais. Ces variétés peuvent être considérées comme le résultat d'affections malades.

Ces différentes races avec leurs innombrables variétés, répandues sur la surface du globe diffèrent par leur constitution physique, mais surtout

par la couleur de la peau et des cheveux. Les variétés de couleur dépendent-elles de l'influence des circonstances extérieures ? Cette question a été longtemps controversée. Des familles nègres ont été transportées en Europe, des Européens l'ont été au Congo. Les effets de ces transmigrations ont pu être observés depuis plusieurs siècles, et jamais on n'a vu les premiers devenir blancs, et les derniers prendre la couleur du Nègre.

On peut considérer comme certain aujourd'hui que, lorsque les diverses races qui peuplent le globe restent à leur état de pureté, elles conservent toujours leur type originel. Nous en avons parmi nous un exemple assez remarquable dans le peuple juif, qui depuis tant de siècles est comme étranger au milieu des nations, et dont la physionomie première n'est pas altérée.

M. P. W. Edwards cite à cet égard un tableau de la cène de Léonard de Vinci fait il y a 300 ans, et qui représente trait pour trait les Juifs d'aujourd'hui.

M. Desmoulins, dans son excellent ouvrage sur l'histoire des races, relate des faits qui tendent à prouver l'invariabilité de la couleur de la peau et des cheveux, quand les races sont restées sans mélange.

Telle est l'histoire de l'homme, de ce chef d'œuvre, que la nature expose comme un modèle à la vue des différens artistes ; « Chacun en considère, dit Helvétius, quelques faces, aucun n'en fait le tour. »

« Le peintre et le musicien connaissent l'homme ,
mais relativement à l'effet des couleurs et des sons
sur les yeux et sur les oreilles. »

« Corneille , Racine et Voltaire l'étudient , mais
relativement aux impressions qu'excitent en lui les
actions de grandeur , de tendresse , de pitié , de
fureur. »

C'est sous ce même aspect que les physiono-
mistes doivent considérer l'homme , puisque la
connaissance de l'effet de l'intérieur sur l'extérieur
est le but de leurs études et de leurs recherches.

Physiognomonie.

« Celui-là, dit La Chambre, n'avait pas raison qui se plaignait autrefois de ce que la nature n'avait pas mis une fenestre au-devant du cœur pour voir les pensées et les desseins des hommes, car la nature y a pourvu par des moyens plus certains que n'eut été cette étrange ouverture qui Momus s'était imaginée. Elle n'a pas seulement donné à l'homme la voix et la langue pour estre interprètes de ses pensées, mais dans la défiance qu'elle a eue qu'il en pouvait abuser, elle a fait encore parler son front et

ses yeux pour les démentir quand elles ne seraient pas fidelles. En un mot, elle a répandu toute l'âme de l'homme au dehors, et il n'est pas besoin de fenestre pour voir ses mouvemens, ses inclinations et ses habitudes, puisqu'elles paraissent sur le visage et qu'elles y sont écrites en caractères si visibles et si manifestes.»

« Le secret de la sagesse consiste à savoir ce que l'on est, ce que l'on peut et ce que l'on doit faire; et celui de la prudence, à connoître aussi ce que sont les autres, ce qu'ils peuvent et ce qu'ils desirent. Y a-t-il aucune connaissance qui doive être et plus utile que celles-là, et celui qui les aurait acquises ne se pourrait-il pas vanter de jouir des plus grands avantages qui se puissent trouver dans la vie? Cependant l'art de connoître les hommes enseigne toutes ces choses, car quoiqu'il semble n'avoir d'autre but que de découvrir les inclinations, les mouvemens de l'âme, les vertus et les vices qui sont en autrui: si est-ce qu'il apprend en même temps à chacun à les reconnoître en soy-mesme et à en faire des jugemens plus justes et plus sincères que s'il les considérait d'abord en sa personne. »

Ce grand art c'est la Physiognomonie que Lavater définit: « La science qui enseigne à connaître le rapport de l'extérieur avec l'intérieur; de la surface visible avec ce qu'elle embrasse d'invisible; de la matière animée et perceptible avec ce

principe non perceptible qui lui imprime ce caractère de vie ; de l'effet manifeste avec la force cachée qui le produit.»

La Physionomie est la surface et le contour de l'organisation. Sous ce terme , Lavater comprend non seulement l'air et les traits du visage , mais tous les signes extérieurs , qui se font remarquer dans l'homme ; chaque trait , chaque contour , chaque modification active ou passive , chaque attitude , le ton de la voix , la marche , les vêtemens. On peut y ajouter les meubles , les appartemens , le cabinet de travail , les habitudes , les occupation , l'écriture. Tout ceci fournit au phisiogmoniste d'utiles renseignemens sur le caractère de l'individu qu'il étudie. Un jour , la comtesse de Morinaye dit à une personne de sa société : Je vous connais bien maintenant , j'ai vu le bureau sur lequel vous travaillez.

Malgré toute l'analogie qu'il y a dans la multitude innombrable des figures humaines , il est impossible d'en trouver deux , qui , mises l'une à côté de l'autre et comparées exactement , ne diffèrent sensiblement entr'elles. Il n'est pas moins certain qu'il serait tout aussi impossible de trouver deux caractères d'esprit parfaitement ressemblans. Cette différence extérieure de la figure , doit donc nécessairement avoir un certain rapport , une analogie naturelle , avec la différence intérieure de l'esprit et du cœur.

Chacun a donc sa physionomie propre, comme son caractère particulier, ses passions, ses aptitudes et son génie. La chose est averée et tout le monde l'atteste. Cependant beaucoup de gens nient la possibilité de connaître les caractères par des signes extérieurs. Ils ne s'aperçoivent pas ces antagonistes qu'à chaque instant ils jugent eux-mêmes tous ceux qui les approchent par leur extérieur. Un inconnu les aborde : il leur parle, et ils suivent le jeu de ses traits. Ah ! disent-ils, qu'il est bon ! qu'il est facile à vivre ! la bonne figure, l'heureuse physionomie ! ou bien : Cet homme doit être méchant ; ses traits expriment la dissimulation : il craint donc, puisqu'il se cache. »

Il est vrai tous les hommes n'ont pas la même habilité à interpréter les physionomies. C'est comme un tableau sans livret où chaque homme ne voit pas les mêmes objets, et où les esprits cultivés voient plus de choses que le commun des spectateurs.

D'ailleurs la dissimulation et la feinte rendent l'art du physionomiste souvent fort difficile. Certains hommes savent si bien cacher ce qu'ils éprouvent, d'autres simulent si parfaitement des sentimens qu'ils n'éprouvent pas, qu'il faudrait presque une sagacité divinatoire pour saisir toute la vérité sur des figures si habiles à mentir. Voilà sans doute ce qui faisait dire à madame de Ducras : « A présent, que je sais les figures si trompeuses, je ne crois plus qu'en l'accent des personnes. »

Avouons cependant que les femmes ont bien plus de perspicacité que les hommes pour interpréter les physionomies. L'habitude qu'elles ont d'étudier leur propre physionomie, de la rendre docile à leurs desseins et à leurs intérêts, leur fait discerner dans les autres les sentiments vrais et les passions, quelque soit l'apparente indifférence ou la fausseté dont on les voile. Les femmes d'esprit surtout, sont déjà des maîtres consommés à un âge où nous ne sommes encore que de mauvais écoliers. Aussi savent-elles apprécier de bonne heure la discorde où sont parfois et nos traits et nos discours.

Si tous les hommes ne possèdent pas la science de la physiognomonie, tous en ont le sentiment, il est pour ainsi dire inné en eux. Chaque physionomie leur fait une impression particulière, et leur inspire l'idée que cette physionomie dont ils sont frappés indique tel ou tel caractère. Les antagonistes de la physiognomonie ont donc le ridicule entêtement de nier à eux-mêmes les sensations qu'ils éprouvent; ils doivent cependant bien reconnaître qu'un idiot n'a pas la figure d'un homme d'esprit, qu'un scélérat n'a point la physionomie d'un honnête homme, etc. Qu'est-ce que donc qu'ils contestent? Qu'ils ne conçoivent pas, qu'ils ne veulent pas concevoir ou prendre la peine d'étudier et de réfléchir, même sans l'approfondir, tout ce qui influe sur le premier jugement qu'ils portent.

S'ils nous objectent que les impressions de l'âme , que les sensations diverses se succèdent trop rapidement pour laisser des traces sur le miroir de la physionomie , nous leur répondrons : tout cela est rapide et instantané et n'a que la durée des passions qui nous agitent ; mais la répétition des mêmes pensées , produisent à toute heure un pareil retentissement sur nos traits , finit par y laisser des traces visibles et durables , qui ne peuvent échapper aux yeux les moins clairvoyans.

Chaque affection de l'âme est aussi fugitive que les rides d'une onde pure que le zéphyr a doucement remuée : mais l'habitude des mêmes émotions laisse sur la figure des empreintes aussi manifestes que celles que les flots de la mer impriment sur le sable de ses rivages.

Les anciens , dit Cabanis , avaient remarqué qu'à telles apparences extérieures , à telle taille , proportion des membres , couleur de la peau , habitudes du corps , état des vaisseaux sanguins , correspondaient assez constamment telles dispositions de l'esprit ou telles passions particulières. C'est d'après cette remarque qu'ils ont décrit avec tant de précision les divers tempéramens et les circonstances physiologiques qui s'y rattachent. C'est par la Physionomie que s'y peignent toutes nos affections , soudaines ou permanentes , actuelles et passagères ou profondes et durables ; c'est par elle que se projette au dehors notre âme toute

entière, avec ses désirs, ses espérances et ses craintes, avec les épanouissemens de la joie et les angoisses de ses douleurs et les déchiremens de ses remords justemens impitoyables. « Ton discours est écrit sur ton front, disait Marc-Aurèle, je l'ai lu avant que tu aies parlé. » Jules-César avait dit, lui aussi : « Je ne crains pas la figure fleurie et brillante des Antoine et des Dolabella; mais je redoute ces faces maigres et sombres des Brutus et des Cassius. » Ces deux empereurs connaissaient donc toute la puissance de l'expression faciale, et quant à Jules-César, l'histoire de sa mort a prouvé que la physionomie de Brutus et de Cassius ne l'avait pas trompé.

L'étude de la physionomie renfermée dans de sages limites est d'une incontestable utilité; mais si l'on prétendait que le physiognomoniste doit pénétrer toutes les pensées qui peuvent naître dans l'esprit de l'homme et préciser toutes les nuances de sentiment qu'il peut éprouver, ce serait, ainsi qu'on l'a très-bien dit, une orgueilleuse et folle présomption. A la divinité seule est donné de suivre, dans toutes leurs modifications, les actes du principe pensant. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup que de saisir d'un coup d'œil rapide l'ensemble des signes les plus saillans que présente un individu, de déterminer, en général, le genre d'humeur, le fond de caractère, le degré d'aptitude et la maturité d'esprit que révèle l'en-

semble de la Physionomie? C'est là tout ce que peut l'humaine intelligence. Distinguer la vertu du vice, la probité de la perfidie, la loyauté de l'hypocrisie, reconnaître le cœur obligeant et généreux, prêt à nous rendre service, de l'âme perverse qui se dispose à nous trahir, voilà le but de cette science, et il est assez beau pour qu'on cherche à l'atteindre en consacrant quelques loisirs à son étude.

« Exempte d'interêt et d'ignorance, la physionomie, dit Dom Pernety, exprime toujours le vrai et le fait percer à travers cette couleur empruntée de la dissimulation, ce masque de la fourberie, sous lequel l'art s'efforce en vain de le cacher. Aux yeux d'un homme ordinaire, accoutumé à être dupe des apparences, ce masque en impose et fait illusion; aux yeux d'un simple observateur, c'est un nuage léger; mais pour un physionomiste, ce masque n'est qu'une vapeur subtile qui se dissipe à l'approche des rayons du flambeau de la nature. Cette vapeur, en s'évanouissant, laisse voir le vrai dans tout son éclat, c'est une ombre dans le tableau qui fait valoir les clairs. »

« Prétendre donc composer son visage et en former un masque trompeur qui puisse cacher les mouvemens de l'âme et du cœur, c'est s'abuser soi-même; des rayons s'élancent de toutes les parties du visage et surtout des yeux de celui que nous observons, ils portent leur lumière jusque dans le

fond du siège de nos connaissances, le nuage se dissipe, le masque tombe et le fourbe est à découvert. »

« Avoir de vrais amis, voilà la félicité de la vie. Tous les hommes courent sans cesse après ce bonheur, et bien peu l'atteignent... Parce que, dit Cicéron, l'esprit humain s'enveloppe sous des apparences trompeuses, et s'en couvre comme d'un voile. Le front, les yeux, en imposent aux yeux, et le discours simulé, aux oreilles. Sous ce beau dehors dit aussi Sénèque, parfois se cache un caractère pervers, brutal et souvent plus féroce que celui des bêtes. Qui peut nous avertir des dangers aux quels on s'expose en se liant avec de semblables hommes?... La physiognomonie. »

« Quel prince ne sait dès son enfance qu'il est prince? Les adulateurs ne cessent de lui répéter qu'il est fait pour commander aux hommes. Il est environné de gens qui lui crient perpétuellement aux oreilles: Tout est à vous. En voit-il qui le fatiguent pour lui dire trop souvent: Votre personne est à l'état, votre temps est au public. Vous ne serez estimé et aimé qu'autant que vous ferez le bonheur de votre peuple. Vous ne pouvez pas tout savoir ni tout faire. Pour le bien de l'état, choisissez-vous des ministres fidèles, intelligens. Mais comment faire ce choix?... comment les démêler dans ce nombre de flatteurs qui l'assiègent, qui ne s'occupent qu'à masquer la vérité et à éloigner du

trône ceux qui pourraient en devenir l'appui? Aristote en sentait si bien l'embarras, qu'il recommandait à Alexandre d'avoir recours à l'art de connaître les hommes par la physionomie (1).»

« A Sparte, les enfans étaient élevés aux dépens de la République, dans des établissemens où ils n'étaient reçus qu'après avoir obtenu les suffrages des physionomistes chargés d'examiner leur figure, leur force, leur bonne conformation.» Les enfans difformes ou ceux dont les traits annonçaient un mauvais caractère étaient précipités dans la Taygète comme des sujets qui deviendraient à charge à eux-mêmes et pernicious à la République. De là est venu sans doute le proverbe : *distortum vultum sequitur distortio morum* (2).

(1) « Que je plains sa Majesté ! que de mauvais choix elle va faire désormais ! » s'écria de la Chambre au moment de sa mort. Il était premier médecin de Louis XIII, et très-habile physionomiste. Le roi le consultait toujours lorsqu'il se proposait d'employer quelque nouveau personnage.

(2) Ce proverbe, ainsi que beaucoup d'autres, manque parfois d'exactitude : Socrate a prouvé qu'on aurait eu tort d'en faire l'application à son visage, malgré son apparence rebutante et l'ensemble désagréable de toute sa personne, que Rabelais a décrit de la manière suivante : « Tel, au dire d'Alcibiade, était Socrate, parce qu'en le voyant au dehors, et l'estimant par l'extérieure expérience, n'en eussies donné un coupeau d'oignon, tant laid il était de corps et ridicule en son maintien : le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fol ; simple en mœurs, rustique en vêtemens, povre de fortune, infortuné en femme, inepte à tous afferes de la république ;

Platon examinait avec la plus grande attention la physionomie des jeunes gens qui désiraient assister à ses leçons : si par suite de cet examen il les jugeait incapables de faire des progrès dans la philosophie , il les engageait à suivre une autre carrière et les congédiait.

Combien de fois aussi le médecin observateur n'a-t-il pas trouvé dans la seule expression des traits de la face , le secret d'une maladie dont depuis longtemps il cherchait en vain la cause ? C'est au trouble du visage d'Antiochus , bien plus qu'à l'agitation de son poulx , lorsque Stratonice paraissait devant lui , qu'Erasistrate reconnut son amour pour cette princesse. L'art de guérir , ne peut s'exercer avec succès sans la connaissance de la physiognomonie. Aussi tous les grands médecins de l'antiquité en ont-ils fait un précepte.

On peut dire que la physiognomonie n'est pas moins indispensable pour le peintre , le sculpteur , le dessinateur. Elle offrirait encore aux instituteurs de la jeunesse les mêmes avantages qu'à Socrate ,

toujours riant , toujours buvant , toujours se gabelant , toujours dissimulant son divin savoir. Mais ouvrant cette boîte , eussies trouvé une céleste et précieuse drogue , entendement plus qu'humain , vertu merveilleuse , courage invincible , sobresse non pareille , contentement certain , assurance parfaite , deprisement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent , tant courent , travaillent , naviguent et bataillent. »
Vie de GARGANTUA.

à Platon , à Pythagore. En un mot , si elle était enseignée avec tout le développement nécessaire , si elle entraît dans le plan d'études des deux sexes , elle aurait la plus grande influence sur les mœurs : l'art de se déguiser tomberait de lui-même , l'hypocrite serait forcé de renoncer à l'espoir de tromper ; tout être vicieux devrait suivre l'exemple de Socrate , et se corriger de ses penchans vicieux. La Physiognomonie est donc une science d'autant plus utile qu'elle tend à la perfectibilité de l'espèce humaine.

La Physiognomonie comme la phrénologie a donc pour objet la connaissance du caractère moral des individus ; mais il s'en faut beaucoup que ces deux parties de la physiologie reposent sur des bases semblables.

Pour édifier la science phrénologique , il a fallu renverser tout le système philosophique des anciens , si bien d'accord pourtant avec l'observation et la physiologie : ainsi pour les adeptes de cette science il n'y a plus de *mémoire* , d'*imagination* , de *jugement* , etc. ; mais en revanche nous avons des organes pour la *constructivité* pour la *destructivité* , pour la *sécrétivité* , pour l'*acquisivité* , etc. La physiognomonie na pas besoin de créer pour les sentimens , les penchans , les sensations , d'ordre quelconque ; elle se contente d'étudier les signes extérieurs qui révèlent leur existence. La phrénologie en donnant une nouvelle classification des

facultés , a été obligée d'assigner à chacune un siège distinct dans le cerveau et de créer dans cet organe , dont la structure est cependant partout la même , des divisions arbitraires dont les limites ne sont pas appréciables aux recherches les plus exactes de l'anatomie ; la physiognomonie , sans s'occuper du siège des passions , a constaté les traces qu'elles impriment à l'organisation humaine. La phrénologie , qui ne peut isoler les organes qu'elle dit reconnaître sur le cerveau nu , affiche la prétention de les distinguer à travers les membranes , à travers la voûte osseuse du crâne , à travers le cuir chevelu , et non seulement elle veut les distinguer , mais encore elle a l'orgueil de vouloir en arrêter ou en favoriser le développement. Les moyens divinatoires de la physiognomonie , sont d'une nature tellement vulgaire , d'une application tellement journalière , qu'ils sont pour ainsi dire à l'usage de tous et que leur vulgarité même est la preuve de la vérité du principe sur lequel ils reposent. Nous ne croyons pas utile de pousser plus loin ce parallèle ; la suite de cet ouvrage démontrera suffisamment que les bases de la science physiognomonique sont pour la plupart du temps aussi solides que celles de la phrénologie paraissent peu raisonnables aux esprits les plus éclairés. Hâtons-nous de dire , toutefois , que c'est à tort que Lavater , le premier , et tant d'autres depuis , se sont efforcés de tracer des préceptes , d'indiquer

des bornes aux moyens de parvenir à la connaissance du caractère moral des individus; et que ce mot science, que nous venons de prononcer, a été assigné à l'ensemble de ces préceptes. La physiognomonie, fondée tout entière sur l'observation, dépend bien plus des qualités de celui qui observe, que de lois établies et positives; c'est une affaire de tact individuel, et l'on peut tout au plus guider par quelques principes généraux, mais non par des lois rigoureusement tracées, ce que l'idée de science entraîne toujours avec elle.

On a dit que l'homme seul possédait une physiognomie, qui accuse naturellement ses sentimens, que les animaux n'ayant pas entre eux de véritable société morale, n'avaient pas besoin de physiognomie; que leurs actions, leurs voix découvrent assez à leurs semblables quelles passions les agitent. Il eut été plus exact de dire que chez eux l'expression des sensations qu'ils éprouvent, des intentions qu'ils manifestent, se renferme dans des limites plus étroites que chez l'homme. Il est impossible, en effet, de dénier au chien la faculté d'exprimer son attachement, sa soumission, sa crainte, sa joie, auprès du maître qu'il affectionne comme sa défiance pour tout ce qui lui paraît suspect. Les singes, si voisins de notre espèce, ont une sorte de visage; il est vrai que celui-ci ne retrace guère que la colère, l'impudence, l'audace, la lubricité, la jalousie ou d'au-

tres passions basses et furieuses ; mais n'est-ce pas assez pour leur reconnaître une physionomie ? A l'espèce humaine seule a été départi le privilège d'exprimer les sentimens nobles et élevés , ces traits pénétrants qui vont à l'âme , qui peignent la grandeur , la générosité , la dignité d'un esprit pensant : mais à elle seule aussi a été donné de déguiser l'expression naïve des sentimens qu'elle éprouve. Aussi la Physiognomonie serait-elle une science trompeuse et ferait-elle souvent prendre le fripon pour l'honnête homme , l'hypocrite pour l'homme vertueux , si elle prononçait sur ces traits fugitifs au lieu de chercher à connaître les dispositions naturelles de l'homme par l'ensemble de son organisation et le caractère qui doit en résulter. Dans l'enfance , la physionomie ne révèle encore qu'un petit nombre de sensations ; c'est chez l'homme fait qu'on peut seulement l'étudier avec fruit. Cette étude comprend , avons-nous dit , non seulement l'examen des traits du visage , mais encore les habitudes , la démarche , en un mot toutes les manifestations extérieures des individus. L'ensemble de ces manifestations qu'on peut appeler la mimique des sentimens du cœur humain , ne s'exerce qu'à l'aide de divers appareils d'organes : les os qui servent de soutien au corps , en constituent la charpente , la partie solide et donnent attache aux muscles ; les muscles , qui , en se contractant ou en s'épanouissant , impriment le

mouvement à la charpente osseuse ; les nerfs , organes de la sensibilité , qui donnent aux muscles la faculté d'exécuter leurs actions ; les vaisseaux sanguins , artères et veines , et les vaisseaux lymphatiques , qui tous apportent le fluide vivifiant à ces masses solides ou en remportent les matériaux inutiles à la nutrition ; le tissu cellulaire qui unit ces diverses parties entre elles , le tissu graisseux qui en arrondit les contours et en assouplit les mouvemens ; enfin la peau qui les recouvre et leur forme avec ce dernier une sorte d'enveloppe protectrice.

Pour étudier ces organes dans l'ensemble du corps , il nous faudrait faire ici l'histoire anatomique de l'homme ; il nous suffira de signaler quelques indications que fournissent leurs proportions respectives , dont l'ensemble est dans chacune des régions du corps , comme aussi les différens actes qu'ils exécutent.

Le Corps humain.

La nature est homogène et géomètre dans toutes ses opérations et dans ses créations. Jamais elle ne compose un tout dont les parties soient discordantes. Chaque partie d'un tout organique est semblable à l'ensemble et en porte le caractère.

Il en est ainsi du corps humain tout entier.

« Le sang qui coule dans l'extrémité des doigts a le caractère du sang qui circule dans le cœur ; il en est ainsi des nerfs et des os. Tout est animé d'un même esprit. Et comme chaque partie du corps se trouve en rapport avec le corps au quel

elle appartient ; comme la mesure d'un seul membre , d'une seule petite jointure du doigt , peut servir de règle pour trouver et pour déterminer les proportions de l'ensemble , la longueur et la largeur du corps dans toute son étendue ; pareillement aussi , la forme de chaque partie séparée sert à indiquer la forme de l'ensemble. Tout devient oval , si la tête est ovale ; si elle est ronde tout s'arrondit ; tout est carré si elle est carrée. Il n'y a qu'une forme commune , un esprit commun , une racine commune. C'est ce qui fait que chaque corps organique compose un tout dont on ne peut rien retrancher , et auquel on ne peut rien ajouter , sans que l'harmonie soit troublée , sans qu'il résulte du désordre ou de la difformité. Tout ce qui tient à l'homme dérive d'une même source. Tout est homogène en lui , la forme , la stature , la couleur , les cheveux , la peau , les veines , les nerfs , les os , la voix , la démarche , les manières , le style , les passions , l'amour et la haine. Il est toujours , toujours le même. Il a sa sphère d'activité dans laquelle se meuvent ses facultés et ses sensations.

« Il peut agir librement dans cette sphère , mais il ne saurait en franchir les limites. Je conviens cependant que chaque visage change , et ne fut-ce qu'imperceptiblement , d'un moment à l'autre , jusque dans ses parties solides ; mais ces changemens sont encore analogues au visage même , analogues

à la mesure de mutabilité et au caractère propre qui lui sont assignés. Il ne peut changer qu'à sa manière, et tel mouvement affecté, emprunté, imité ou hétérogène, conserve encore son individualité, laquelle déterminée par la nature de l'ensemble, n'appartient qu'à cet être-ci et ne serait plus la même dans un être différent; etc.» LAVATER.

L'homogénéité qui existe entre les parties du corps humain est telle, que le doigt d'un homme ne pourrait s'ajuster exactement à la main d'un autre homme, et qu'il serait impossible de composer un visage régulier avec des parties prises dans différens visages. Le défaut d'homogénéité produit toujours la difformité et la monstruosité.

« Prenez, dit M. Chaussier, les silhouettes bien exactes de quatre personnes de même âge, de même stature, et reconnues pour être très-judicieuses; greffez le front de la première silhouette sur le nez de la seconde, ajoutez la bouche de la troisième et le menton de la quatrième. Liez avec le plus grand soin toutes les parties de ce dessin, de manière que rien ne fasse soupçonner que cette nouvelle silhouette est composée de pièces de rapport. Eh bien, le résultat de la réunion de ces différens signes de sagesse deviendra l'image de la folie. »

« En effet, toute folie semble n'être qu'une disconvenance hétérogène. Qu'un homme de bon sens soit attaqué de folie, elle est aussitôt an-

noncée par des signes hétérogènes. Le bas du visage s'allonge, les yeux prennent une direction contraire à celle du front; la bouche ne peut plus rester fermée. En un mot, les traits subissent quelque dérangement qui les met hors de leur équilibre, et c'est par le défaut d'harmonie, par la disconvenance des traits du visage que se manifeste la démence accidentelle d'un homme naturellement judicieux.»

La nature, qui agit toujours d'après des lois permanentes, ne s'amuse point à appareiller des parties détachées; elle compose d'un seul jet: aussi ne produit-elle pas des figures aussi disparates que celle composée avec les quatre silhouettes dont nous venons de parler. Cependant elle en offre quelques exemples très-rares, qui prouvent que toutes les fois qu'elle s'écarte de ses lois, elle ne produit que des monstres.

La nature modèle tous les hommes d'après une même forme fondamentale. Cette forme néanmoins varie à l'infini, mais sans sortir de son parallélisme et de ses proportions.

La Tête.

On peut définir la Tête : Extrémité supérieure du corps , comprenant le *Crâne* et la *Face* , et dont les diverses cavités renferment l'encéphale et les principaux organes des sens.

La tête d'un homme adulte , par sa hauteur , fait la huitième partie environ de celle de tout le corps. Elle a , dans son diamètre transversal , qui correspond immédiatement au-dessus des oreilles , les trois quarts de sa hauteur totale. Le grand diamètre antéro-postérieur , ou son étendue d'avant en arrière , est à peu près égal à celui de la hauteur ,

quelquefois un peu plus, de manière que cette première partie du corps de l'homme, vue de côté, peut-être renfermée dans un carré. La face comprend la moitié antérieure des côtés de la tête; l'oreille et la saillie du derrière de la tête prennent à peu près toute la moitié postérieure.

La saillie de la tête, par derrière, ne paraît pas descendre plus bas que le niveau du conduit auditif; aussi l'échancrure qui lui succède et la sépare du cou se montre-t-elle un peu plus élevée que le bout de l'oreille.

La Tête dans ses proportions relatives au corps, et par les rapports qui existent entre le crâne et la face donne la mesure de l'intelligence de l'homme; elle est le centre de ses facultés; elle n'est pas seulement le siège de l'esprit, elle est encore celui des organes des sens. Trop osseuse et trop charnue, elle est l'indice d'un esprit lourd et grossier; trop petite, ou mal conformée, elle dénote la faiblesse et l'ineptie; dans de justes proportions, elle contribue à la beauté. Indépendamment du jeu particulier de chacune de ses parties, la Tête a par ses mouvemens, dans son ensemble, une part très-grande à la mimique de l'homme: c'est avec la tête que nous donnons ou refusons notre assentiment, que nous congédions, que nous appelons, que nous peignons la fierté, notre dignité offensée, que nous bravons, que nous défions.

Les têtes d'hommes et de femmes présentent presque toujours une différence dans le rapport des proportions : le plus souvent, on trouvera chez les femmes le diamètre du frontal à l'occipital plus grand que chez les hommes, parce que chez elles l'occiput recule davantage. La partie cérébrale placée dans l'occipital est plus grande chez les femmes que chez les hommes, quoique le cerveau entier de la femme soit plus petit que le cerveau entier de l'homme.

Les anciens naturalistes ont avancé beaucoup d'assertions contradictoires sur la Tête humaine. Aristote, se fondant sur cette étrange raison que plus le centre de conception est grand, plus il doit être incomplet, dit que *ceux qui ont la tête trop développée sont lourds et endormis (somniaculosos)*; et Albert-le-grand ajoute que *la grosseur de la tête indique plutôt l'abondance de la matière que l'excellence de la qualité*; que *les enfans, avec une forte tête, ont une intelligence médiocre*; que *les ânes et les oiseaux de nuit ont la tête énorme*. Cependant le même écrivain dit ailleurs : *ceux qui ont la tête un peu plus forte que la mesure ordinaire, sont doués d'un sens droit et d'un esprit vif, de courage et de magnanimité*.

Ce préjugé des anciens sur la grosseur de la tête explique les erreurs qu'ont souvent commis les artistes de l'antiquité. Les poètes athéniens se moquaient de la tête de Périclès, parce qu'ils

la trouvaient disproportionnée avec son corps. Même dans les beaux temps de la Grèce, les sculpteurs le représentaient couvert d'un casque afin de dissimuler la grosseur de sa tête. Quelques artistes modernes ont commis la même faute : ils laissaient la tête de Napoléon dans sa proportion naturelle ; mais pour établir un équilibre conforme à leurs idées, ils la plaçaient sur un corps colossal.

En mesurant les têtes des idiots les plus dégradés, immédiatement au-dessus de l'arc supérieur de l'orbite et au-dessus de la partie la plus proéminente de l'occipital, on trouve une périphérie de onze à treize pouces ; en les mesurant de la racine du nez au bord postérieur de l'occipital, on trouve huit à neuf pouces. Elles contiennent par conséquent autant de cerveau que la tête d'un enfant nouveau né, c'est à dire un quart, un cinquième ou un sixième de la masse cérébrale jouissant de toutes ses facultés.

Les idiots du second degré sont compris à peu près entre quatorze et dix-sept pouces de périphérie. Avec ces dimensions, on rencontre plus ou moins de stupidité, une incapacité plus ou moins complète.

Les têtes de dix-huit pouces à dix-huit pouces et demi, sont encore de petites têtes, quoiqu'elles permettent un exercice régulier des facultés intellectuelles. Mais à mesure que nous nous rappro-

chons des cerveaux plus considérables, nous voyons prendre aux facultés intellectuelles plus d'étendue, jusqu'à ce que nous soyons parvenus aux têtes de vingt-un à vingt-deux pouces de périmétrie, terme où l'homme a atteint toute la portée de son intelligence.

Ce n'est donc pas accidentellement qu'une tête de dimensions considérables coïncide avec un génie distingué. On ne trouve ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes, aucun homme d'un génie vaste, dont la tête ne fut grande, surtout si l'on fait attention au grand développement du front. Que l'on considère les bustes et les gravures d'Homère, de Socrate, de Platon, de Démosthènes, de Pline, de Bacon, de Sully, de Galilée, de Montaigne, de Corneille, de Racine, de Bossuet, de Newton, de Leibnitz, de Locke, de Pascal, de Boerhave, de Haller, de Montesquieu, de J. J. Rousseau, de Franklin, de Diderot, de Kant, de Schiller, etc.

Nous trouvons dans les naturalistes qui se sont occupés de la Tête humaine, qu'Attila avait la tête très grosse et qu'Hippocrate dont la taille était petite, était remarquable par le développement extraordinaire de sa tête.

Nous savons aussi, pour prendre des exemples dans l'époque moderne, que lorsque Mirabeau vint au monde, la grosseur extraordinaire de sa tête mit la vie de sa mère en danger. On rapporte

l'anecdote suivante qui concerne Napoléon. Un jour tous les généraux réunis dans l'antichambre de l'empereur trouvèrent son *petit chapeau* sur une console ; chacun l'essaya à son tour , mais sur toutes ces épaules de colosses , il n'y eut pas une tête qui put remplir le *petit chapeau*.

On a objecté plus d'une fois que Voltaire , malgré son vaste génie avait la tête petite , et que souvent l'on voit des personnes d'un esprit très-borné avoir une grosse tête. Mais c'est à tort. La boîte osseuse de la tête de Voltaire , et particulièrement sa partie antérieure , a des dimensions très-considérables ; mais ce philosophe avait la figure petite , et voilà ce qui fait illusion. On fit à Gall la même objection à Vienne , au sujet du poète Blumauer qui avait également la face petite , mais son crâne était extraordinairement grand. D'autres personnes ont les os de la face très-gros , ce qui fait paraître la tête en général d'un volume considérable ; mais cela n'empêche pas que le réservoir du cerveau puisse n'avoir qu'une capacité très-médiocre.

Mais si une tête volumineuse est l'indice probable du génie , d'où vient donc qu'une pareille tête ne passe point pour un des caractères de la beauté ? D'où vient même que les préjugés des peuples sont si prononcés à cet égard , que les statuaires grecs se virent obligés de représenter Périclès le front couvert d'un casque , afin de dis-

simuler le crâne énorme d'un homme admiré? D'où vient que le sobriquet de *grosse-tête* soit, chez la plupart des nations, une extrême injure?

D'abord on confond souvent et mal à propos ensemble, et le grand volume de la face et celui du crâne : la première de ces dispositions est aussi défavorable à l'intelligence que l'autre lui est propice : ce sont là des caractères d'un augure absolument opposé. D'ailleurs, les sens sont les premiers juges de la beauté, et des juges pleins de préjugés et de préventions. Ils s'enquièrent des justes proportions des traits et de leur arrangement symétrique, beaucoup plus que des qualités qui s'y trouvent attachées ou qu'ils supposent. Or rien ne nuit à la gracieuse harmonie d'une tête humaine comme un front trop vaste, comme un crâne trop spacieux. Le front de Napoléon, par exemple, était d'une largeur démesurée, et cela jurait visiblement avec des traits moins saillans qu'agréables. Il en est de même du front de M. Hugo. Les indices du génie ne sont donc pas tous indistinctement des caractères de la beauté physique.

Le Crâne.

S'il n'est pas démontré comme le prétend la phrénologie, que le cerveau, renfermé dans la cavité crânienne, soit un organe multiple, divisé en autant de parties qu'il y a facultés, de penchans ; du moins il est reconnu que la capacité intellectuelle, est toujours en rapport avec le développement de l'encéphale : et « L'observateur attentif se convaincra, dit Lavater, que l'inspection des os du crâne, de leur forme et de leur contour, disent, sinon tout, au moins le plus souvent beaucoup plus que tout le reste. »

Le Crâne est une boîte osseuse composée de huit os distincts et séparables après le développement complet du squelette ; de ces os , quatre sont impairs , et les quatre autres symétriques ou pairs. Les premiers sont sur la ligne médiane et d'arrière en avant.

1° L'*Occipital* (Pl. I. fig. 1. a.). Il occupe la partie postérieure et inférieure du crâne et en forme , pour ainsi dire , la base. Cet os présente un des plus grands trous du squelette , nommé trou occipital , par où passent la moelle et ses enveloppes.

La face interne de l'occipital présente quatre fossettes séparées les unes des autres par une saillie cruciale ; les deux supérieures logent les extrémités postérieures des lobes du cerveau , les deux inférieures les masses sphériques du cervelet. Sa face postérieure présente les deux condyles qui s'articulent avec la première vertèbre , et des lignes saillantes sur lesquelles s'insèrent des muscles. L'occipital répond en bas à la colonne vertébrale , en avant au sphénoïde , sur les côtés , avec les pariétaux supérieurement et avec les temporaux inférieurement.

Cet os doit fixer l'attention des physionomistes parce que le relief qui le termine en arrière se développe plus ou moins , suivant le degré de force de l'individu , son tempérament , ses habitudes et ses occupations.

2° Le *Sphénoïde* (fig. 1. b.) occupe la partie

moyenne de la base du crâne ; il est formé d'une partie centrale à laquelle se rattachent deux prolongemens nommés grandes et petites ailes du sphénoïde , et deux colonnes verticales ou apophyses ptérygoïdes.

Le sphénoïde a des connexions avec tous les os du crâne et avec quelques uns de la face.

3° L'*Ethmoïde* (fig. 3.) présente une multitude de trous , pour le passage des filets nerveux affectés à l'odorat ; il est placé à la partie antérieure de la base du crâne. Sa face supérieure correspond à la cavité du crâne , l'inférieure aboutit aux fosses nasales , et ses faces latérales concourent à former l'orbite.

4° Le *Frontal* ou *Coronal* (fig. 2. A.) est situé au-dessus de la face et à la partie antérieure du crâne. On remarque , sur sa face externe , les bosses frontales (*a a.*) , qui sont d'autant plus prononcées qu'on les examine chez des sujets plus jeunes , et au-dessous les arcades sourcilières (*b b.*) avec le trou sus-orbitaire (*c.*). La face postérieure ou cérébrale est concave. De chaque côté de la ligne médiane sont les fosses frontales (*d d.*) ; plus bas et en avant , on aperçoit la voûte orbitaire (*e*) dans laquelle est logée la glande lacrymale.

Le Frontal forme la portion du crâne la plus intéressante pour le physionomiste , par la manière dont sa configuration contribue aux diverses expressions du visage.

Les os pairs du crâne sont les pariétaux et les temporaux.

Le Pariétal. (fig. 1. d.). La face externe de cet os présente la bosse pariétale, plus saillante chez l'enfant que chez l'adulte; elle offre aussi à sa partie inférieure, des rugosités sur les quelles s'applique la partie écailleuse du temporal.

La face interne du même os est sillonnée pour recevoir les artères qui se distribuent à la membrane la plus extérieure du cerveau. C'est surtout vers le bord inférieur que les rainures sont prononcées.

Le Temporal. (e.). Cet os pair, qui répond à la région de la tempe, recèle dans son épaisseur, un appareil compliqué appartenant à l'organe de l'ouïe. Sur sa face externe on remarque l'apophyse zygomatique (f.); à sa base, se trouve le conduit auditif externe (g.); un peu au-dessous est l'apophyse mastoïde (h.). Vu par la face interne, le Temporal présente une éminence pyramidale percée du trou auditif interne, qui donne un passage au nerf acoustique. Cette partie est nommée pierreuse ou le rocher, à cause de son excessive dureté: elle sert de réceptacle à l'appareil auditif.

Le Crâne offre autant de formes variées qu'il y a de races ou d'espèces d'hommes sur le globe (1).

A l'inspection d'un crâne on peut, presque à

(1) Voy. page 9.

priori, dire à quel peuple il a appartenu; si toutefois il ne provient pas d'une race abâtardie, ou si ce n'est point un crâne qui ait été déformé par la pratique de certains peuples qui donnent une forme déterminée à la tête des enfans nouveaux-nés, soit par des liens, soit par la simple pression des mains, soit encore en la comprimant entre deux planches comme le pratiquaient les Caraïbes, premiers habitans des Antilles.

Le crâne des Papous est remarquable par un aplatissement considérable à sa partie postérieure: cet aplatissement est tel, qu'il forme une surface carrée, dont les angles seraient arrondis. Cette disposition ne rend pas pour cela le diamètre occipito-frontal beaucoup plus petit comparativement aux têtes d'Européens, d'Alfourous et de Mozambiques: mais il n'en est pas de même du diamètre bipariétal, qui est beaucoup plus grand, ce qui est dû au développement plus considérable des bosses pariétales. Le coronal, quoique un peu plus large que celui d'un Européen, ne présente point de différences bien tranchées.

Le crâne des Alfourous se rapproche plus que le précédent de celui des Nègres mozambiques. Il se fait remarquer: 1^o par un aplatissement des parois latérales de la voûte crânienne, disposition qui fait faire une saillie en dos d'âne au sommet de la voûte; 2^o par le diamètre occipito-frontal un peu plus allongé que dans le crâne du Papou.

Les têtes d'Alfourous tiennent le milieu , pour la forme générale , entre les crânes de Nouveaux-Zélandais et ceux de Nègres mozambiques.

L'os coronal d'un Nouveau-Zélandais est moins bombé que celui d'un Européen ; les angles orbitaires externes sont beaucoup plus épais , et la ligne courbe qui en part est aussi plus saillante. Le sommet de la tête se prolonge un peu en pain de sucre , comme dans celle de l'Alfourous. L'angle facial ne s'éloigne guère de celui de l'Européen , et seulement la protubérance occipitale externe se prononce avec plus de force. Enfin les os du crâne du Nouveau-Zélandais sont remarquables par une grande épaisseur.

Le Crâne offre encore à la surface extérieure des différences remarquables relativement aux saillies imprimées par l'action du cerveau. Ces saillies sont en rapport avec la nature et le développement des facultés intellectuelles et morales.

Car on ne dispute plus aujourd'hui sur la question de savoir si le cerveau est réellement l'instrument des actes intellectuels et moraux de l'homme ; on de doute plus que ce ne soit l'appareil organique à l'aide duquel se manifestent les facultés de l'âme. Tout animal , en effet , n'a d'actes intellectuels et moraux qu'autant qu'il a un cerveau ; dans chacun la sphère morale et intellectuelle paraît être en raison du degré de composition du cerveau ; dans chacun , l'examen des facultés intellectuelles

ne commence que lorsque le cerveau a éprouvé ses développemens. Si le cerveau est altéré directement ou indirectement, il y a perversion ou même suspension des facultés intellectuelles et morales, *manie, délire*; si le cerveau n'éprouve pas ses développemens, mais reste petit, imparfait, l'exercice des facultés intellectuelles et morales n'est jamais possible, il y a *imbécillité, idiotisme*. Les physiologistes modernes admettent tous ces divers points, dont la conséquence inévitable est que le cerveau doit être considéré comme l'organe des facultés intellectuelles et morales. Les phrénologistes sont en cela d'accord avec les physiologistes et les philosophes de notre temps, et ils en déduisent que, si le cerveau est l'appareil organique de la fonction morale, il est naturel de penser qu'il y aura toujours rapport entre la structure de cet organe et le caractère des actes intellectuels et moraux, et que, selon qu'il aura une structure simple ou compliquée, la sphère morale d'un animal sera bornée ou étendue. En admettant cette proposition, il resterait à démontrer quelle structure spéciale du cerveau coïncide avec tel ensemble de facultés intellectuelles et morales. Jusqu'ici on n'avait eu égard pour l'établir qu'au volume et à la masse du cerveau, composée dans la série des animaux et chez les différens hommes soit d'une manière absolue, soit dans ses rapports avec le volume de tout le corps ou du

reste du système nerveux. Les sculpteurs grecs nous ont représenté le Jupiter olympien avec une large tête; Hercule et le gladiateur avec un crâne rétréci. Aristote et Érasistrate avaient établi que dans l'échelle des êtres animés, le cerveau croissait ou décroissait suivant la même progression que l'intelligence; qu'ainsi le cerveau de l'homme, qui est l'être intelligent par excellence, est absolument plus gros que celui d'aucun autre animal. En reconnaissant depuis que ce fait était inexact, on a dit que si la masse cérébrale de l'homme n'était pas la plus grosse, comparée à celle de certains animaux, son volume était le plus considérable relativement au corps humain. Wrisberg et Sœmmering ayant encore démontré la fausseté de cette assertion, on en est arrivé à comparer seulement le volume du cerveau à celui du reste du système nerveux, et à dire que l'homme était de tous les animaux celui qui a le plus gros cerveau comparativement à la masse des nerfs, de sa moelle spinale et de son grand sympathique. Pour apprécier par un calcul rigoureux le volume de la masse cérébrale, plusieurs méthodes ont été employées. Camper, dans un autre but, démontra que le rapport inverse du crâne et de la face donnait la mesure de l'intelligence dans les animaux et dans l'homme. La mesure de l'angle *facial* qu'il imagina, celle de l'angle *occipital* de Daubenton, le *parallèle des aires* de la

face de Cuvier, sont autant de moyens d'appréciation de la masse et du volume de cerveau. Nous allons indiquer, en quelques mots, ces moyens divinotoires, et donner ici l'explication des planches que nous avons fait graver à ce sujet et dont la seule étude nous épargnera beaucoup d'espace, et nous évitera beaucoup de redites.

1° Détermination de la ligne faciale de Camper et de l'angle qu'elle forme avec la ligne basilaire.

Pl. I. Soit un crâne quelconque : tirez une ligne AB (fig. 4, 5, 6 et 7) passant par la base des fosses nasales N et par le trou auditif O ; menez la perpendiculaire IA prolongée en G et passant par l'extrémité de la mâchoire supérieure L ; menez une seconde perpendiculaire KB prolongée en H et passant par X le point le plus saillant de l'occiput en arrière. Du point C sinciput tirez la ligne IK parallèle à AB ; du point E extrémité de la mâchoire inférieure, menez GEH parallèle à AB. La tête se trouve comprise dans deux parallélogrammes ABIK, ABGH ayant un côté commun AB.

OBSERVATIONS. 1° Dans l'Orang-Outang (fig. 4) le parallélogramme ABGH renfermant les mâchoires, comparé au parallélogramme ABIK renfermant la boîte crânienne est relativement plus grand que dans les figures 5, 6 et 7. Dans ces dernières figures, la progression de ce parallélogramme est descendante en allant de la fig. 5 à

la fig. 6, de la race de nègre au beau idéal des Grecs; 2° le parallélogramme supérieur ABIK, circonscrivant la boîte crânienne, est dans une condition inverse, c'est-à-dire qu'il devient de plus en plus grand comparativement au parallélogramme inférieur ABGH à mesure qu'on l'élève de l'Orang-Outang au beau idéal; 3° en menant du point R qui indique la saillie du front au point L qui forme la saillie des mâchoires, une droite LRF, cette droite coupera AB en un point N et formera avec elle un angle qui varie dans les quatre figures ci-dessus. Dans le crâne de l'Orang-Outang, l'angle FNB est de 58°. Dans le crâne du nègre, le même angle est ouvert de 70°. Dans la figure 6, le côté du même angle FN se confond avec la perpendiculaire IA, l'angle est droit et marque par conséquent 90°. Enfin dans la figure 7, qui est le profil d'une tête antique, le même côté de l'angle FNB tombe en dehors de la perpendiculaire IA, et il est par conséquent plus grand que l'angle droit, il mesure 95°. Dans les têtes fig. 5 et 6, remarquez la ligne faciale LF parallèle à la ligne de l'oreille PQ. Camper observe que la direction de l'oreille est toujours dans le sens de la ligne faciale. C'est une observation négligée par les artistes grecs comme on le voit à la tête fig. 7.

Pl. I. (fig. 8). Tête d'enfant comparée à la fig. 9, tête de vieillard, pour montrer la différence

de leur angle facial respectif BAD. Cet angle est toujours droit chez l'enfant et c'est ce développement qui donne à toutes les figures enfantines un air si gracieux et si noble. Mais ce caractère tient chez eux non au volume du cerveau, mais au peu de développement de la mâchoire supérieure que l'absence de dents tient encore dans le recul. L'angle facial de l'enfance ne peut donc point servir de base à aucune détermination concernant le volume du cerveau; ce n'est là qu'un fait anatomique tout-à-fait transitoire. A mesure que les dents poussent, le diamètre des mâchoires s'agrandit et la ligne faciale se déprime d'autant, comme on le voit en BA, (fig. 9). Comparez aussi dans les deux lignes CE à AD; elles sont à peu près égales dans la fig. 8, tandis que dans la tête du vieillard, fig. 9, AD est de beaucoup plus grand que CE et cet agrandissement s'est fait de E en A beaucoup plus que de E en D, c'est-à-dire au profit de la partie antérieure du cerveau, de cette partie qu'on regarde comme le siège des facultés intellectuelles et morales qui constituent le caractère inévitable et exclusif de l'humanité.

2^o Détermination de la capacité cérébrale par Daubenton.

Pl. I. (fig. 10, 11, 12, 13). Le développement des sinus frontaux qui ne se manifeste par aucun signe extérieur, diminue de beaucoup la valeur des données fournies par la méthode de

Camper. Pour éviter cette cause d'erreur, Daubenton veut que l'on prenne pour base de la mesure du cerveau, deux lignes, dont la première AB, passe 1^o par le milieu de la partie postérieure du bord du grand trou occipital, et 2^o par la partie inférieure du bord de l'orbite; tandis que la seconde CD tombe perpendiculairement entre les deux condyles de l'occipital, sur une troisième ligne EF qui suit la direction du plan du grand trou occipital O. La rencontre de ces deux lignes, en effet, mesure un angle qui paraît de plus en plus grand selon que la partie antérieure du cerveau est plus développée, c'est-à-dire selon qu'on se rapproche davantage de l'homme. Dans le crâne du chien (fig. 40), cet angle est très-aigu. Il l'est un peu moins dans le crâne du maki, espèce de singe (fig. 41). Il est déjà bien ouvert dans la figure 42 qui représente un crâne d'orang-outang. Enfin il est presque droit dans le crâne de l'homme (fig. 43).

3^o Aux modes de mensuration de Camper et de Daubenton, Cuvier ajoute que dans l'homme, la hauteur de la face, sans la mâchoire inférieure, est à peu près égale à celle du front; sa largeur aux pommettes est à sa hauteur comme 3 à 2. Le diamètre antéro-postérieur du crâne est au plus grand diamètre transverse derrière les tempes comme 5 à 4. La profondeur de la face sur la base du crâne est à peu près égale à sa hauteur.

Mais on peut découvrir des rapports plus importants que ceux de l'angle facial, en considérant le crâne et la face dans une coupe verticale et longitudinale de la tête. Relativement à leur proportion respective, le crâne occupe, dans cette coupe, une aire tantôt plus grande, tantôt moindre, tantôt à peu près égale à celle qu'occupe la face. Dans l'Européen, l'aire de la coupe du crâne est à peu près quadruple de celle de la face, en n'y comprenant pas la mâchoire inférieure. Dans le Nègre, le crâne restant le même, l'aire de la coupe de la face augmente d'environ un cinquième: elle n'augmente que d'un dixième dans le Kalmouk. Pour ce qui concerne leur figure, la coupe du crâne de l'homme, si on en continuait la courbe en dessous, depuis le trou occipital jusqu'à la racine du nez, formerait un ovale un peu plus étroit en avant, et dont le grand axe serait à peu près parallèle au plancher des narines, ou du moins très-peu incliné en arrière, et se rapporterait au petit comme 5 : 4. Mais cette courbure est remplacée dans l'espace indiquée ci-dessus et qui forme la limite du crâne et de la face, par une ligne irrégulière qui forme un angle saillant au dedans de cet ovale. La coupe de la face est un triangle dont le plus grand côté est celui qui touche au crâne, et le moindre celui qui répond au dehors. L'angle que celui-ci fait avec le troisième côté ou le palais est précisément l'angle facial.

On peut aussi considérer la coupe verticale transversale du crâne, c'est-à-dire celle qui se fait par un plan perpendiculaire à son grand axe, et par le milieu des fosses moyennes. Elle forme dans l'homme une portion très-considérable d'un cercle dont il ne manque qu'un segment vers le bas, qui fait un peu moins du tiers de la circonférence. Le crâne du Nègre est un peu plus plat sur les côtés que celui de l'Européen, parce que ses fosses temporales sont plus grandes et plus enfoncées; cela lui rétrécit le visage par le haut, mais il s'élargit par en bas à cause de la proéminence des pommettes.

Ces remarques qui servent encore à donner la proportion du crâne et de la face, présentent comme toutes celles qui précèdent sur les proportions du crâne et de la face, un grand intérêt puisque dans tous les mammifères, le cerveau se moule dans la cavité du crâne qu'il remplit exactement; en sorte que la connaissance de la partie osseuse donne au moins celle de la forme extérieure du cerveau.

Daubenton et Cuvier ne diffèrent de Camper que par leur manière de mesurer le même rapport; au reste, tous ces savans ont une pensée commune, savoir que le volume du cerveau indique la capacité intellectuelle et affective.

Le physionomiste doit d'autant plus fixer son attention sur la forme du crâne qu'elle varie avec

l'âge; il est nécessaire qu'il étudie particulièrement sur l'individu vivant tous les degrés du développement de la tête, à l'époque de chacune des sections qui composent les deux premières périodes de la vie. Il est essentiel, après avoir pris connaissance de la forme du crâne de l'adulte, de suivre la marche graduelle du système osseux, selon les âges des individus, afin de pouvoir apprécier le degré de confiance que méritent les indices physiognomoniques selon l'âge des individus, et en outre pour observer les changemens, les variations, les nuances plus ou moins prononcées, que présentent ces mêmes signes dans l'enfance, l'adolescence, l'âge mûr et la vieillesse.

La Face.

La face est cette partie antérieure de la tête, qui est placée au devant et au-dessous du crâne.

La face se divise en deux parties. La première ou mâchoire supérieure comprend treize os. La seconde ou mâchoire inférieure, un seul. Des quatorze os qui constituent la face, deux seulement sont impairs ou médians : ce sont le vomer et l'os maxillaire inférieur. Les autres sont doubles et forment six paires ; savoir : les maxillaires supérieurs, les os de la pommette ou molaire, les os palatins, les os propres du nez, les os unguis et les cornets inférieurs.

Les *maxillaires supérieurs*. Ils forment la presque totalité de la mâchoire supérieure : chaque os offre un corps et une apophyse.

Le maxillaire, vu par sa face externe, présente la fosse canine (fig. 1. *i.*), le trou sous-orbitaire (*j*) par où passe le nerf maxillaire supérieur, l'échancrure nasale (*k*), un bord inférieur garni de dents et un bord supérieur très-court qui correspond au plancher de l'orbite. C'est en avant de ce dernier que s'élève l'apophyse montante ou nasale de l'os maxillaire, creusée par une gouttière (*l*) qui concourt à former le canal lacrymal.

A la face interne du maxillaire (fig. 3 *bis*) on aperçoit la moitié de la voûte palatine (*a*); au-dessous d'elle, les dents, au-dessus, le plancher des fosses nasales (*b*), l'orifice du sinus maxillaire (*c*); et un peu en avant, une crête osseuse, qui semble diviser l'apophyse nasale en deux moitiés.

Les *os palatins*. Ils sont composés de deux lames, l'une horizontale, l'autre verticale, réunies à angle droit. La lame horizontale (fig. 3. *d.*) concourt à former la voûte palatine et en même temps le plancher des fosses nasales. La lame verticale (*e*) se termine par une facette triangulaire et lisse (*f*), qui fait partie du plancher de l'orbite.

Les palatins s'articulent entre eux, avec les os maxillaires, les cornets inférieurs, le sphénoïde, l'ethmoïde et le vomer.

Les *os molaires*, nommés aussi *os de la pommette*,

jugaux ou *zygomatiques* (fig. 2. f. f.). Ils sont placés sur les parties supérieures et latérales de la face. La partie cutanée de ces os ou face antérieure présente l'orifice de plusieurs trous destinés à recevoir des nerfs et des vaisseaux. La face postérieure ou temporale présente une saillie rugueuse qui concourt à former le pourtour de l'orbite et la fosse temporale. Ces os s'articulent avec les maxillaires supérieurs, les temporaux, le frontal et le sphénoïde.

Les *os propres du nez* ou *os nasaux* (g). Ils constituent la charpente osseuse du nez dont ils forment la racine. La face antérieure ou cutanée offre constamment l'orifice d'un ou de plusieurs trous vasculaires.

La face postérieure ou pituitaire concave forme la partie antérieure de la voûte nasale. Ces deux os s'articulent entre eux avec les maxillaires supérieurs, le frontal et l'ethmoïde.

Les *os anguis* ou *lacrymaux*. Ce sont les plus petits de la face, ils sont minces, transparens et placés à la partie interne et antérieure de l'orbite. La face externe ou orbitaire est divisée en deux portions par une crête: la partie antérieure sillonnée concourt à former le canal lacrymal; la postérieure complète la paroi interne de l'orbite. La face interne ou ethmoïdale recouvre les cellules ethmoïdales antérieures. Chacun de ces os s'articule avec le frontal, le

cornet inférieur, le maxillaire supérieur et l'ethmoïde.

Les *cornets inférieurs* ou *sous-ethmoïdaux* (*h. h.*). Ils sont situés à la partie inférieure de la paroi externe des fosses nasales. Leur face interne, convexe regarde la cloison du nez qu'elle touche quelquefois lorsque celle-ci est déviée. Leur face externe, concave correspond à l'orifice inférieur du canal nasal. Ces os s'articulent avec les maxillaires supérieurs, les os palatins, les unguis et l'ethmoïde.

Le *vomer*. Ainsi nommé à cause de sa forme qui a été comparée à celle d'un soc de charrue. Cet os est situé sur la ligne médiane et forme la partie postérieure de la cloison des fosses nasales. Il s'articule avec le sphénoïde, l'ethmoïde, les maxillaires supérieurs, les os palatins et le cartilage de la cloison des fosses nasales.

L'*os maxillaire inférieur* (*fig. 1. h.*). Cet os, qui occupe la partie inférieure de la face, a la forme d'un fer à cheval; chaque moitié présente une portion dentaire horizontale et une partie verticale: leur jonction forme un angle presque droit chez l'adulte, plus ouvert chez le vieillard. La face externe présente, sur le corps dentaire, l'orifice du canal maxillaire qui donne passage aux vaisseaux et nerfs des dents; le condyle (*i*) qui s'articule avec l'os temporal et l'apophyse coronôide sur laquelle s'insère le plus puissant

muscle de la mastication, le temporal. La face interne présente l'orifice supérieur du canal dentaire.

Nous pouvons dire des os de la Face ce que nous avons dit du crâne, que leur inspection suffit pour dire à quel peuple ils ont appartenu; si toutefois ils ne proviennent pas d'une tête d'une race abâtardie.

La *face des Papous* a plus de largeur que celle d'un Européen; ce qui provient de la plus grande étendue du diamètre transversal de la cavité orbitaire et d'un léger aplatissement de la voûte nasale. L'ouverture des fosses nasales est en tout semblable à celle d'un Européen; mais la distance d'une apophyse mastoïde d'un côté à celle du côté opposé, est plus grande.

La *face des Alfours* se fait remarquer par la coupe de la facette qui offre un peu moins d'obliquité que celle des Mozambiques, de sorte que l'angle facial est plus ouvert dans les têtes d'Alfours, d'où il résulte que la voûte nasale est plus verticale. Les fosses nasales sont un peu moins larges. Si nous examinons les pommettes, nous trouvons qu'elles sont moins saillantes chez l'Alfour que chez le Mozambique. Mais cette saillie des pommettes est plus considérable que chez les Papous et les Européens, et cela est dû à la profondeur des fosses sous-orbitaires. Les mâchoires de l'Alfour, quoique moins proémi-

nentes que celle du Mozambique, le sont encore beaucoup comparativement à celles du Papou et de l'Européen.

Chez les Nègres mozambiques, les deux mâchoires forment un prolongement assez avancé pour qu'on puisse les comparer à la face d'un Orang-Outang. La mâchoire inférieure de l'Alfourous a le même développement que celle du Papous. Comparées toutes les trois à la mâchoire inférieure de l'Européen, elles en diffèrent par la forme de l'os, par la base ou bord inférieur, et enfin par la symphyse. 1° La partie antérieure du corps de l'os, au lieu d'être inclinée en arrière comme dans l'Européen et le Zélandais, est coupée perpendiculairement; ce qui contribue à faire saillir davantage les arcades dentaires. 2° La base de la mâchoire est plus arrondie et se relève un peu en avant chez l'Alfourous, le Mozambique, le Papou, et même le Nouveau-Zélandais; la courbure est toutefois moins sensible chez le Papou. 3° Posés sur un plan horizontal, les bouts inférieurs de ces mâchoires ne s'y appliquent point dans tous les sens comme le fait celle de l'Européen: les angles latéraux de la symphyse sont par conséquent plus arrondis que dans le dernier.

La voûte nasale d'un Nouveau-Zélandais n'offre rien de particulier. La partie antérieure du corps de la mâchoire inférieure est à peu près disposée comme dans l'Européen, et elle n'en diffère que

légèrement par la rondeur des angles et par la faible courbure de la base. Les arcades alvéolaires ont un peu plus de développement.

C'est surtout dans l'expression de la face que viennent se peindre avec énergie les mouvemens soudains de l'âme ; c'est au jeu de ses nombreux organes qu'il faut avant tout attacher de l'importance lorsqu'on veut étudier la physionomie. C'est là qu'elle réside d'abord ; les autres parties du corps n'en sont pour ainsi dire que les accessoires. La multiplicité des parties qui la composent donne, de prime abord, l'idée du nombre considérable de fonctions qu'elle est appelée à remplir. Quatorze os entrent dans sa composition ; un seul, la mâchoire inférieure, est mobile. Les muscles qui s'insèrent à ces os sont très-nombreux, et cette multiplicité est un des attributs de l'humanité. Le singe, qui est de tous les animaux celui dont la physionomie est la plus expressive, ne possède, à proprement parler, qu'un seul muscle pour toute la face, et sa grimace, toujours à peu près la même, n'est variable seulement que dans son intensité. Tous les muscles dont il est ici question s'attachant d'un côté aux os, s'implantent exclusivement de l'autre, soit à d'autres muscles, soit à la peau, en sorte qu'ils entraînent toujours celle-ci dans leurs contractions, immédiatement, quand ils s'y insèrent d'une manière directe, ou par l'intermédiaire des muscles

auxquels ils vont se joindre; et ceci explique comment, par suite de certaines contractions fréquemment répétées, la peau conserve, par l'effet de l'habitude, des rides plus ou moins profondes qui ne sont que la trace des expressions les plus constantes de la physionomie. Tous ces muscles se rapportent aux yeux, au nez, à la bouche, et c'est évidemment par la manière dont ces ouvertures naturelles sont modifiées par eux, que se manifeste la diversité d'expression. Les uns entraînent le globe de l'œil dans divers sens, les autres sont destinés au mouvement des paupières; l'un d'eux l'orbiculaire est jeté circulairement autour de ces voiles mobiles; quand il se contracte, comme ses fibres sont concentriques, il semble qu'en se raccourcissant, il devrait fermer l'œil en plissant la paupière inférieure et la supérieure à la manière d'un cordon de bourse; mais la nature a paré à cet inconvénient en tendant sur chacune d'elles deux lames cartilagineuses qui font l'office d'une pièce de carton ayant pour objet d'amener le rapprochement des deux paupières dans leur entier et sans plissement. De plus, comme le point fixe est à l'angle interne, la contraction des fibres amène nécessairement tout le muscle de dehors en dedans. C'est lorsque l'orbiculaire se contracte légèrement que se manifeste l'expression des sensations douces, voluptueuses ou extatiques; dans ces divers états de satisfaction

intérieure, les paupières sont toujours à moitié closes. Mais il y a sous la partie supérieure de l'orbiculaire une languette musculaire qui règne le long et au-dessous du sourcil; c'est à la contraction de ses fibres qu'est due, comme nous le verrons plus bas, l'expression principale des passions tristes ou haineuses.

Nous devons rapporter à la région des yeux le muscle occipito-frontal, dont la contraction relève la moitié supérieure de l'orbiculaire des paupières, les sourcils, la peau, la racine du nez, et, par conséquent, détermine sur le front ces plis horizontaux qui accompagnent toujours l'épanouissement des traits chez les personnes douées d'une gaiété habituelle. A la région du nez nous trouvons le muscle pyramidal qui dilate les narines en élevant les ailes du nez, le muscle triangulaire, qui comprime l'ouverture nasale, suivant quelques anatomistes, et la dilate, selon d'autres; puis l'élévateur commun de l'aile du nez et de la lèvre supérieure; son nom indique assez sa façon d'agir et son action exprime un dédain fortement prononcé. Nous voici parvenus à la région de la bouche qui est la mieux fournie des trois sous le rapport des moyens d'expression. Parmi les muscles qui servent à imprimer des mouvemens si divers à cette région, nous devons remarquer l'orbiculaire des lèvres qui ferme la bouche lorsqu'il agit à la façon d'un cordon de bourse :

son action relative à la succion, à la préhension des alimens, au jeu des instrumens à vent, détermine aussi certaines expressions faciales, entre autres celle à laquelle on a donné le nom de *moue*, faire *la moue*. Le buccinateur, du mot *buccinare*, sonner de la trompette, est un muscle dont les fibres sont habituellement planes; mais elles deviennent courbes lorsque la bouche se remplit d'air, et, si dans cet état elles se contractent, elles tendent à devenir droites et à chasser au dehors de la cavité buccale tous corps solides, liquides ou gazeux, qui s'y rencontrent. Lorsque les joues ne sont pas distendues, le buccinateur allonge transversalement l'ouverture buccale, il plisse la peau de la joue d'une manière verticale, et c'est ce plissement, devenu permanent chez le vieillard, qui constitue l'une des principales rides de son visage. Le buccinateur remplit un rôle essentiel dans le jeu des instrumens à vent et dans la mastication, mais c'est surtout le *masséter* dont l'action est la plus puissante dans cette dernière fonction; il s'insère d'un côté à la mâchoire inférieure et de l'autre au bord inférieur de l'arcade zygomatique, en partie formée par l'os de la pommette, et par conséquent au-dessus de la mâchoire supérieure. Ce muscle est très-prononcé chez les animaux carnassiers; c'est à l'habitude que les gastronomes ont contractée de le mettre en action plus souvent et plus longtemps que les hommes

sobres qu'est due cette prédominance de la partie postérieure des joues, que l'on remarque chez eux. L'*élévateur propre de la lèvre supérieure* porte celle-ci un peu en dehors, tandis que le *canin* élève l'angle des lèvres et le porte un peu en dedans. Le *grand et le petit zygomatique*, le *peaucier*, sont destinés à l'expression du rire; une contraction légère des deux premiers produit dans ses nuances infinies toutes les variétés du sourire: le sourire de bienveillance et de protection, si agréable au solliciteur; le sourire de la pitié, si consolant pour le malheureux; le sourire de l'admiration, si précieux pour l'artiste; le sourire de l'amour, si doux pour le poursuivant de la beauté; le sourire du mépris, du dédain, de la raillerie, de l'insulte, du doute, de l'assurance; enfin le sourire tenace et convulsif de la vengeance et de la férocité. Le rire franc et décidé exige une contraction plus énergique des deux zygomatiques. Cette contraction fréquemment répétée, qui épanouit tous les traits du visage, finit à la longue par laisser sur la figure des personnes animées d'une gaîté facile cet air de satisfaction, de contentement qui prévient naturellement en leur faveur, parce qu'il est le signe le plus certain d'un caractère agréable, de l'habitude des émotions douces, et de la bonté du cœur.

C'est à une dépendance du *peaucier* que Santorini avait donné le nom de *risorius*, muscle

rieur. Quant au muscle lui-même, dont une partie s'étend sur la face; il n'est chez l'homme qu'à l'état rudimentaire; c'est l'analogue du *pannicule charnu* des animaux, pannicule qui produit chez eux ces froncemens subits de la peau, par lesquels ils chassent les insectes qui viennent se reposer sur cette membrane, et se débarrassent de tous les corps légers qui s'y appliquent. Le muscle triangulaire ou abaisseur de l'angle des lèvres est l'antagoniste des muscles canin et grand zygomatique: il sert à l'expression de toutes les passions tristes. En abaissant, en effet, l'angle des lèvres, il entraîne avec lui le canin, produit ainsi la dépression de la peau sous-jacente, et donne à la figure cet air allongé qui dénote une tristesse habituelle. Le *carré du menton* abaisse ainsi que lui la lèvre inférieure; mais il la tend transversalement en raison de la direction oblique de ses fibres. La *houppette du menton* qui s'insère d'une part à la mâchoire inférieure et de l'autre à la peau, produit seulement, par la contraction de ses fibres courtes, le froncement de la peau du menton. Nous ne parlons pas des muscles qui font mouvoir la langue et qui servent à la succion, à la mastication, à la déglutition, à la parole, etc., beaucoup sont situés profondément et n'ont aucun rapport avec l'expression des traits de la figure.

La Face est la partie extérieure de notre corps dans laquelle il se distribue le plus de nerfs,

car indépendamment des cinq sens qu'elle contient (quoique le tact appartienne aussi aux autres parties) et de leurs nerfs, les rameaux de la troisième paire se distribuent à six muscles des yeux, à leurs paupières et aux tuniques mêmes de l'œil; la quatrième paire, ou pathétique, concourt pareillement à l'expression de cet organe délicat; la cinquième paire s'y distribue en trois branches, à l'orbite, à la mâchoire, à la lèvre supérieure, sur le nez, les joues; enfin à la mâchoire inférieure; la portion dure de la septième paire se ramifie tant à la mâchoire et à la lèvre inférieure qu'aux parties de l'oreille externe, des tempes, etc. Tous ces nerfs viennent du cerveau: aussi ce dernier organe tient-il entièrement sous sa dépendance le système musculaire facial.

Les vaisseaux de la Face lui sont fournis principalement par l'artère faciale, qui, née de la carotide externe, se divise en plusieurs branches, et par la veine faciale, qui donne de toutes parts des rameaux plus petits, mais beaucoup plus multipliés que ceux de l'artère. Une chose remarquable, c'est la facilité avec laquelle le sang pénètre le système capillaire de la face: une marche vive, un accès de fièvre, l'émotion de la pudeur, suffit pour augmenter rapidement la coloration naturelle des joues, sans qu'aucune autre partie du corps offre une teinte plus animée.

Le physionomiste doit diviser la Face en quatre

parties, savoir: du sommet de la tête à la racine des cheveux, qui bordent le haut du front; du haut du front aux sourcils; des sourcils au bas du nez; du bas du nez à l'extrémité de l'os du menton.

Plus ces divisions sont symétriques, plus il y a de justesse de l'esprit et régularité du caractère. Ensuite il faut 1^o comparer le visage avec les proportions du corps entier; 2^o voir s'il est ovale, rond, carré, ou de forme mixte; 3^o l'examiner d'après les rapports de la perpendiculaire, des quatre divisions énoncées ci-dessus; 4^o d'après l'expression et l'énergie des traits principaux; 5^o d'après l'harmonie générale qui en résulte; 6^o d'après les contours et la flexion plus ou moins visibles au premier aspect; 7^o d'après les lignes qu'il présente extérieurement lorsqu'il est vu de trois quarts; 8^o d'après la courbure et surtout l'ensemble de ses parties prises sur le profil Enfin il ne faut pas oublier que le caractère se manifeste plus distinctement dans les parties osseuses, tandis que les dispositions acquises se remarquent plus communément dans les parties molles.

Si l'organisation du visage est très-forte ou très-délicate, le caractère est plus facilement apprécié par le profil que par la face; le profil offre des lignes prononcées plus simples, plus pures et par conséquent plus aisées à saisir. La disproportion des parties du visage indique proportionnellement des imperfections morales et intellectuelles.

Après avoir fait connaître les divers systèmes d'organes qui concourent à l'expression si pittoresque des diverses parties de la tête, examinons le rôle que chacune d'elles est appelée à jouer dans les divers actes qui concourent à cette expression.

Les Cheveux.

On désigne par le nom de Cheveux les poils qui garnissent la partie supérieure du crâne et de la nuque. Ils naissent plus ou moins bas sur le front , et manquent aux tempes et autour du pavillon de l'oreille ; leur longueur est plus considérable que celles des autres poils qu'on rencontre sur diverses parties du corps.

Les cheveux présentent de nombreuses variétés en raison de leur couleur , de leur finesse , de l'âge , du sexe , des tempéramens , des climats , de l'organisation des individus , de leur état de santé , etc.

Les cheveux indiquent surtout le tempérament , la constitution physique de l'individu ; ils donnent plutôt des indices sur le caractère de l'individu que sur les diverses passions qui l'agiteront accidentellement. On doit distinguer leur longueur , leur couleur , s'ils sont lisses , fins ou grossiers ; on doit remarquer encore la façon dont ils sont projetés sur la tête , leur arrangement , etc.

Les longs cheveux sont le signe d'un caractère faible et efféminé , surtout s'ils sont plats.

Les cheveux rudes , noirs et crépus , supposent peu de susceptibilité nerveuse , mais un caractère âpre , sauvage et souvent audacieux.

Les cheveux fins et soyeux préjugent presque toujours un caractère timide.

Les cheveux lisses et plats dénotent la faiblesse des facultés intellectuelles.

Le physionomiste doit tirer les mêmes conséquences de la couleur des cheveux que de la couleur des yeux.

Les cheveux roux caractérisent souvent un homme tout-à-fait bon ou tout-à-fait méchant.

Les cheveux blonds annoncent ordinairement un tempérament délicat.

Les cheveux bruns , appartiennent le plus souvent aux hommes irritables , vifs , gais , entrepreneurs , hasardeux , capables de grandes entreprises , mais emportés , colères et jaloux.

Les individus bilieux ont habituellement les

cheveux noirs, et les individus sanguins, les cheveux blonds.

« Je suis sûr, dit Lavater, que par l'élasticité des cheveux, on pourrait juger l'élasticité du caractère. »

Les cheveux de la femme sont assez longs pour la vêtir, assez beaux pour la parer, assez touffus pour exiger des soins infinis où se consomment de longs instans.

Le Front.

La partie antérieure du cerveau, celle qui correspond au Front, n'existe pas ou est à peine développée chez les animaux: c'est là que sont les organes des hautes facultés intellectuelles, exclusif apanage de l'homme; aussi les animaux n'ont-ils pas de Front. Chez quelques singes, cependant, il commence à paraître; il devient tout à fait visible chez les Hottentots; chez les Nègres et les autres variétés inférieures de l'espèce humaine, il paraît encore davantage; enfin il s'élargit et s'élève dans la race des Européens: en sorte que plus

l'homme devient homme , si l'on peut s'exprimer ainsi , et plus il a le front prononcé. Sans le Front , la face humaine serait déstituée de son caractère de réflexions et de majesté. Quelles que soient , d'ailleurs , la forme et l'expression du visage ; si le front est large , s'il est élevé , l'homme ainsi fait aura toujours une physionomie intelligente.

Les physionomistes ont nommé cette partie du crâne la porte de l'âme , le siège de la pensée , le temple de la pudeur. La peau qui recouvre le Front , sa tension , les plis qui le sillonnent font plus spécialement connaître les passions actuelles de l'âme , les habitudes de joie , de chagrin , de douceur ou d'irritabilité.

Vu de profil , le Front est proéminent , perpendiculaire penché en arrière , ou il avance en avant.

Dans le premier cas , surtout s'il est étroit ou trop allongé , il annonce généralement un esprit faible et borné , franc sans finesse , mais ferme et même obstiné , et capable de montrer une grande force de caractère ; on observe ce front principalement chez les guerriers et des magistrats célèbres , tels que L'Hopital , Lafayette , Pierre I^{er}.

Un front élevé , dont la partie moyenne est la plus saillante , indique un homme avide d'instruction , dont le jugement est sûr , qui aime à remonter des effets aux causes , et à s'élever des faits particuliers aux idées générales : c'est le front des savans et des philosophes.

Dans le deuxième cas , et particulièrement s'il offre la forme d'un 7 perpendiculaire , on peut compter sur un grand fonds de jugement et de vivacité , mais aussi sur un cœur de glace.

Dans le troisième cas , le front indique de l'imagination , de la délicatesse , si l'on veut , mais peu de jugement , et de la fougue s'il est fort déprimé.

Un front très en avant par le bas et dont le haut se replie fortement en arrière , avec un nez arqué et la partie inférieure du visage très-allongée , annonce une bien grande disposition à la folie.

Dans le quatrième cas , le front présage toujours peu de capacité , peu d'esprit , peu d'imagination , peu de sensibilité.

Si le front d'un adulte penche du haut en avant , et s'enfonce vers l'œil , il y a imbécillité sans ressource.

Un front très-étendu en tous sens , et presque perpendiculaire , signale une haute intelligence , un jugement sûr , une grande force d'attention , ou une imagination riche ; seules facultés qui rendent capable de grandes choses , à la vérité dans des genres différents , suivant les circonstances où l'on se trouve placé , et selon les autres facultés dont les premières reçoivent le concours.

Au contraire un front étroit , bas , et fuyant en arrière , annonce un homme sans imagination , sans jugement , incapable presque toujours de hautes

pensées et de grandes actions : c'est des hommes ainsi organisés que l'on peut dire avec une grande justesse d'expression , que ce sont des esprits *étroits*, *ingrats*, et à *vue courte*.

Telles sont les deux formes générales du front les plus opposées. Mais , entre ces deux extrêmes , on observe un grand nombre de variétés ; on sent bien que nous ne pouvons indiquer que les principales. D'ailleurs, il est rare de rencontrer des hommes dont le front soit remarquable et où se lise le présage de facultés élevées ou puissantes. Chez la grande majorité , le front tient le milieu entre le plus large et le plus étroit ; son étendue est médiocre , de même que médiocre est l'intelligence de la majorité des hommes. La médiocrité est en effet la règle commune ; la grande supériorité , comme l'infériorité extrême , ne sont que de rares exceptions.

Un front large et bombé vers les deux angles qui de chaque côté se perdent dans la chevelure , de manière qu'il offre plus de largeur en haut qu'en bas , annonce une grande imagination : c'est le front des poètes en prose comme en vers , celui des grands peintres et des artistes qui se distinguent invinciblement par ce qu'on appelle , à juste titre , le génie (ainsi Shakspeare , Voltaire , lord Byron , V. Hugo , Rubens).

Si le front , étroit au-dessus des sourcils , se renfle et s'élargit vers les tempes , de manière à

offrir à peu près la forme d'une pyramide renversée, c'est un signe de finesse, de ruse, et souvent de quelque chose de plus que la ruse (Fouché, de Villèle, etc.)

Quelquefois la partie la plus saillante du front existe de chaque côté de la ligne mitoyenne, à un demi-pouce environ au-dessus des sourcils; on aperçoit en ce lieu deux espèces de bosses plus ou moins saillantes: c'est là le signe de l'esprit caustique, de l'esprit de saillie, auquel se joint presque toujours une imagination vive. Tel est le front des poètes satiriques, des écrivains frondeurs et spirituels (tels étaient Rabelais, Sterne, Boileau, Voltaire).

Les hommes portés à la science du calcul, les grands mathématiciens, les tacticiens, les astronomes, etc., peuvent avoir le front peu développé, mais ils se distinguent par la saillie du sourcil en dehors des tempes (Lalande, Marmont, etc.).

Les hommes dont le front est étroit et bas ne se distingueront jamais par leur génie; mais ils peuvent être doués de qualités morales plus précieuses pour les autres et pour eux-mêmes, pour leur propre bonheur ou celui d'autrui, que ne le sont souvent des facultés intellectuelles éminentes: ils peuvent être bons, généreux et braves. Presque toujours ils entendent mieux que les hommes d'une intelligence plus élevée les affaires ordinaires de la vie, et réussissent plus irrésistiblement qu'eux

dans leurs entreprises. Vous demandez pourquoi ? c'est qu'ils ne sont pas distraits de leurs desseins par des pensées étrangères à la vie commune, et par les rêves d'une imagination naturellement ennemie de la réalité et féconde en chimères. C'est ce qui a fait dire, avec quelque raison, qu'en fait de fortune ou d'habileté pratique, il n'y a rien au monde de si borné que les gens d'esprit ou d'imagination.

Mais quand au défaut d'intelligence se joignent des penchans vicieux, l'homme alors n'ayant plus pour les combattre que des armes insuffisantes, souvent alors il en subit la tyrannie, et s'abandonne aux passions les plus honteuses, aux actions les plus déplorables.

Les hommes dégradés par de viles passions, par les crimes les plus lâches, ont la plupart le front étroit et fuyant en arrière ; et cela même les rapproche des animaux, comme des peuples les plus sauvages. Il est du moins consolant pour la vertu, que les crimes se commettent si rarement à la vive clarté du génie. On peut voir à ce sujet, dans les *Causes célèbres*, le curieux et philosophique certificat de capacité que le docteur Laënnec donna publiquement à Castaing.

Ce n'est pas toutefois qu'il ne se rencontre des hommes vicieux et criminels parmi ceux dont le front dénote une intelligence plus ordinaire ; mais, en général, ceux-ci se livrent à des vices ou

commettent des crimes d'un ordre plus relevé, si l'on peut ainsi s'exprimer : leurs actions, quoique répréhensibles, quoique criminelles, exigent de l'intelligence et du courage, et pouvaient avoir été méditées dans un but différent de celui qu'elles atteignent. Souvent aussi l'esprit de parti et le fanatisme, perfides conseillers dans les temps de schisme ou de révolution, donnent aux déterminations un caractère ambigu, source féconde de haines, de séditions et de calamités publiques. Combien de fois n'a-t-on pas vu la même action punie comme crime dans un temps, couronnée comme vertu dans un autre !

Plus le front est allongé, plus l'esprit manque d'énergie ; plus il est serré, court, compacte, plus le caractère est concentré, ferme et solide. Les contours arqués et sans angles annoncent la douceur et la flexibilité du caractère ; il a, au contraire, de la fermeté et de la raideur, à proportion que les contours du front sont droits. Avec une forme perpendiculaire qui se voûte insensiblement par le haut, c'est celui d'un penseur rassis et profond.

Un front à lignes droites et placées obliquement, annonce un caractère vif et bouillant. Lorsque l'os qui renferme l'œil est saillant, il y a une aptitude singulière aux travaux de l'esprit, et une grande sagacité pour les grandes entreprises.

Un front carré, dont les marges latérales sont

encore assez spacieuses et dont l'os de l'œil est bien prononcé, annonce les caractères les plus judicieux.

Une cavité à peine perceptible dans le milieu du front ou plus bas, annonce de la faiblesse, mais cette cavité annonce de l'énergie si elle est plus prononcée.

Moins on remarque sur un front de sinuosités, de voûtes, d'enfoncemens, plus on y apperçoit de surfaces unies, ou de contours rectilignes, plus il annonce une intelligence ordinaire, médiocre, pauvre d'idées, incapable d'invention.

Des fronts bien voûtés n'annoncent pas toujours des hommes de génie, mais bien aussi quelquefois des imbéciles. Le désordre, la confusion de leurs sourcils, distingue cette fausse apparence d'esprit.

Lavater, qui a posé en principe que tout est homogène dans l'homme, que chaque partie et chaque partie de la partie conserve plus ou moins le caractère de l'ensemble, applique surtout cette règle générale à l'étude du front. La plus petite ride sur cette partie, dit-il, est analogue à la structure du front entier, ou en d'autres termes, elle est un effet de l'ensemble. Or il n'y a point d'effet sans cause, et chaque chose remonte à sa source. Tel le terroir, et tels les fruits qu'il produit : tel le front, et telles les rides qui s'y forment. Les fronts tout unis ne sont pas moins rares que les caractères entièrement bons ou entièrement

méchans. Le trait le moins perceptible est encore une ligne physiognomonique. Examinez les visages des imbécilles-nés, rien de plus parlant ou de plus frappant que les rides de leurs fronts; elles sont toujours en grand nombre, profondément tracées, croisées et entrecoupées. Les rides qu'imprime le souci diffèrent prodigieusement de celles qui sont l'effet de la joie. Dans une méditation curieuse, la peau du front se plisse tout autrement que dans la récréation.

Un front uni et sans rides ne peut appartenir qu'à un homme superficiel et léger; c'est la marque assurée d'un esprit peu profond ou dissimulé, et celle d'un caractère heureux ou du moins sans souci. Du reste, il y a des fronts tellement bombés que les rides n'y naissent qu'à force d'ans et de chagrins. Le front des jeunes gens et des femmes est en général uni comme l'ivoire. Dans la vieillesse, le front des femmes a souvent plus de rides que celui de l'homme; précisément parce qu'il est chez elles naturellement plus déprimé, moins saillant.

Des rides horizontales et parallèles, si elles sont plus rapprochées des sourcils que de la racine des cheveux, indiquent un esprit capable d'une attention soutenue et de sérieuses réflexions; si, au contraire, elles occupent la partie supérieure du front, c'est un signe de dédain et de fierté.

Un front partout sillonné de rides profondes, et

dont la peau forme des plis épais, annonce un esprit faible ou paresseux : c'est qu'alors le front est presque toujours déprimé et le cerveau petit dans cette région, qui est l'essentielle.

Si les rides, au lieu d'être parallèles, forment des lignes qui se croisent en tous sens, l'homme qui les porte est au moins un original, et peut-être un imbécile ou un fou.

Les rides perpendiculaires qui existent à la racine du nez, entre les deux sourcils, annoncent un homme sérieux et réfléchi, un penseur profond, souvent aussi un homme haineux et vindicatif.

Lorsque la moitié supérieure du front est sillonnée de rides fort distinctes et surtout circulaires, tandis que l'autre moitié très-unie ne présente aucune ride, ce front est la marque infailible d'un esprit stupide, à peu près incapable de toute espèce d'abstraction.

Lorsque, à la plus légère contraction de la peau, les plis du front s'abaissent fortement vers le milieu, on doit présumer un caractère faible. Si ces plis sont permanens, imprimés profondément et fortement inclinés, cette faiblesse de caractère est accompagnée d'un esprit de lésine et de minutie.

Une peau dure et épaisse qui recouvre le front, indique, en général, la grossièreté, la brutalité et un esprit de peu d'étendue.

« Lorsque la veine frontale, ou l'Y bleuâtre, paraît bien distinctement au milieu d'un front

couvert, exempt de rides et régulièrement voûté, je compte toujours sur des talens extraordinaires et sur un caractère passionné pour l'amour du bien.» LAVATER.

Le front pour être parfaitement beau et signaler à la fois la richesse du jugement ainsi que la noblesse du caractère, doit fournir le tiers de la face, c'est-à-dire égaler en longueur le nez, et que cette longueur soit aussi celle de la partie inférieure de la face; dans sa largeur, il doit approcher vers le haut, ou de l'ovale ou du carré; il doit être exempt d'inégalités et de rides, et ne se plisser que dans des momens de méditation, dans ceux de la douleur, ou de l'indignation. Il doit reculer par le haut, et avancer du bas. L'os de l'orbite doit être uni, presque horizontal, et décrire une courbe régulière; enfin la couleur de la peau doit être plus claire que celle des autres parties du visage.

Parmi les fronts que représente la planche II, il n'en est pas un qui soit assez uni ou d'un assez grand style pour que les rides seules nous inspirent du respect. Ces fronts appartiennent tous à des gens sensés. Difficultueux à l'excès, le 1 s'épuise en plans et en projets; le 2 a de la capacité et une mémoire étonnante, mais je ne lui trouve rien de grand; 3 est judicieux, sans beaucoup de pénétration; 4 a le plus de génie et le plus de raisonnement; à en juger par la forme et par

les rides, 5 me paraît le plus sage des quatre suivans; le 6 est plus énergique, plus pénétrant, plus ferme, mais il est presque trop raisonnable; le 7 est un caractère d'airain qui a moins de réflexion et plus de force que les précédens. Il ne prend pas facilement des impressions, il y résiste long-temps et s'en défie; mais, une fois reçues, elles sont ineffaçables chez lui. Qu'il se garde donc bien d'adopter une idée, à moins d'en avoir suffisamment reconnu la vérité! Mon sentiment et mon expérience m'entraînent de préférence vers le 8. Pureté, générosité, sérénité, tranquillité et douceur; il a tout cela, et en outre un caractère aimant, quoiqu'il mettra dans ses attachemens plus de confiance que de chaleur. Quelle différence encore entre tous ces fronts et celui du 9! comme ce dernier est naturel, comme il nous met à notre aise! comme tout ce qui s'écarte de la nature nous fait souffrir, au lieu qu'une forme régulière nous plaît et nous réjouit, celle-ci ne s'élève pas jusqu'à la supériorité, mais elle dénote un jugement sain et net, une force productrice, les dons de la réflexion et de l'éloquence.

Les Sourcils.

Les Sourcils sont deux éminences fortement arquées , convexes en haut , plus ou moins saillantes , plus ou moins larges , plus ou moins épaisses et recouvertes de poils courts , forts et raides , destinés à protéger les organes de la vision.

« Après les yeux , les parties du visage qui contribuent le plus à marquer la physionomie , sont les Sourcils ; comme ils sont d'une nature différente des autres parties , ils sont plus apparens par ce contraste , et frappent plus qu'aucun autre trait ; les Sourcils sont une ombre dans le tableau , qui

en relève les couleurs et les formes. Ils n'ont que deux mouvemens qui dépendent des muscles du front, l'un par lequel on les élève, et l'autre par lequel on les fronce et on les abaisse en les approchant l'un de l'autre. » BUFFON.

« Le Sourcil est l'arc-en-ciel de paix dans sa douceur, arc tendu de la discorde, lorsqu'il exprime le courroux. Ainsi dans l'un et l'autre cas, c'est le signe annonciateur des affections. » HERDER.

« Souvent les Sourcils seuls deviennent l'expression du caractère de l'homme, témoins les portraits du Tasse, de Léon-Baptiste, d'Alberti, de Boileau, de Turenne, de Clarke, de Newton. » LAVATER.

Des sourcils horizontaux, distincts et bien fournis, annoncent de l'intelligence, un esprit fécond en projets, un caractère mâle et vigoureux, et un cœur froid.

Des sourcils moitié horizontaux et moitié courbés, annoncent la force de l'esprit réunie à une bonté ingénue.

Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité.

Chez les hommes doués de l'esprit de calcul, chez les mathématiciens, le sourcil forme un angle très-saillant en dehors et au-dessus de l'œil.

Chez les grands musiciens on remarque, vers le milieu des sourcils, un renflement très prononcé.

Des sourcils rapprochés et saillans indiquent ordinairement un esprit capable de réflexion et de

hautes pensées. Chez les hommes peu intelligens , au contraire , les sourcils sont plats , écartés et très-relevés au-dessus des yeux.

Des sourcils épais , bien dessinés , formant sur les yeux une espèce d'auvent , sont toujours le signe d'un esprit mûr et vigoureux ; tandis que des sourcils à peine marqués et dégarnis annoncent de la faiblesse , du flegme , de la douceur , de la timidité.

Des sourcils compacts et épais , dont les poils sont couchés parallèlement , promettent un jugement solide , un sens droit et rassis. Ils sont toujours le signe d'une vivacité intraitable , si les poils sont rudes et en désordre ; mais si le poil est fin , cette même confusion annonce un feu modéré.

Des sourcils touffus et courts , bien découpés , peu larges , mais fort élevés au-dessus des yeux , appartiennent à des personnes rusées , douées d'une mémoire heureuse , et portées à la superstition.

Des sourcils étroits mais bien arqués , peu mobiles , dénotent un caractère tranquille , un homme peu agité par les passions ou capable de les maîtriser. Au contraire des sourcils irréguliers et très-mobiles appartiennent à un homme vif et sensible , susceptible d'émotions profondes et de passions énergiques.

Une grande distance de l'un sourcil à l'autre annonce une âme calme et une conception facile.

Plus les sourcils s'approchent des yeux , et plus

le caractère est sérieux, profond. A mesure qu'ils remontent, le caractère perd de sa fermeté.

Des sourcils noirs, fort épais, inclinés vers la tempe, et qui semblent peser sur de grands yeux enfoncés qu'ils ombragent, sont ordinairement accompagnés d'un pli dans la joue. Au plus léger mouvement ce trait exprime le mépris, l'arrogance et le dédain.

En général, les sourcils s'abaissent et se froncent sous l'influence des passions tristes et haineuses. S'ils s'abaissent par le milieu il y a douleur corporelle, et dans ce cas la bouche s'abaisse par les côtés.

Lorsque les sourcils s'écartent et s'élèvent, ils expriment la bienveillance et la joie. Lorsqu'ils s'élèvent par leur milieu, on éprouve de la tristesse.

Les Yeux.

L'OEil, dans lequel réside le sens de la vue étant un des organes les plus importants, tant sous le rapport de sa structure que sous celui des phénomènes complexes dont il est le siège, nous allons en décrire avec soin chaque partie et l'examiner successivement, afin qu'on puisse en saisir avec facilité le mécanisme vraiment admirable qui fournit de si précieux signes physiognomoniques.

Les diverses parties qui constituent l'organe de la vision sont divisées en parties accessoires et parties constituantes. Les premières occupent le con-

tour de la cavité qui renferme le globe de l'OEil , ou bien sont situées autour de cet organe ; les autres , au contraire , contribuent à former le globe oculaire lui-même.

1° PARTIES ACCESSOIRES. Les *sourcils* (voy. p. 87).

Les *paupières* sont deux espèces de voiles mobiles destinés à recouvrir le globe de l'OEil , que l'on distingue en supérieure et en inférieure , et qui sont séparées l'une de l'autre par une fente transversale.

La paupière supérieure très-mobile , descend au dessous du diamètre transversal de l'OEil , et est spécialement chargée de recouvrir cet organe ; car l'inférieure très-peu mobile s'élève peu au devant de lui. Toutes les deux sont convexes en devant , et présentent beaucoup de rides transversales plus marquées sur la supérieure que sur l'inférieure et chez les vieillards que chez les jeunes sujets. Les deux paupières se réunissent aux extrémités du diamètre transversal de l'OEil , en formant deux angles dont l'interne et plus ouvert que l'externe , et est communément appelé *grand angle de l'OEil*. Cette différence provient de ce que les fibres du muscle orbiculaire des paupières s'insèrent en dedans sur un tendon qui n'existe pas en dehors. Les bords libres des paupières sont taillés obliquement et de manière à former en arrière , par leur rapprochement un canal étroit et triangulaire dont le globe de l'OEil forme la paroi postérieure ,

et qui sert à conduire les larmes vers les points lacrymaux pendant le sommeil. Ils sont concaves et arrondis du côté du nez ; au moment où ils commencent à être taillés en biseau , on observe un petit tubercule dans lequel est creusé l'orifice des conduits lacrymaux. Enfin ils offrent les orifices des glandes de Meibomius destinées à sécréter un liquide onctueux.

Les *cils* qui occupent ce même bord libre des paupières sont des poils durs et solides , ordinairement de la couleur des cheveux , et disposés sur deux , trois ou quatre rangs irrégulièrement plantés.

La *caroncule lacrymale* est une petite tumeur molle , membraneuse , pâle , placée dans le grand angle de l'œil et très-improprement appelée glande lacrymale par les personnes étrangères à l'anatomie. Elle est formée par un repli de la membrane conjonctive , dans l'épaisseur duquel on trouve des follicules muqueux et quelques poils très-déliés que l'on peut apercevoir à l'œil nu , et mieux encore à l'aide de la loupe.

Les paupières sont formées par une peau d'une finesse et d'une transparence extrêmes. Elle est appliquée sur une couche de tissu cellulaire lâche à filamens très-ténus , qui ne se charge jamais de graisse , mais qui s'infiltre facilement de sérosité ou bien de sang , comme dans les contusions même assez légères. Au-dessous , se trouve une couche

charnue, formée par les fibres écartées et très-ténues du muscle orbiculaire, couche destinée à rapprocher par sa contraction les deux paupières l'une de l'autre. Un tissu cellulaire lamelleux sépare cette couche charnue d'une membrane fibreuse qui n'occupe que la partie externe seulement de l'une et l'autre paupière. Le bord libre de chaque paupière est occupé par un fibro-cartilage, auquel on a donné le nom de *fibro cartillage tarse*; de plus, il existe aussi dans l'épaisseur de ce bord libre, un nombre considérable de petits follicules ronds, logés dans des sillons spéciaux entre les fibro-cartillages torses et la membrane conjonctive, et nommés *follicules ciliaires* ou *glandes de Meibomius*. Chaque follicule est arrondi, blanc ou jaunâtre, et les plus voisins du bord libre de chaque paupière s'ouvrent en dehors par des orifices à peine sensibles. Enfin des vaisseaux artériels fournis par les artères ophthalmique, sous-orbitaire, temporale et faciale, des veines, des vaisseaux lymphatiques et des nerfs, entrent aussi dans la structure de ces organes délicats.

La *membrane conjonctive*, très-mince, transparente et de l'ordre des membranes muqueuses, tapisse la face postérieure des paupières, dont elle est aussi un des élémens, et le devant du globe de l'OEil, en se bornant toutefois à la circonférence de la cornée. Sur le bord libre de la paupière supérieure, elle se continue manifestement avec la

peau au niveau de la sortie des cils, puis elle recouvre le bord du fibro-cartillage. En dedans, elle s'introduit par les points lacrymaux dans le sac lacrymal et le canal nasal.

Muscles de l'OEil. Ces muscles sont destinés à imprimer à l'OEil tous ses mouvemens. Ce sont 1° *l'orbiculaire des paupières* qui entoure la base de l'orbite, et est fendu transversalement pour l'ouverture des paupières. Il a pour usage de rapprocher les paupières l'une de l'autre en les amenant au devant du globe de l'OEil, contre lequel il les applique, La cessation de sa contraction permet aux paupières de s'ouvrir. 2° *L'élévateur de la paupière supérieure*; il es situé dans l'inférieur de l'orbite, et plus large en avant qu'en arrière; il s'attache en arrière à la gaine que la dure-mère fournit au nerf optique, de là il se porte en avant, et, arrivé à la partie supérieure du glode de l'OEil, il se courbe en bas, jusqu'à la partie inférieure de la paupière supérieure, où il se termine en s'épanouissant en une membrane; son usage est de relever la paupière supérieure, de la tirer en arrière et de l'enfoncer dans l'orbite. 3° *Le muscle droit snpérieur*; il est placé sous l'élévateur de la paupière. Il se fixe en arrière à l'apophyse d'Ingrassias, et il se termine à la partie supérieure du globe de l'OEil, en confondant ses fibres avec la sclérotique. Il a pour but d'élever l'OEil. 4° *Le muscle droit inférieur* représente exactement

à la partie inférieure du globe, le muscle droit supérieur; il s'insère sur le globe de l'OEil, et ses fonctions consistent à l'abaisser. 5° Le *muscle droit interne* est semblable aux précédens, et est situé au côté interne de l'OEil; il tourne cet organe en dedans. 6° Le *muscle droit externe*, qui est placé au côté externe du globe oculaire, porte l'OEil en dehors. 7° Le *muscle grand oblique* naît aussi en arrière près du trou optique; il gagne l'apophyse orbitaire interne; là il dégénère en un tendon très-grêle, environné par une espèce de gaine cellulaire très-lâche. Il s'engage alors dans un anneau cartilagineux qui transforme en un canal l'enfoncement que l'os frontal présente en cet endroit. Le tendon se courbe ensuite de haut en bas et de dedans en dehors, et se porte ensuite de devant en arrière et de haut en bas sur la partie externe ou postérieure du globe de l'OEil, où il se confond avec la sclérotique. Ce muscle a pour but de porter le globe de l'OEil en avant et en dedans, en lui faisant éprouver un mouvement de rotation qui dirige la pupille en bas et en dedans. 8° *Muscle oblique inférieur*. Il est situé à la partie antérieure et inférieure de l'orbite. Il s'attache à la partie orbitaire de l'os maxillaire supérieur; de là il se dirige en arrière et en dehors en se recourbant de bas en haut sur la convexité de l'OEil, et se termine par une aponévrose qui se confond avec la sclérotique. Il a pour usage de porter le globe

de l'OEil en avant et en dedans , et dirige la pupille en haut et en dehors.

2^o PARTIES CONSTITUANTES DE L'OEIL. Le globe de l'OEil , situé à la partie interne et un peu antérieure de l'orbite , plus ou moins saillant , suivant les individus , mais toujours à peu près du même volume , a la forme d'un sphéroïde , dont le plus grand diamètre s'étend d'avant en arrière. La direction de l'OEil n'est point celle de l'orbite ; son axe est parallèle à celui de l'OEil du côté opposé , tandis que celui de l'orbite est oblique en dedans. Il en résulte que le nerf optique dirigé dans le dernier sens , s'implante en dedans de l'OEil , et non pas dans sa partie moyenne.

Les parties qui entrent dans la composition du globe de l'OEil sont des membranes , comme la sclérotique , la cornée , la choroïde , la rétine , l'iris , l'hyaloïde , etc. , ou des fluides comme l'humeur aqueuse , et celle du corps vitré ; ou enfin des corps d'une nature particulière comme le cristallin et le cercle ciliaire.

La *sclérotique* est une membrane dure , résistante , opaque , d'un blanc nacré occupant à peu près les quatre cinquièmes postérieurs de l'OEil. Elle a la forme d'une sphère tronquée en devant. La face externe de la sclérotique donne attache aux différens muscles de l'OEil ; sa face interne est tapissée par la choroïde à laquelle elle est faiblement unie par les filets nerveux des vaisseaux et un tissu

lamelleux très-fin et d'une nature particulière. En arrière et un peu en dedans, la sclérotique est percée d'un trou pour le passage du nerf optique. En avant, la sclérotique offre une ouverture circulaire dont le diamètre est d'environ six lignes, un peu plus large cependant transversalement que de haut en bas, et dont la circonférence, taillée en biseau, aux dépens de la surface interne, reçoit la cornée qui s'y trouve enchâssée comme un verre de montre. La sclérotique n'est formée que d'une seule lame dont les fibres sont tellement entrecroisées qu'il devient difficile de les distinguer. Elle ne contient que fort peu de vaisseaux sanguins qui y sont à l'état capillaire.

La *cornée* est une membrane de forme à peu près circulaire, convexe en devant, transparente, constituant le cinquième antérieur à peu près de l'OEil, et enchâssée dans la grande ouverture antérieure de la sclérotique. Sa face antérieure, convexe et saillante, est recouverte par une espèce d'enduit muqueux, défendu lui-même par un épiderme particulier. La postérieure est tapissée par la membrane de l'humeur aqueuse, et borne la chambre antérieure de l'OEil, espace compris entre l'iris et la cornée. La circonférence de celle-ci taillée en biseau aux dépens de sa face externe, est recouverte par un pareil biseau de la sclérotique, et lui adhère intimement. La cornée est plus épaisse que la sclérotique; mais elle n'est pas

fibreuse ; elle est constituée par la superposition de six , sept ou huit lames distinctes dont les plus antérieures ou superficielles semblent être moins adhérentes. Elle ne contient ni nerfs ni vaisseaux sanguins ; mais il existe entre chaque lame une petite quantité de sérosité. Quelques anatomistes ont cru reconnaître que la lame la plus profonde de la cornée venait s'unir à l'iris par des fibres courtes et comme tendineuses , en sorte que , suivant l'opinion de MM. Jurine et Robert Knox , les contractions de l'iris pourraient peut-être augmenter la convexité de la cornée.

La *choroïde* est une membrane d'un brun foncé , mince , molle , celluleuse et vasculaire , couchée sur la surface inférieure de la sclérotique depuis l'ouverture du nerf optique jusqu'au cercle ciliaire. Elle est unie extérieurement à la sclérotique par des vaisseaux , des nerfs , et un tissu cellulaire en arrière , et en avant par le cercle ciliaire. Inférieurement , elle est simplement contiguë à la rétine , à laquelle elle n'adhère en aucune façon. En arrière , elle présente pour le nerf optique une ouverture étroite ; la face externe de la choroïde est recouverte d'un enduit brunâtre facile à enlever , composé d'une multitude innombrable de globules oblongs dont la réunion forme un réseau excessivement ténu , une véritable membranule. L'interne offre une couche analogue seulement plus abondante et plus foncée , mais qui ne colore point la ré-

tine. La choroïde n'a pas une texture fibreuse ; elle paraît entièrement composée d'une multitude de vaisseaux artériels et veineux unis ensemble par une trame celluleuse très-déliée.

Le *cercle ciliaire* est une espèce d'anneau grisâtre assez épais , particulièrement à sa grande circonférence , large d'une ligne ou deux environ , situé entre la choroïde , l'iris et la sclérotique , et beaucoup plus adhérent à la première de ces membranes qu'aux deux autres. Sa consistance est comme pulpeuse. Il reçoit les dernières ramifications des nerfs ciliaires , et en envoie d'autres derrière l'iris. L'iris est comme enchâssé dans sa petite circonférence , qui forme une légère saillie au devant de lui. Sa grande circonférence tient à la choroïde , et sa face postérieure repose sur les procès ciliaires.

L'*iris* est une sorte de cloison membraneuse placée verticalement dans la partie antérieure du globe de l'OEil au milieu de l'humeur aqueuse : circulaire et aplatie , elle sépare la chambre antérieure de l'OEil de la postérieure , qui est bornée en arrière par le cristallin , et permet cependant entre elles une libre communication ; car elle est percée à sa partie moyenne d'une ouverture constamment libre. C'est cette ouverture que l'on désigne sous le nom de *pupille* ou *prunelle*. Pendant la vie et par l'effet de la contraction et de l'expansion alternatives de l'iris , cette ouverture varie à chaque in-

stant dans ses dimensions. La face antérieure de l'iris est recouverte par la membrane de l'humeur aqueuse qu'on n'y suit qu'avec beaucoup de peine. Elle est diversement colorée suivant les différens sujets et offre deux zones bien distinctes ; l'une interne près de la pupille , plus foncé et moins large ; l'autre externe , assez large , et d'une coloration moins intense. Dans quelques circonstances , les couleurs de l'iris sont semées par plaques , ce qui lui donne un aspect marbré. Sur cette même surface on observe beaucoup de stries saillantes et radiées , plus ou moins flexueuses , qui , commençant à la grande circonférence de l'iris , vont se terminer à la pupille , où elles se bifurquent. Leur nombre varie de soixante-dix à quatre-vingts. La grande circonférence de l'iris correspond de dehors en dedans au cercle ciliaire , à la choroïde et aux procès ciliaires. Sa petite circonférence forme les limites de la pupille.

Procès ciliaires. On nomme ainsi des espèces de petit corps saillans , vasculo-membraneux , placés les uns à côté des autres en rayonnant , et représentant assez exactement dans leur ensemble , le disque d'une fleur radiée. Ils entourent le cristallin en forme de couronne placée derrière l'iris et le cercle ciliaire , et sont logés dans des enfoncemens spéciaux de la partie antérieure du corps vitré. L'ensemble des procès ciliaires , nommé *corps ciliaire* , se termine en arrière par un bord dentelé

et onduleux également noir partout ; en devant il présente des lignes qui sont les procès ciliaires eux-mêmes séparés par des intervalles noirs. Les procès ciliaires reçoivent presque autant de vaisseaux à eux seuls que toutes les autres parties de l'OEil. M. Ribes a émis l'opinion que ces corps sont destinés à la sécrétion des humeurs de l'OEil. Les intervalles des procès ciliaires sont remplis d'un enduit noirâtre et tenace qui ressemble à celui de la face interne de la choroïde , et qui sert encore à les unir à la partie antérieure du corps vitré.

Rétine. La rétine est une membrane molle , pulpeuse , grisâtre , transparente , extrêmement mince , étendue depuis le nerf optique jusqu'au cristallin , embrassant le corps vitré et tapissant la choroïde sans contracter aucune adhérence avec ces deux parties. Elle commence en arrière autour du petit tubercule que forme le nerf optique , et forme en avant , au niveau des procès ciliaires une sorte de bourrelet un peu plus épais , duquel part une lame excessivement fine et comme pulpeuse qui se réfléchit sur ces petits corps , s'enfonce dans leurs intervalles et parvient au cristallin ; c'est elle qui , dans l'intervalle des procès ciliaires est teinte par le pigment noir dont nous avons parlé à l'occasion de ces organes. La face postérieure de la rétine présente , à deux lignes environ en dehors du nerf optique , une tache d'un jaune

assez foncé chez les adultes , plus claire dans les enfans , elle est entourée de plusieurs plis vagues et dans son centre on observe un pli irrégulier très-étroit. C'est au célèbre Scemmering que l'on doit la découverte de ces particularités , et la tache de la rétine a même pris le nom de cet anatomiste distingué. La rétine paraît formée de deux lames adosées et tellement unies qu'il est presque impossible de les isoler ; l'une externe est médullaire, comme pulpeuse ; l'autre interne est fibro-vasculaire, peu résistante, elle sert de soutien à la première , c'est dans celle-ci que s'épanouit spécialement l'artère centrale du nerf optique , seul moyen d'union commune entre la rétine et les autres parties du globe de l'OEil.

Humeur aqueuse et sa membrane. L'humeur aqueuse est un liquide limpide et transparent qui remplit les deux chambres de l'OEil depuis la cornée jusqu'au cristallin. Sa quantité est de cinq à six grains au plus ; elle ne se coagule ni par les acides ni par la chaleur ; l'acide nitrique la trouble seulement un peu. Abandonnée à elle-même , elle se putréfie promptement. Pendant la vie elle se reproduit avec une excessive rapidité , et dans l'opération de la cataracte par un procédé qui consiste à extraire le cristallin , il n'est pas rare qu'il s'en échappe une grande quantité qui se renouvelle au bout de peu de temps. Chez les enfans , sa couleur , au lieu d'être limpide , est rougeâtre , et

cette couleur ne se dissipe qu'un mois environ après la naissance. La *membrane de l'humeur aqueuse* est très mince, sèche, comme la cornée, parfaitement diaphane et difficile à distinguer. Elle tapisse toutes les parois de la chambre antérieure de l'OEil, et est percée au niveau de la pupille. Dans aucun cas elle ne pénètre dans la chambre postérieure.

Cristallin et membrane cristalline. Le cristallin est un petit corps en forme de lentille chez l'adulte, et presque sphérique chez le fœtus, placé entre l'humeur aqueuse et le corps vitré; son axe correspond au centre de la pupille; son diamètre est de quatre lignes, et son épaisseur de deux environ. Sa face antérieure, baignée par l'humeur aqueuse de la chambre postérieure de l'OEil, convexe et libre dans toute son étendue, offre un segment de sphère beaucoup moins étendu que celui que présente le corps vitré. Elle est constamment moins convexe que la face postérieure, qui est reçue dans une cavité particulière du corps vitré. Le cristallin chez l'homme adulte paraît composé de deux couches fort différentes, l'une extérieure, assez épaisse, collante et facile à enlever; l'autre centrale, constitue une sorte de noyau solide que forment un grand nombre de lames ellipsoïdes et concentriques superposées. On peut aussi séparer assez facilement le cristallin en trois segments de sphère assez réguliers et au centre desquels existe un globule transparent fort petit.

Suivant plusieurs expérimentateurs le cristallin ne diffère de l'humeur aqueuse, que par une plus grande proportion de gélatine et d'albumine, et par l'absence des matières salines. Il perd entièrement sa transparence par l'ébullition et par la dessiccation. Il est à peu près certain qu'il ne reçoit pas de vaisseaux; ils ramifient seulement dans la membrane cristalline. Il ne reçoit pas non plus de nerfs. La *membrane cristalline* a une forme analogue à celle du corps qu'elle renferme. La capsule du cristallin a bien plus d'épaisseur et de densité que la membrane hyaloïde. Elle reçoit en arrière une petite branche de l'artère centrale de la rétine, et en avant quelques ramifications des vaisseaux des procès ciliaires. Entre le cristallin et sa membrane, on trouve l'*humeur de Morgagni*, espèce de fluide particulier, transparent, légèrement visqueux, et qui s'échappe dès que la capsule est ouverte.

Corps vitré et membrane hyaloïde. Le corps vitré est une masse molle, transparente, tremblante comme une gelée, occupant les trois quarts postérieurs de la cavité du globe de l'OEil; il a une figure sphérique; mais il offre en avant une dépression très-marquée pour loger le cristallin. Il est revêtu dans presque toute son étendue par la rétine avec laquelle il ne contracte aucune adhérence, ensorte qu'il n'est lié au reste de l'OEil que par la branche moyenne de l'artère centrale

du nerf optique, qui le traverse pour aller se ramifier dans la moitié postérieure de la capsule du cristallin.

L'humeur vitrée se délaie bien dans l'eau, et a l'apparence d'une solution de gomme. L'ébullition ne la coagule pas et lui donne simplement une teinte légèrement opaline. La quantité de cette humeur est proportionnée au volume du corps vitré et n'est guère moindre de 400 grains.

La *membrane hyaloïde*, excessivement mince et transparente, constitue un amas de cellules d'une forme et d'une grandeur qu'il est bien difficile de pouvoir déterminer, et dans lesquelles se trouve renfermée l'humeur vitrée. Elles communiquent toutes largement entre elles, de sorte qu'en faisant une seule ouverture à la membrane hyaloïde, on détermine l'entier écoulement de l'humeur. Au niveau de l'entrée du nerf optique dans l'œil, la membrane hyaloïde se réfléchit sur elle-même pour former un canal qui traverse directement d'avant en arrière le corps vitré. Au niveau des procès ciliaires, vers le contour du cristallin, cette membrane se divise en deux lames dont l'une passe au devant de la capsule de ce corps, et l'autre tapisse la concavité qui la reçoit en arrière. Il résulte de leur écartement un espace triangulaire auquel on a donné le nom de canal godronné ou *goudronné*, ou canal de *Petit*. La structure de la membrane hyaloïde est encore peu connue;

elle reçoit des branches de l'artère centrale de la rétine.

« Les Yeux sont des fenêtres au travers desquels on voit passer les idées qui vont et viennent dans le cerveau. » V. Hugo.

« C'est surtout dans les Yeux que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître ; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux, et les sentimens les plus délicats ; ils les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent dans l'âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent ; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence. » BUFFON.

C'est l'œil qui donne à la physionomie quasi toute son expression. Le reste du visage fût-il presque entièrement voilé et ne vit-on d'un homme que les yeux et leurs contours, on pourrait encore y lire l'état de son âme et la nature des passions qui l'émeuvent. Sans les yeux, au contraire, le visage n'exprime plus rien de précis, plus rien d'explosif ; les autres traits, il est vrai, sont encore mobiles et changeants, mais ils sem-

blent manquer d'animation : on reconnaît bien encore sur le visage les traits d'un être sensible et intelligent ; mais dans les yeux , c'est l'homme même , c'est son âme tout entière qui nous apparaît , et qui semble communiquer avec tout notre être , et comme sonder nos sentiments et nos secrets les plus cachés.

L'absence du regard , chez les aveugles , change entièrement leur physionomie , et lui donne un aspect particulier et tout à fait disgracieux , une laideur chez tous uniforme , et bien différente de ce qu'on voit chez les clairvoyans. Cette physionomie caractéristique des aveugles , des aveugles-nés principalement , tient à plusieurs causes dont voici les plus essentielles :

« ... D'abord la privation de la vue produit dans toute leur personne un défaut d'aplomb , un décontenancement aussi disgracieux qu'insolite. D'ailleurs , comme c'est principalement par l'impression de l'air sur la figure que les aveugles acquièrent la connaissance des lieux , ils projettent la face en avant , de manière à augmenter beaucoup la proéminence toujours trop marquée du menton. Observez aussi que la cécité en eux provenant souvent d'une petite vérole maligne , ces malheureux alors ont la peau partout couturée : mais ce n'est pas tout !

« Qu'est ce qui donne à la physionomie de l'homme cette expression d'intelligence et de sen-

timent qui en fait la grâce et la beauté? C'est non-seulement ce sourire modéré qui suppose de l'esprit, ou qui atteste le bonheur et le justifie; ce n'est pas seulement l'éloquence et la vivacité du regard: c'est, plus que tout cela, une harmonie parfaite entre les différentes parties de la physionomie. Or c'est l'imagination qui fait acquérir cette unité gracieuse, cette juste mesure dans le jeu et la mobilité de chacun des traits; et cette précieuse éducation, ce sont les yeux, c'est l'attention du regard qui la donnent.

« En outre, comme ils n'éprouvent de l'amour que les grossiers appétits, et qu'ils restent étrangers au désir aussi bien qu'au pouvoir d'inspirer cette heureuse passion par les agréments qui la font naître, les aveugles ne connaissent de la beauté ni les divins caractères, ni les enivremens. Ils restent tels que les a fait la nature; énergiques, mais bruts comme elle.

« Il est une autre cause qui disgracie sensiblement la figure d'un aveugle: je veux parler de l'excessive étroitesse de leur front où les cheveux s'implantent fort bas, et jusqu'au voisinage du nez. Cette remarque m'a semblé d'autant plus importante et curieuse, que le front n'a cette exiguité qu'en ceux des aveugles qui n'ont jamais vu. J'en ai observé plusieurs qui n'étaient devenus aveugles qu'après l'âge de douze ans, et le front de ces derniers était presque entièrement comme le nôtre.

« Or, quelle que soit l'opinion qu'on se forme de la pensée, qu'on soit spiritualiste, galliste, ou cabanisien, toujours est-il qu'on ne peut refuser aux sens, au sens de la vue principalement, une puissante influence sur l'action des idées, sur le caractère de l'esprit; il est évident que plus l'âme a d'organes ou d'instrumens, plus son siège spécial, plus le cerveau doit avoir de volume. Ce volume du cerveau (on est d'accord à ce sujet) est toujours exactement proportionné à l'étendue de l'intelligence. Il est clair que quatre collecteurs, quatre sens donnent moins d'idées que cinq: il est également certain qu'il faut plus de cerveau pour les idées provenant de cinq sens, qu'il n'en faut pour les idées de quatre sens (1). »

Le vœu qu'ont énoncé certains moralistes de pouvoir lire dans le cœur de l'homme est superflu puisque les yeux le mettent assez à découvert. Plus ils sont visibles et transparens, plus l'homme tout entier, plus l'homme intérieur est à nu.

Les juges, en Chine, ne cherchent la vérité, dit-on, que dans les seuls regards des accusés.

L'hypocrite et le fripon ont bien soin de ne pas regarder en face ceux qui leur parlent.

Ceux qui ont les yeux petits et enfoncés sont

(1) Isid. Bourdon, *Physiologie médicale*, t I, liv. III, chap. XX: *Histoire physique et morale des aveugles-nés*. Paris, J.-B. Baillière.

plus aptes à feindre que ceux dont les yeux sont grands.

L'homme timide baisse ou détourne les yeux ; soit qu'un regard pénétrant le trouble, soit qu'il craigne de laisser lire dans ses yeux un sentiment qui pourrait déplaire ou offenser. La fierté détourne les yeux vers les cieux ; la honte les détourne aussi, mais vers la terre.

Remarquez, au contraire, ceux qui cherchent à se communiquer leurs plus secrètes pensées ; leurs regards se cherchent ; et tout est dit, tout est compris, dès qu'ils se rencontrent. Les yeux alors en disent plus que la parole, et ils le disent mieux. Et même ces diverses émotions de l'âme deviennent souvent aussi manifestes pour celui qui les ressent ou les partage en silence.

Comme signes physiognomoniques, il y a deux choses à observer dans les yeux : leur forme et leur expression.

Des yeux très-grands, d'un bleu clair, et qui semblent transparens, annoncent une conception facile, un caractère jaloux, très-sensible et susceptible de prévention. Lorsque dans ces yeux on voit briller le feu avec une mobilité rapide, dans des paupières parallèles, peu larges et fortement dessinées, ils dénotent une pénétration prompte, un tempérament colérique, de l'orgueil et un penchant extrême pour les femmes.

Des yeux très-ouverts et qui laissent voir le

blanc de la sclérotique tout autour de la prunelle , indiquent un esprit bizarre , original , et parfois un commencement de folie.

Des yeux très-ouverts et saillans , avec des physionomies fades , annoncent de l'entêtement sans fermeté , de l'ignorance avec des prétentions à la sagesse ; un caractère froid qui voudrait montrer de la chaleur , et n'est tout au plus susceptible que d'un feu momentané.

Des yeux gros et ouverts et qui , vus de profil , semblent presque de niveau avec le profil du nez , sans être pourtant à fleur de tête , coïncident toujours avec un naturel simple et sans malice.

Des yeux fendus en amande sont un indice de douceur et de sensibilité.

Des yeux dont les angles sont longs et aigus indiquent le génie et le tempérament sanguin.

Des yeux abaissés et clignotans , sont le signe de l'humilité , de la pudeur ; relevés et fixes de l'orgueil , de l'impudence ; mobiles , ils peuvent faire présager ou indiquer la folie.

Des yeux qui ne jettent point de plis du tout , ou qui jettent beaucoup de plis allongés , toutes les fois qu'ils veulent exprimer la joie ou la tendresse , coïncident avec un caractère plat , faible , pusillanime.

Les personnes qui ont de petits yeux noirs , ronds , percés en vrille , comme on dit , et qui sous des sourcils noirs paraissent s'enfoncer dans

le sourire malin, sont ordinairement remarquables par un esprit d'intrigue, de ruse et de chicane. Néanmoins si ces yeux ne sont point accompagnés d'une bouche moqueuse, ils désignent un esprit froid et pénétrant, beaucoup de goût, de la précision, plus de penchant à l'avarice qu'à la générosité.

De petits yeux bleus, sans éclat, fortement dessinés, enfoncés sous un front osseux, presque perpendiculaire, rentrant vers le bas, très-sensiblement arrondis vers le haut, appartiennent à des hommes pleins de prudence et de pénétration, mais aussi d'orgueil, de soupçon, d'un caractère dur et froid.

Quand la ligne circulaire de la paupière d'en haut décrit un plein cintre, c'est la marque d'un bon naturel, et de beaucoup de délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide ou enfantin.

Des paupières fort reculées et fort échancrées sont ordinairement le signe d'une humeur colérique.

Lorsque la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil, et coupe diamétralement la prunelle on peut s'attendre ordinairement à un homme très-fin, très-adroit.

Les mouvemens des paupières donnent encore plus de valeur aux signes physiognomoniques des yeux; on sait, par exemple, que les personnes fines et rusées ont coutume de tenir un œil, quel-

quefois les deux , à demi fermés ; c'est d'ailleurs un signe de faiblesse , comme ce peut en être un de défiance et d'incertitude.

Des yeux aux sourcils faibles , minces , et des yeux aux cils longs , arqués , coïncident avec un esprit mou , sombre et flegmatique.

La couleur des yeux fournit aussi quelques signes physiognomoniques.

Les yeux d'une couleur très-claire appartiennent , en général , à des personnes douces , timides , peu réfléchies , mais spirituelles et fines.

Un œil noir ou brun dénote plus de force et de courage , plus d'énergie , plus de génie.

Les yeux bleus annoncent particulièrement un caractère efféminé ; ils indiquent quelquefois de l'énergie.

Les personnes sujettes à la colère ont rarement des yeux bleus , le plus souvent des yeux bruns ou verdâtres. Ces derniers annoncent souvent la vivacité et le courage.

Les hommes qui ont les yeux rouges , à la manière des Albinos , sont aussi faibles d'esprit que de corps.

De tous les signes physiognomoniques que présentent les yeux , leur expression qu'on appelle le regard en est le plus important.

Un œil brillant et vif n'appartient guère qu'à un homme intelligent et spirituel ; un tel homme peut avoir un regard habituellement distrait et

incertain, un œil peu expressif; mais qu'il parle d'un sujet capable de remuer son cœur ou d'éveiller ses passions; alors son regard brille et s'anime, son œil pétille du même feu dont son âme est embrasée. Tel on voyait à la tribune Mirabeau promenant avec négligence, sur une assemblée attentive, un œil terne et à demi voilé: d'abord il laissait tomber lentement des phrases confuses ou embarrassées; puis, s'animant peu à peu de ses propres pensées et au seul retentissement de sa voix, et comme réveillé par les murmures de ses adversaires, on voyait tout à coup son regard étinceler, en même temps que les foudres de l'éloquence sortaient de ses lèvres brûlantes, inspirées par le génie de l'indépendance et de l'improvisation.

L'œil d'un insensé garde toujours à peu près la même expression; il est terne et peu mobile: vingt regards d'un pareil être sont aussi insignifiants que cent mots sortis de sa bouche.

Pour peu qu'un homme ait d'esprit et de sensibilité, c'est d'abord dans ses yeux que l'on peut en voir la manifestation. Il faut désespérer du cœur de celui-là dont les yeux restent secs et inanimés au récit d'une grande infortune ou d'une belle action. Mais les larmes sont surtout à l'usage des femmes: elles leur servent à la fois, comme on l'a dit, de lance et de bouclier.

On conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer ce

qui donne au regard l'expression de l'intelligence, de la pénétration. Les yeux d'un homme d'esprit prennent en un instant l'expression convenable aux circonstances et aux personnes au milieu desquelles il se trouve. L'homme dépourvu d'intelligence conserve un regard fixe et incertain, dont l'expression est presque toujours en désaccord avec les personnes et les circonstances.

L'œil, pour être expressif, doit être mobile ; mais une excessive mobilité annonce un esprit inquiet ou bizarre, et quelquefois dérangé ou malade.

Un œil brillant et humide, dont les paupières sont à demi fermées, est l'indice d'un tempérament voluptueux : c'est là l'expression la plus vraie de l'amour et du désir.

Il est des yeux qui changent à chaque instant d'expression ; ils appartiennent à des personnes très-susceptibles, ou douées d'une vive imagination. Au reste, les yeux sont, de toutes les parties de la physionomie, celle dont le caractère varie le plus et le plus rapidement : la moindre émotion les fait changer ; ils conservent néanmoins, au milieu de toutes ces variations, un caractère particulier chez chaque individu.

Tout le monde sait distinguer un regard hardi ou timide, effronté ou modeste, dur ou caressant, bienveillant ou haineux et vindicatif : eh bien ! cette expression habituelle du regard est l'indice

le plus certain du caractère. Il est extrêmement rare que celui-ci ne soit pas d'accord avec l'expression ordinaire et naturelle des yeux.

On lit encore plus facilement dans les yeux l'état actuel de l'âme, les sentimens et les passions qui l'agitent. Le plaisir fait pétiller les yeux, le dépit les allume, la tristesse les abat, la crainte les agite, le désir les avance, le respect les abaisse, la tendresse les rend doux et pathétiques, le courroux les ouvre et les enflamme. L'œil s'éteint avec l'âme; ceux qui ont des yeux morts, ou des regards qui ne disent rien, montrent la nullité de leur esprit, la froideur de leur âme. Enfin, les mêmes yeux, observés dans des circonstances diverses, offrent comme le panorama vivant de toutes les passions.

Les Larmes.

Les Larmes sont un liquide limpide sécrété par une glande fort petite, située dans l'orbite au-dessus et un peu en dehors de l'œil. Cette glande est composée de petits grains réunis par un tissu cellulaire. Ses canaux sécréteurs, petits et multipliés, s'ouvrent derrière le côté externe de la paupière supérieure: elle reçoit une petite artère, branche de l'ophthalmique, et un nerf, division de la cinquième paire. Les Larmes, comme nous l'avons dit, sont limpides, sans odeur, d'une saveur salée. L'analyse a démontré qu'elles étaient

composées de beaucoup d'eau et de quelques centièmes de mucus, de chlorure et de phosphate de soude, d'un peu de soude et de chaux pure. Ce qu'on nomme Larmes n'est point cependant le fluide sécrété en entier par la glande lacrymale; c'est un mélange de ce fluide avec la matière sécrétée par la conjonctive, et probablement avec celle des glandes de Meibomius. Les Larmes forment une couche au devant de la conjonctive oculaire, et la défendent du contact de l'air; elles facilitent le frottement des paupières sur l'œil, favorisent l'expulsion des corps étrangers, et s'opposent à l'action des corps irritans sur cet organe; lorsqu'il est en contact avec ceux-ci, leur quantité augmente instantanément. On sait combien de diverses passions les font couler; le chagrin, la douleur, les émotions douces, la joie vive, le plaisir sont autant de sources de Larmes. Il est certaines conditions où elles semblent soulager les souffrances, rendre moins vives les peines qu'on ressent. Sous l'influence de certaines excitations nerveuses, les Larmes coulent pour la plus faible cause; les convalescens, les femmes, les enfans répandent des Larmes sans d'importans sujets; de longs chagrins, l'habitude du malheur, tarissent cette sécrétion ou la rendent très-rare. On doit donc en conclure que leur sécrétion est influencée surtout par le système nerveux; cette influence a lieu, sans doute, au moyen du nerf

qu'envoie à la glande lacrymale la cinquième paire des nerfs cérébraux.

Les larmes qui coulent facilement, mais sans explosion de chagrin, et sans une grande abondance, font pressentir une âme faible, tendre, facile à émouvoir.

Lorsque les larmes coulent à torrent, la cause qui les a fait naître ne laissera pas la plupart du temps de longues ni de profondes traces.

Le Nez.

Le Nez est cette portion saillante de la face qui limite antérieurement les fosses nasales, et qui est située au-dessous du front, au-dessus de la lèvre supérieure, entre les orbites et les joues. Dans l'homme, sa forme, son volume et sa direction varient suivant les âges, les races, et suivant les individus. Quelles que soient ces variétés, le Nez conserve toujours la forme d'une pyramide triangulaire, qui présente deux faces latérales et antérieures, sur le tiers inférieur desquelles on observe un sillon courbe, concavé en

bas ; une face postérieure , concave , correspondant aux fosses nasales , et partagée par leur cloison en deux portions latérales ; un bord antérieur , appelé *le dos du nez* , terminé inférieurement par une saillie arrondie qu'on nomme le *lobe* ; deux bords postérieurs , qui semblent se continuer avec les joues , dont ils sont séparés par un sillon oblique en haut et en dedans ; un sommet , ou *racine* , situé immédiatement au-dessous du front , entre les sourcils ; enfin , une base percée de deux ouvertures ovalaires d'avant en arrière , qui constituent les *narines antérieures*. Ces ouvertures sont séparées l'une de l'autre par le bord inférieur de la cloison , et limitées en dehors par les portions latérales inférieures du Nez , auxquelles on a donné le nom d'*ailes* du Nez.

La structure du Nez est assez complexe ; les parties qui entrent dans sa composition sont : 1^o la peau qui adhère très-intimement à son lobe ainsi qu'à ses ailes , et dans l'épaisseur de laquelle on trouve un assez grand nombre de follicules sébacés ; 2^o les muscles *pyramidaux* , les *transverses* , les *élevateurs* communs de l'aile du Nez et de la lèvre supérieure , les *incisifs* supérieurs ; 3^o les apophyses montantes de l'os maxillaire supérieur , et les os propres du Nez ; 4^o plusieurs cartilages minces , réunis entre eux et les parties osseuses du Nez. Le plus considérable de tous , le cartilage de la cloison , est situé perpendiculairement à la

partie moyenne de l'organe. Sa forme est quadrilatère. Il complète en avant la cloison osseuse des fosses nasales. Il est épais, saillant et sous-cutané en haut; mince inférieurement, où il s'unit au cartilage des narines. Ce sont ces derniers qui déterminent la forme et les dimensions des narines. Quant aux cartilages latéraux, dont le nom indique assez la position, ils ont une forme quadrilatère, et sont fixés au bord inférieur des os propres du Nez, à la partie inférieure de l'apophyse montante de l'os maxillaire supérieur, et au bord supérieur des cartilages des narines, au-dessus desquels ils sont placés, et avec lesquels ils sont quelquefois intimement confondus. En avant, ils se continuent avec le bord du cartilage de la cloison; ils sont recouverts par les muscles triangulaires, pyramidaux, et par la peau.

Les mouvemens du Nez, considérés chez l'homme, consistent spécialement dans l'élévation et l'abaissement alternatifs de ses parties latérales ou ailes, et dans la dilatation des narines. Ces mouvemens concourent à varier l'expression de la physionomie.

Quoique le Nez soit susceptible de quelques mouvemens légers, il doit cependant être classé, parmi les traits de la figure humaine qui restent invariables, car quelque soit l'expression que produisent les autres parties du visage, le Nez reste immobile. Que la bouche, que les yeux expri-

ment la joie, la moquerie ou le dédain, le nez reste spectateur impassible et muet, sans prendre aucun rôle actif.

Le Nez n'étant point sous l'influence des traits mobiles, les renseignemens physiognomoniques qu'il offre n'en sont que plus importants. Il indique beaucoup moins les émotions actuelles que la pente naturelle de l'esprit et le genre du tempérament. En effet, le Nez n'est, pour ainsi dire, que le prolongement du front; et il est presque toujours avec celui-ci dans un accord parfait; l'un confirme ce que l'autre annonce.

Le développement du Nez marche de pair avec le développement du moral de l'individu. Il commence à l'époque de la puberté et ce n'est que de vingt à vingt-cinq ans qu'il prend une forme à peu près déterminée; nous disons *à peu près*, parce que l'accroissement du physique et du moral se prolonge jusqu'à l'âge de quarante ans et demi. Le Nez se trouve donc contemporain des penchans, des passions, du tempérament, ainsi que de cette énergie corporelle qui, selon son degré conserve toujours un si grand ascendant sur la conduite des hommes.

« Un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme. On peut être laid et avoir de beaux yeux; mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie des autres traits. Aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez par-

fait en beauté : et là où il se trouve , il suppose toujours un caractère excellent , distingué. »

« Un nez n'est physionomiquement bon , grand ou spirituel , qu'autant qu'il présente des inflexions douces , des ondulations légères ou des entailles plus ou moins marquées . . . »

Cependant beaucoup de savans n'ont pas ce beau nez. Socrate , Laïresse , Boerhave avaient le nez fort laid.

« Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison , une espèce d'enfoncement dans le passage du front au nez , à moins que le nez ne soit fortement recourbé , n'espérez pas découvrir le moindre caractère de noblesse et de grandeur. »

« Un nez parfaitement beau , doit être d'une longueur égale à celle du front , ou un tiers de la face en hauteur et le quart de la totalité de la tête. Il doit avoir à la racine une légère cavité qui le sépare du front. Vers le haut il joindra de près l'arc de l'os de l'œil ; et sa largeur , du côté de l'œil , doit être au moins d'un demi-pouce. Vu par devant , l'épine du nez doit être large et presque parallèle des deux côtés , et il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu. De face , il faut que les ailes du nez se présentent distinctement , et que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous. Les narines doivent aller plus ou moins en pointe , et s'arrondir par derrière ; elles seront , en général , doucement

cintrées et partagées en deux parties égales par le profil de la lèvre supérieure. Le bout ou la pomme du nez ne doit être ni dur ni charnu : le contour inférieur doit être dessiné avec précision et correction, ni trop pointu ni trop large. Dans le profil le bas du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur (1). »

Un grand nez surmonté d'un front long et proéminent dont il n'est séparé que par une légère échancrure, indique de la convoitise pour la puissance, la ferme volonté de surmonter les obstacles,

(1) « Les organisations les plus heureuses s'annoncent souvent par ces beaux nez. Le beau ciel d'Athènes et de Rome, les mœurs républicaines, la vie des camps, du gymnase et de l'arène, rendaient ce caractère assez familier dans les physionomies grecques et romaines; et même ces grands peuples regardaient le nez dont il s'agit comme le seul compatible avec la majesté des dieux et des héros.

Les Perses attachaient tant d'importance au caractère dont nous parlons, au nez aquilin ou très-élevé, qu'ils n'auraient pas volontiers reconnu pour roi un prince qui en eut été privé. Voilà pourquoi des eunuques étaient spécialement chargés de malaxer le nez des jeunes altesses persanes.

On a remarqué des familles dont de pareils nez formaient le caractère distinctif et héréditaire; et cette transmission d'une génération à l'autre s'observe principalement parmi les classes oisives et polies, à qui un état de constante prospérité donne le pouvoir de choisir leurs alliances. Justement ces personnes pourvues d'un nez aquilin s'adonnent bien rarement aux travaux corporels, par lesquels l'organisation est presque toujours dégradée; elles sont ordinairement entreprenantes, ambitieuses à l'excès. » I. BOURDON.

et la persévérance nécessaire pour les combattre , mais non la circonspection qui les déjoue , celui de Napoléon était de cette dernière espèce.

Un nez camard est signe de luxure ; c'est pourquoi les satyres sont représentés ainsi.

Un nez fort saillant joint à une bouche avancée dénote un grand parleur, un homme présomptueux , étourdi , téméraire , effronté.

Un nez aquilin annonce , en général , de la hauteur et de l'ambition (1) ; c'est celui des bilieux et des mélancoliques. Avec un grand nez la barbe est ordinairement épaisse , les yeux sont noirs ou bruns , les cheveux noirs et rudes.

Un nez dont l'épine est large , n'importe qu'il soit droit ou courbé , annonce toujours des qualités supérieures.

Le nez qui a une épine d'une largeur médiocre , et dont la racine est fort étroite , indique souvent une énergie extraordinaire mais momentanée.

Un nez long et pointu passe pour un signe de sagacité et aussi de finesse et de ruse.

Un nez allongé et recourbé est le signe de l'activité imitatrice. Il caractérise souvent les grands auteurs dramatiques et les grands poètes. Souvent aussi il dénote la fougue et l'emportement des passions.

Les gros nez sont un indice de pesanteur ; car

(1) Voy. la note précédente.

ils présagent la nature lymphatique et scrofuleuse de la complexion. Ils annoncent beaucoup de paresse et peu d'habileté.

Le nez se trouvant directement continu au front, sans enfoncement ni dépression, est souvent l'indice de caprices puérils, d'une excessive vanité et quelquefois des vices de la bassesse (1).

Lorsque des yeux se trouvent presque de niveau avec le nez, il est très-probable que l'esprit est faible, la volonté chancelante, le bon sens presque nul.

Un nez médiocre et effilé est l'indice d'une vive sensibilité, de l'imagination et de l'enthousiasme. Il annonce quelquefois la finesse et l'astuce; tel est celui des gens nerveux.

Un nez obtus vers ses ailes marque fort peu de prévoyance et encore moins de jugement (2).

(1) « Rien ne rend bas et rampant comme l'irrésistible besoin d'une puissance qu'on ne saurait conquérir soi-même. Ce sont les ambitions subalternes qui encouragent au despotisme et à la tyrannie: tel était le nez de Narcisse. » I. BOURDON.

(2) « Ces nez sont souvent le signe d'un tempérament lymphatique, d'une constitution scrofuleuse. Ils s'associent presque toujours à des yeux bleus, à de grosses lèvres et à des cheveux blonds: la barbe est alors ou nulle ou étiolée. Des nez semblables annoncent peu d'énergie; mais ils ne sont pas incompatibles avec un certain degré de mémoire; et même, comme les individus ainsi conformés sont presque toujours souffrants, oisifs et sédentaires, ils acquièrent parfois une expérience domestique assez précoce pour se faire considérer des leurs comme de petits phénomènes. » *Le même.*

Un nez court et subitement arrondi ou un peu retroussé, avec des sourcils épais et désordonnés, annonce ordinairement un homme colère.

Un nez court avec un méplat au milieu annonce une sensualité grossière et des instincts égoïstes.

Des nez retroussés sous des fronts hauts, mais rentrants vers le bas, avec la lèvre inférieure fort avancée, indiquent presque toujours des caractères d'une dureté insupportable, d'un despotisme effrayant.

Un nez dont le bout est gros et retroussé et la racine enfoncée, dénote beaucoup d'opiniâtreté et peu de jugement.

Des nez un peu retroussés avec enfoncement vers leur racine, sous un front plus perpendiculaire que rentrant, et qui ne sont point en désaccord ni avec la bouche ni avec les yeux, décèlent une disposition naturelle à la volupté, à la jalousie, à la molesse, à l'entêtement. Il n'est pas rare de trouver une pareille disposition associée à la finesse et la benhomie.

Un petit nez maigre, mobile et retroussé, avec de petits yeux et des sourcils saillans, caractérise un homme moqueur et gratuitement méchant (1).

(1) « Les gens de cette espèce aliéneraient leur bonheur pour un mot sanglant, leur famille pour une malice; ils ont auss des louanges fardées pour ceux qui les écoutent, pour les absens sont les censures. J'en connais qui ont perdu, pour une épigramme, un poste important qu'ils devaient à un madrigal. » I. BOURDON.

Les nez qui se courbent au haut de la racine , annoncent un caractère impérieux.

Le nez légèrement penché vers la bouche indique des pensées terrestres. S'il penche extrêmement vers la bouche , il est alors l'indice d'un caractère froid , insensible , et de la mauvaise humeur.

Si le nez de ce genre est courbé du haut , il est encore l'indice d'un penchant extrême pour la volupté.

Des plis parallèles sur les deux côtés , et que le plus léger mouvement rend sensibles , désignent presque toujours un esprit lourd , souvent un caractère misanthrope , et une timidité malicieuse qui , n'osant parler , s'en venge par des malices et des grimaces.

Lorsque les ailes du nez sont bien dégagées , bien mobiles , elles dénotent une grande délicatesse de sentiment , qui peut dégénérer en sensualité et en volupté.

Une narine vibrante annonce un caractère ardent et emporté.

Les narines petites sont le signe d'un esprit timide , incapable de hasarder la moindre entreprise.

De larges narines indiquent le courage.

Les narines allongées et minces , comme celles des oiseaux , se rencontrent chez les hommes d'un caractère analogue , c'est à dire mobile et léger.

Le nez dont la cloison mitoyenne dépasse les

narines, tout en se prolongeant vers la bouche, signale une personne égoïste ou excessivement avide.

Des nez aplatis, écrasés, s'ils ne sont pas le résultat de quelque accident ou d'une maladie, annoncent presque toujours des infirmités graves (1).

Un nez incliné à droite ou à gauche n'est d'aucune importance quant au caractère. « C'est le simple résultat, dit M. Bourdon, de la préférence que nous donnons au bras droit ou gauche pour l'action. »

« Cette inclinaison, dit M. Chaussier, fils, devient encore un signe physiognomonique, et fait connaître quelle est la main dont se sert habituellement l'individu dont le nez est incliné à droite ou à gauche. »

La forme du nez peut être facilement dénaturée, et dans ce cas, ne peut être considérée comme indice de tel ou tel caractère.

Un coup sur le nez, une chute, peut changer un nez perpendiculaire en un nez aquilin. Les rhumes de cerveau peuvent occasionner des gonflemens qui laissent des traces d'autant plus sensibles que souvent on enduit le nez et les narines avec du suif ou d'autres corps gras.

(1) Les Hottentots regardent cette conformation du nez comme une beauté enviable; ils emploient même des moyens artificiels pour produire cette difformité. Les Hébreux, au contraire, excluaient du sacerdoce ceux qui avaient le nez contrefait.

Par l'usage immodéré des parfums qui déterminent un relâchement, la forme et la dimension des narines peuvent être altérées. Des lavages avec des liqueurs spiritueuses produisent un effet opposé.

L'usage habituel du tabac, ainsi que l'habitude de se moucher très-souvent avec force et pression du nez, l'introduction des doigts enveloppés dans le mouchoir dans les narines, pour achever de les nettoyer après s'être mouché; l'habitude de toucher le nez, de le manier par distraction, la pression des lunettes, des conserves; voilà autant de causes qui produisent des changemens à la forme du nez et des narines.

La Bouche et les Lèvres.

La Bouche est cette cavité ovale qui est formée en haut par la mâchoire supérieure et le palais, en bas par le plancher maxillaire sur lequel repose la langue; bornée latéralement par les joues, antérieurement par les lèvres, postérieurement par le voile du palais et servant d'orifice extérieur au conduit alimentaire. On trouve dans la bouche les dents, les bords alvéolaires, les gencives, la langue, la membrane palatine, des replis membraneux, les orifices extérieurs des canaux excréteurs des glandes salivaires, ceux

d'un grand nombre de cryptes muqueux. Ces organes servent à la préhension des alimens, au goût, à la respiration, à l'articulation des sons, à l'expulsion, à la siccion, etc. L'ouverture par laquelle la bouche communique au dehors, peut à volonté s'élargir et se fermer, soit par le mouvement des lèvres, soit par le rapprochement ou l'écartement des mâchoires.

Les Lèvres sont deux espèces de voiles mobiles qui terminent la bouche en avant, et qui sont destinés, par leur extrême mobilité, soit à la préhension des alimens, soit à la prononciation des sons, soit enfin à l'expression générale de la face. Placées au devant de l'une et de l'autre mâchoire, elles ont dans l'homme une épaisseur variable suivant les différens peuples et les divers individus. Chez le nègre elles forment deux plans inclinés qui se réunissent à l'ouverture de la bouche, et presque au niveau du bout du nez. Chez les blancs, elles sont beaucoup plus minces et sujettes à un grand nombre de variétés individuelles. La Lèvre *supérieure*, un peu plus saillante que l'inférieure, offre en avant une rainure qui répond à la ligne médiane; en arrière elle est recouverte par la membrane muqueuse et la bouche qui lui forme un repli triangulaire. La Lèvre *inférieure* présente en avant et sur la ligne médiane une légère saillie disposée verticalement comme la rainure de l'autre. Un enfoncement transversal

assez étendu la sépare d'avec le menton. En arrière cette Lèvre est couverte aussi par la muqueuse, qui lui forme un frein triangulaire comme pour l'autre. Les Lèvres se réunissent sur les côtés par deux angles aigus que l'on nomme *commissures*. Une dépression légère marque ce point de réunion. Le rebord libre des Lèvres, qui est le point de continuité entre la peau et la membrane muqueuse, est plus ou moins saillant et renversé en dehors, d'où il résulte que tantôt cette membrane y est fort apparente dans l'occlusion la plus complète, tantôt ne présente qu'une ligne rouge dans la même circonstance. L'épiderme est très-prononcé sur cette partie membraneuse, et souvent l'action du froid ou toute autre cause le fait soulever par desquamation.

La structure des Lèvres présente plusieurs couches. La première, dermoïde, est remarquable par sa ténuité et par les poils qui la recouvrent, et qui constituent la barbe. Au-dessous d'elle se trouve une seconde couche qui est la couche musculaire. Formée en grande partie par l'orbiculaire, elle l'est aussi en haut par les releveurs communs de la Lèvre supérieure et de l'aile du nez, les releveurs propres, les petits zygomatiques et les ailes du nez : en bas par les deux abaisseurs de la Lèvre inférieure. Aux commissures, cette couche, un peu plus épaisse, se compose des buccinateurs, des triangulaires, des canins et des grands zygo-

matiques. Enfin la troisième couche muqueuse est séparée de la précédente par une multitude de glandes muqueuses . arrondies et saillantes le plus ordinairement à travers la membrane. Chez l'homme ces organes servent surtout à la prononciation.

« La bouche est l'interprète de l'esprit et du cœur ; elle rassemble , et dans son état de repos et dans la variété de ses mouvemens , un monde de caractères : elle est éloquente jusque dans son silence. »

Elle est la partie qui , de tout le visage marque le plus particulièrement les mouvemens du cœur. Aussi est-elle considérée comme le plus expressif et le plus mobile des agens de la physionomie. Elle mérite donc toute l'attention du physionomiste qui , dans la forme , le volume et la disposition des lèvres trouvera d'utiles renseignemens.

Une bouche régulière et belle annonce presque toujours quelque chose de bon , de noble ou de grand. On peut la rencontrer chez des personnes de divers caractères , et ceux qui l'ont sont peu sous l'influence de violentes passions. Une bouche irrégulière , au contraire , annonce souvent la bassesse ou la méchanceté.

« Une bouche délicate est peut-être une des plus grandes recommandations. La beauté du portail annonce la dignité de celui qui doit y passer. Ici c'est la voix interprète du cœur et de l'âme , l'expression de la vérité , de l'amitié et des plus tendres sentimens. » HERDER.

Il y a entre le caractère de l'individu et ses lèvres un rapport parfait : qu'elles soient fermes , qu'elles soient molles , on voit que toujours le caractère est d'une trempe analogue (1).

Une bouche toujours béante , avec des lèvres épaisses , larges et saillantes , de même que chez les nègres , est le signe de la bêtise et de l'imprudence.

Une bouche entr'ouverte dénote , ou un homme très-attentif , ou une personne affectée de rhume ou de polypes , ou un niais que tout étonne et qui admire , ou bien un homme méditatif qui pense à tout , hormis à lui-même. On ouvre machinalement la bouche pour admirer un beau tableau , tout aussi bien que pour ouïr un air délicieux.

De grosses lèvres bien proportionnées , si elles présentent des deux côtés la ligne du milieu également bien serpentée , répugnent à la fausseté et à la méchanceté , mais elles penchent à la sensualité et à la paresse. Fortement prononcées mais rognées , elle inclinent à la timidité. Lorsqu'elles se ferment doucement et sans effort , elles indiquent un caractère réfléchi , ferme et judicieux.

(1) « Il existe aussi un très-grand rapport entre la bouche et des organes plus mystérieux. La loi d'homogénéité est vraie dans ce cas , comme dans tant d'autres.

« Est mutua partium corporis correspondio , ut oris scissio et labiorum crassities vel tenuitas , mulierum naturæ scissuram et labiorum crassitiem , vel tenuitatem indicat. » PORTA.

Des lèvres pleines, fraîches et vermeilles, annoncent de la jeunesse et de la santé; une telle bouche a toujours été regardée comme le signe certain d'une grande propension aux plaisirs de l'amour. Au contraire, une bouche fanée, des lèvres flétries, annoncent ou de la faiblesse ou le règne fatigué des plaisirs.

La bouche large est un caractère masculin, qui annonce le courage et la véracité.

Une bouche en avant avec des lèvres très-grosses, rondes et renversées en dehors, indique des penchans ignobles.

La lèvre supérieure caractérise surtout le penchant, l'appétit, le sentiment de l'amour. L'orgueil et la colère la courbent; la finesse l'aiguise; la bonté l'arrondit; le libertinage l'énerve et la flétrit. L'amour et le désir s'y attachent par un attrait inexprimable.

Une lèvre supérieure qui déborde un peu est la marque distinctive de la bonté.

Lorsque la lèvre supérieure est grosse et comme tuméfiée, elle indique un tempérament lymphatique; elle est donc un signe de faiblesse, et indique un caractère timide et sans énergie.

Toute disproportion entre la lèvre supérieure et la lèvre inférieure est un indice de méchanceté ou de folie.

La lèvre inférieure se trouvant plus avancée que la supérieure, indique le dédain et la fierté, le

sentiment de la force et de la supériorité, un homme fanfaron et stupide, sensuel et gourmand. Les hommes supérieurs qui se sentent placés au-dessus du vulgaire, avancent ainsi instinctivement la lèvre inférieure.

Ce signe combiné avec d'autres est l'indice de la bienveillance et de la bonhomie.

Cette lèvre est-elle portée encore plus en avant et presque pendante, devient un signe de faiblesse ou d'insouciance, de penchant à la volupté.

Lorsque les lèvres sont également avancées, la bouche est celle d'un homme honnête et sincère.

La lèvre inférieure qui se creuse au milieu, n'appartient qu'aux esprits enjoués.

Si la lèvre inférieure dépasse horizontalement la moitié de la largeur de la bouche vue de profil, il est certain qu'il y aura ou bêtise, ou rudesse, ou avarice, ou malignité, ou tous les quatre ensemble.

Les petites lèvres et la ligne centrale de la bouche fortement tracée et se retirant en haut sur les côtés d'une manière désagréable, annoncent la méchanceté, une froide insensibilité, un mépris des hommes.

Une bouche bien close, mais sans affectation, annonce le courage.

Une bouche bien close, enfoncée, avec des lèvres minces, se rapporte à un esprit dissimulé, fin, adroit, méchant, comme dans la tête de Tibère.

La bouche resserrée, fendue en ligne droite et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain du sang froid d'un esprit appliqué, ami de l'ordre, de l'exactitude et de la propreté. Elle suppose un fond d'affectation et de vanité, si elle remonte en même temps aux deux extrémités.

Lorsqu'une bouche à lèvres très-étroites, se retire en haut vers les deux extrémités, sous une lèvre supérieure qui, vue de profil, paraît arquée depuis le nez, elle annonce un homme avare, rusé, froid, dur et flatteur.

Une petite bouche étroite, sous de petites narines et un front elliptique, marque toujours la peur, la timidité et une vanité puérile.

Les extrémités de la bouche abaissées d'une manière marquée et oblique, sont l'expression du mépris, de l'insensibilité, surtout si la lèvre inférieure est plus grosse que la supérieure.

Le long intervalle placé entre la bouche et le nez est le signe d'un défaut de prudence, par excès de franchise.

Une bouche, qui a deux fois la longueur de l'œil, d'un angle à l'autre, est celle d'un sot.

Une bouche fermée qui laisse habituellement entrevoir une dent, est un signe de sévérité et de méchanceté.

Lorsqu'à la première ouverture des lèvres, les gencives de la rangée supérieure paraissent en plein, on peut pronostiquer beaucoup de froideur

et de flegme. Cela se rencontre souvent dans le type anglais.

L'habitude de se mordre les lèvres est une preuve de perversité ou d'inquiétude ; l'action de les tenir rapprochées en parlant indique la prétention , le défaut de loyauté et souvent un vice de l'éducation : les âmes froides et haineuses se reconnaissent aux mêmes signes.

De Rire et le Sourire.

C'est surtout dans l'action de rire et de sourire que la bouche prend divers aspects dont l'observateur peut tirer de précieuses inductions.

Si le rire est simple, naturel, innocent ; s'il éclate au moindre objet, ou au milieu d'une conversation enjouée, vous pouvez croire à la franchise, à la sincérité de celui qui s'y laisse aller.

Le rire contraint et affecté décèle l'homme perfide et méchant ; mais il ne faut pas le confondre avec le sourire arraché à la douleur.

L'homme grossier ou borné rit beaucoup : il rit

sans motif et souvent aux éclats ; mais il ne sait pas sourire.

L'homme judicieux rit peu et sans bruit ; il se contente de froncer doucement les lèvres.

L'homme du monde s'habitue à un rire banal ; et cette fine grimace , il l'applique à toutes les circonstances ; tandis que l'homme d'esprit ne sourit qu'à propos , avec retenue et discrétion.

Le sourire ironique peut n'exprimer que la malice , mais quelquefois il révèle la méchanceté.

Le sourire sardonique appartient à la haine.

Celui qui ne sourit jamais est un homme insensible , abruti ou méchant. Celui , au contraire , qui a toujours le sourire sur les lèvres , est un homme faible , complaisant ou trompeur.

Le vrai sourire , celui qui est d'accord avec la pensée , n'appartient qu'aux hommes dont l'esprit a été longtemps cultivé. Ce sourire , n'est pas , comme on pourrait le croire , un signe d'irréflexion et de gaieté , mais un signe de sagesse , et quelquefois même de mélancolie.

Le Rire exprime l'état de bien-être des organes , la joie matérielle , pour ainsi dire ; le Sourire sert d'expression à la pensée , c'est le rire de l'esprit.

Des Dents.

Organes extrêmement durs, d'apparence osseuse, qui garnissent les mâchoires ou l'orifice antérieur du canal digestif.

La partie centrale des Dents, sécrétée par le germe, se nomme l'*ivoire*. En même temps qu'il se dépose, par lames, dans l'intérieur de la Dent, la surface de celle-ci se couvre d'une autre substance, que sécrète la capsule et qu'on appelle l'*émail*.

Les Dents diffèrent par leur forme, et ont reçu en raison de cette différence des noms divers; on

les divise en trois classes : 1^o les *incisives* au nombre de huit, quatre à chaque mâchoire ; ainsi nommées, parce que la couronne, taillée en biseau, présente la forme d'un coin tranchant ; 2^o les *canines* au nombre de quatre (une de chaque côté et à chaque mâchoire), offrant une racine plus longue que celles des autres Dents et une couronne conoïde aiguë ; disposition qui les rend propres à déchirer ; 3^o Les *molaires*, au nombre de vingt (cinq de chaque côté à chaque mâchoire), sont remarquables par leur volume plus considérable, leur couronne tuboïde dont l'extrémité libre est munie de tubercules ou pointes. Les plus petites, au nombre de huit, quatre pour chaque mâchoire, s'appellent *petites molaires* ; les douzes dernières, plus volumineuses, ont reçu le nom de *grosses molaires*. Les premières n'ont ordinairement qu'une racine, les autres en comptent deux ou trois.

Les Dents s'usent avec l'âge, et, quoique cette usure soit lente, elle n'en est pas moins manifeste ; avec l'âge aussi elles tombent, et le rétrécissement progressif des alvéoles semble les chasser de la place qu'elles occupent ; c'est lorsqu'elles se perdent ainsi, que la vieillesse paraît se caractériser davantage ; les mâchoires se rapprochent ; le nez et le menton, plus près l'un de l'autre, semblent aussi plus saillans ; les joues tombent en grosses rides, et la physionomie change tout-à-fait d'expression. Les individus, au contraire, qui con-

servent leurs Dents, ont l'air de vieillir moins vite et peuvent long-temps déguiser leur âge.

Les Dents ne sont-elles pas en effet le plus bel ornement de la figure humaine. Leur arrangement régulier, leur blancheur ravissent la vue, et rendent plus remarquable encore la beauté du visage; quelle que soit l'étendue de la bouche, de belles Dents font oublier ce désagrément; le sourire emprunte quelque chose de gracieux de leur blancheur; elles semblent adoucir l'expression de la physionomie, et l'on n'a pas le courage de blâmer la coquette prétention qui les montre en souriant, ou plutôt qui sourit pour les montrer. Si la beauté des Dents ajoute à celle des traits, elle pare la laideur et la rend supportable. Que de fois on a dit: « Cette femme est laide, mais elle a de belles Dents. » Les anciens avaient sur la beauté des Dents les mêmes idées que nous; Salomon, Homère, Horace, Virgile, Juvénal, Lucrèce pensaient à cet égard comme on pense de nos jours. Ailleurs qu'en Europe ces idées sont bien différentes; les Japonais les teignent en noir, les Péruviens et quelques habitans des continens océaniques se font arracher une incisive par coquetterie; à Java quelques baïadères les couvrent d'une plaque d'or lorsqu'elles chantent; les autres habitans les couvrent d'un enduit noirâtre, les teignent pour diminuer les fâcheux effets de l'usage immodéré du bétel. Quelques peuplades africaines les taillent en pointes.

aiguës, et emploient à cet usage des cailloux tranchans. Nous sommes trop éloignés de pareilles idées pour croire que les bizarres caprices de la mode puissent les introduire jamais chez nous ; et nous tenons tant à la régularité, à la conservation et à la blancheur des Dents, que l'art du dentiste est arrivé de nos jours à un degré de perfection qu'on était loin de soupçonner autrefois. Ce n'est pas seulement à leur rendre leur éclat, à les égaliser, à remédier à leur maladies, que se sont appliqués les hommes occupés de cette partie de la science : ce qu'ils ont surtout perfectionné, ce sont les moyens de remédier à des déviations ou défavorables aux fonctions ou désagréables à l'aspect ; c'est à prévenir les dangers de la dentition, les résultats des mauvaises dispositions de l'organisation à cet égard ; c'est surtout à remplacer, de façon à tromper les yeux, les Dents détruites par l'âge, les accidens ou les affections malades.

« Rien de mieux prouvé, dit Lavater, que la signification caractéristique des dents, considérées non-seulement suivant leurs formes, mais aussi par la manière dont elles se présentent.

« De longues dents sont un indice de faiblesse et de timidité.

« Les dents petites et courtes, que les anciens phisionomistes regardaient comme le signe d'une constitution faible, sont, à mon avis, dans l'adulte, l'attribut d'une force de corps extraordinaire.

Je les ai retrouvées aussi à des gens doués d'une grande pénétration ; mais dans l'un et l'autre cas elles n'étaient ni bien belles ni bien blanches. » LAVATER.

Les dents blanches, propres et bien arrangées, qui paraissent s'avancer sans déborder, annoncent, dans l'adulte, un esprit doux et poli, un cœur bon et honnête.

Les dents canines avancées indiquent un caractère très-difficile.

Les dents qui s'allongent en avant en formant de la bouche une espèce de museau, sont un indice de stupidité.

Lorsque des dents gâtées et inégales, coïncident avec un bon caractère, ce dérangement physique provient le plus souvent de maladies.

Des dents malpropres et négligées annoncent des sentimens ignobles.

Des dents qui semblent déprimées et rentrent en dedans, annoncent la ruse.

Lorsqu'à la première ouverture des lèvres, les gencives de la mâchoire supérieure paraissent totalement, on doit s'attendre à beaucoup de flegme et de froideur.

Le physionomiste en dirigeant ses recherches sur les dents de l'homme d'esprit, de l'imbécile, du scélérat, etc. reconnaitra combien elles sont expressives, soit par elles-mêmes, soit par leurs rapports avec les lèvres.

Lorsqu'on voit se former trois lignes parallèles et circulaires sur une joue qui sourit, c'est un indice de folie dans le caractère.

La coloration, l'embonpoint des joues contiennent beaucoup à l'expression des traits : elles participent au rire, au sourire, à la tristesse, à la privation de jouissance, à l'appétit déréglé. La privation de jouissance les dessèche ; les souffrances et le chagrin les décreusent ; la tristesse et la haine les marquent de sillons grossiers ; le travail de l'esprit, les secoue, l'enflamme, les rougit, mais d'une manière moins marquée ; l'usage et l'usage, elles indiquent un tempérament lymphatique ; les joues, formes et roses, elles sont, au contraire, l'indice de l'innocence et d'une heureuse organisation ; la fureur les décolore ; la pudeur, la timidité les colore d'un vil incarnat.

Des Joues.

Des joues larges et pendantes sont l'indice de la gourmandise.

Des joues gracieuses, agitées par un doux trépidement qui les relève vers les yeux, sont le garant d'un cœur sensible, grand, généreux.

Lorsque la grande ligne qui dessine la joue en descendant le long des narines et des coins de la bouche est très-prononcée, elle est le signe d'un caractère énergique. Les enfoncemens plus ou moins triangulaires que l'on remarque quelquefois dans les joues, coïncident avec la jalousie et l'envie.

Lorsqu'on voit se former trois lignes parallèles et circulaires sur une joue qui sourit, c'est un indice de folie dans le caractère.

La coloration, l'embonpoint des joues contribuent beaucoup à l'expression des traits : elles participent au rire, au sourire, à la tristesse, à certains appétits déréglés. La privation de jouissances les dessèche ; les souffrances et le chagrin les écrasent ; la rudesse et la bêtise les marquent de sillons grossiers ; les travaux de l'esprit, les soucis, l'ennui, les sillonnent aussi, mais d'une manière moins marquée ; flasques et pendantes, elles indiquent un tempérament lymphatique ; fraîches, fermes et rosées, elles sont, au contraire, l'indice de l'innocence et d'une heureuse organisation : la frayeur les décolore ; la pudeur, la timidité les colore d'un vif incarnat.

Le Menton.

On désigne ainsi la partie inférieure et moyenne de la face située au-dessous de la lèvre inférieure. La conformation du Menton dépend de la forme de l'os maxillaire inférieur, et varie suivant l'état de maigreur ou d'embonpoint. Le Menton peut être arrondi, carré et plus ou moins saillant. L'adhérence assez prononcée de la peau à la base de l'os maxillaire inférieur forme au-dessous du menton un sillon très-marqué chez les personnes qui ont de l'embonpoint. On observe aussi à la partie moyenne une petite fossette,

qui varie en profondeur suivant les divers sujets, et qui, en général, est plus prononcée chez la femme que chez l'homme. L'épaisseur et la forme du Menton apportent de grandes différences dans le caractère de la physionomie; sa saillie plus ou moins prononcée fait varier l'angle facial; elle peut résulter des progrès de l'âge ou bien d'une disposition des dents incisives de la mâchoire inférieure, qui alors dépassent les incisives d'en haut. Chez quelques individus, cette saillie n'est presque pas marquée; enfin chez d'autres elle est nulle, ce qui peut dépendre dans quelques cas rares, qui ont été notés par Schabart, Walter, Haller, d'une absence complète de l'os maxillaire inférieur.

L'homme est le seul des animaux qui ait un véritable menton. Les nègres l'ont moins saillant que les hommes des autres races, et surtout que les Européens. Aussi un menton un peu avancé et une bouche rentrante, donnent beaucoup de noblesse à la physionomie; les artistes grecs avaient bien fait cette observation. Les têtes de leurs dieux offrent toutes cette disposition favorable du menton et de la bouche: la chose est surtout remarquable sur la face de Jupiter Olympien, lequel réunit d'ailleurs tous les caractères de la grandeur et de la majesté.

Pour qu'un menton prononcé et un peu saillant donne de la noblesse à la physionomie, il

faut toutefois que la forme en soit gracieuse et bien proportionnée.

Le menton, par sa forme, fournit à la physiognomonie des indices assez précieux. Regardé de profil, il paraît en arrière de la bouche, ou à son niveau, ou plus avancé.

Dans le premier cas, il annonce toujours quelque chose de faible ou d'imparfait, et alors même qu'il se rencontre chez des personnes spirituelles, il indique un caractère tranquille et doux.

Plus un menton recule plus il désigne un caractère efféminé.

Dans le deuxième cas, il doit inspirer une certaine confiance, surtout s'il est garni d'une fossette d'une belle forme, qui prête du charme à la figure.

Dans le troisième cas, il est toujours la marque d'un esprit actif et délié, plein de ressources, et quelquefois même un peu empreint de malice, à moins que l'avancement ne soit excessif et ne forme ce qu'on appelle menton de galoche, qui est souvent un signe de pusillanimité et d'avarice.

Un menton pointu indique ordinairement la ruse; cependant Lavater l'a rencontré chez les personnes les plus honnêtes, et chez elles la ruse n'est qu'une bonté raffinée.

Un menton carré annonce la force et souvent la fougue du caractère.

Les mentons plats supposent la froideur et la sécheresse du tempérament.

Un menton osseux, long, large, lourd ne se voit ordinairement que chez des gens grossiers, orgueilleux et violens.

Les mentons ronds avec la fossette peuvent être regardés comme le gage de la bonté.

« Un petit menton dénote la méchanceté. Analogie avec les serpents. » LAVATER.

Lorsqu'un ou plusieurs replis de graisse garnissent le dessus de la mâchoire et doublent le menton, c'est la marque de la sensualité (1).

De grosses et larges mâchoires témoignent une grande pesanteur dans l'esprit ; aussi a-t-on généralement admis ce dicton injurieux : *mâchoire, mâchoire d'âne, lourde mâchoire*. En effet, chez les individus dont la mâchoire proémine, le cerveau est rétréci à proportion du développement des os maxillaires.

Une forte incisive au milieu du menton indique un homme judicieux et résolu.

(1) Boileau en traçant le portrait d'un prélat sensuel, a dit :
Son menton sur son sein descend à triple étage.

La barbe sert encore au physiologiste pour découvrir le caractère des hommes.

Une barbe rousse donne un aspect cruel, et les hommes à cheveux roux, avec des éphélides ou taches de rousseur sur la peau, passent en général pour avoir un méchant naturel; ils sont hileux pour la plupart; quelquefois, au contraire, lorsqu'une barbe et des cheveux d'un blond ardent accompagnent un visage allongé et régulier, une noble figure, il donne à celle-ci un air de monastère.

La Barbe.

La barbe est formée par les poils ou les crins qui entourent la mâchoire inférieure et qui se prolongent quelquefois jusqu'à la partie antérieure du cou. Ces poils n'existent bien développés que chez l'espèce humaine, surtout dans la race caucasienne; viennent ensuite la race tartare, la race malaise, la race caraïbe et enfin la race nègre, où ils sont crépus et courts comme les cheveux.

Ces modifications n'existent point dans le sexe femelle ni dans les jeunes individus du sexe mâle.

La barbe sert encore au physionomiste pour découvrir le caractère des hommes.

Une barbe rousse donne un aspect cruel, et les hommes à cheveux roux, avec des éphélides ou taches de rousseur sur la peau, passent en général pour avoir un méchant naturel; ils sont bilieux pour la plupart: quelquefois, au contraire, lorsqu'une barbe et des cheveux d'un blond ardent accompagnent un visage allongé et régulier, une noble figure, il donne à celle-ci un air de mensuétude et de grandeur que les peintres se sont plu à reproduire dans les belles têtes du Christ.

Une barbe noire et épaisse marque la force et la violence (d'où l'idée qu'on a des barbes bleues); elle peut aussi être la preuve d'une grande sagesse, de raison et d'un esprit droit; aussi Dorine s'étonne-t-elle qu'Orgon puisse être dupe

Avec sa large barbe au milieu du visage.

Une barbe nulle ou étiolée annonce peu d'énergie, peu de constance, encore moins de jugement; elle coïncide ordinairement avec un caractère efféminé.

« Pour ce qui est de l'oreille, je conseillerais de faire attention : 1^o à la totalité de sa forme et de sa grandeur ; 2^o à ses contours intérieurs et extérieurs, à ses cavités et à son enfoncement ; 3^o à sa position ; il faut voir si elle colle contre la tête, ou si elle en est détachée. Examinez cette partie chez un homme courageux et chez un poltron, chez un philosophe et chez un imbécille ; ne, et vous apercevrez bientôt des différences distinctives qui se rapportent à chaque caractère. »

Les Oreilles.

On prétend aussi que de longues oreilles plates sont le signe de la sobriété et de l'application au

travail. Quoiqu'il en soit, nous croyons, que l'oreille offre quelques indices de certaines passions.

Les oreilles ou les organes qui mettent l'homme en rapport avec les sons et font connaître leurs nombreuses variations, sont très-compiqués.

Pour être bien proportionnées elles doivent s'étendre du niveau de la base du nez jusqu'au-dessus de l'angle interne des yeux : elle ont un peu moins d'étendue en largeur.

Lavater qui indique l'oreille comme un objet d'étude pour le physionomiste, ne fait connaître aucune de ses observations sur cette partie, il se borne à dire :

« Pour ce qui est de l'oreille, je conseillerai de faire attention : 1° à la totalité de sa forme et de sa grandeur ; 2° à ses contours intérieurs et extérieurs, à ses cavités et à son enfoncement ; 3° à sa position ; il faut voir si elle colle contre la tête, ou si elle en est détachée. Examinez cette partie chez un homme courageux et chez un poltron, chez un philosophe et chez un imbécile-né, et vous appercevrez bientôt des différences distinctives qui se rapportent à chaque caractère. »

Une oreille rouge annonce, dit on, la luxure et la sensualité.

On prétend aussi que de longues oreilles plates sont le signe de la sobriété et de l'application au travail.

Quoiqu'il en soit, nous croyons, que l'oreille offre quelques indices de certaines passions.

On voit, dans quelques circonstances, le pavillon de l'oreille rougir ou pâlir ; d'autres fois c'est le lobule seul qui rougit ou pâlit, ou bien encore le pavillon et le lobule éprouvent dans le même instant des effets opposés, l'un rougit et l'autre pâlit. Nous soumettons ces mouvemens divers aux recherches des physionomistes.

Le Cou.

Partie du corps qui unit la poitrine à la tête. Dans le corps humain c'est une des parties les plus compliquées. On y rencontre une foule d'organes : l'os hyoïde, les sept vertèbres cervicales, les glandes maxillaires et sublinguales, la thyroïde, le larynx, la trachée-artère, le pharynx et l'œsophage. Soixante-quinze muscles, sans y comprendre ceux qui lui sont communs avec la partie postérieure du tronc, entrent dans la composition de cette partie et concourent aux divers mouvemens de la tête ainsi qu'aux fonctions de

la respiration, de la déglutition, de la voix, etc. Des artères, des veines, des ganglions y sont répandus en abondance; enfin, les nerfs qui parcourent le Cou sont la seconde et la troisième branche de la cinquième paire; l'accessoire de Willis, les branches antérieures des nerfs cervicaux, et quelque filets du grand sympathique.

Un cou bien proportionné offre à la partie supérieure une largeur égale à la moitié de l'étendue totale de la tête: la même proportion, à peu près, s'observe sur les côtés lorsqu'on regarde le profil de la face. Enfin la hauteur du cou, quoique très-variable, a ordinairement un peu moins de longueur que sa largeur pris à la base du crâne.

Pour nous le cou fait partie de la tête; il lui imprime, il en accompagne les mouvemens.

Les hommes peu énergiques, indolens, inclinent le cou, et portent la tête penchée sur l'un des côtés.

La curiosité le fait porter en avant.

La longueur du cou semble un des attributs de la sottise, de la stupidité; cette remarque s'applique à un grand nombre d'animaux, comme à l'homme: il semble qu'en arrivant au cerveau par un plus grand trajet, le sang donne moins d'activité à ce genre de l'intelligence. Chez quelques individus, le cou semble s'allonger aux dépens des parois de la poitrine qui, plus étroite et plus aplatie, ne permet pas aux organes qu'elle renferme de prendre leur entier développement.

Un cou robuste et court est une marque de vigueur, et annonce la colère.

Un cou gras est un indice de sottise et de gourmandise.

Le cou allongé et mince, si naturel à la femme, annonce la timide délicatesse.

Un cou raide peut faire croire à l'obstination, à la dureté.

Le goître qui survient dans le bas âge accompagne souvent l'idiotisme ou tout au moins la faiblesse d'esprit.

Platon dit que les hommes et les animaux qui ont le cou long ont moins de facultés que les autres, parce que chez eux le cerveau étant plus éloigné du cœur, doit éprouver une moindre irritation par le sang. Bichat, Richerand, beaucoup de naturalistes, et M. Balzac, dans son *livre mystique*, ont reproduit cette observation.

« Le cou sur lequel la tête est appuyée, montre ce que l'homme veut exprimer. Il désigne la fermeté et la liberté, ou bien la mollesse et la douce flexibilité. Tantôt son attitude noble et dégagée annonce la dignité d'une nature distinguée; tantôt, en se courbant, il exprime la résignation du martyr, et tantôt c'est une colonne, emblème de la force d'Alcide. Enfin, ses difformités, son enfoncement dans les épaules sont encore des signes caractéristiques et pleins de vérité. » HERDER.

Il y a aussi une analogie entre le cou et les organes de la génération (1).

(1) C'était une coutume des Romains, lorsqu'ils mariaient une fille, que sa nourrice, ou sa mère vint, en présence de tous les assistans, lui mesurer avec un fil la grosseur du cou. Le lendemain matin, en entrant avec un certain nombre de parens dans la chambre de l'épousée, elle examinait si le fil était encore la mesure du col; et lorsqu'il se trouvait trop court, elle s'écriait transportée de joie: *ma fille est devenue femme!* C'est de cet usage que parle Catulle dans ces deux vers :

*Non illam nutrix, orienti luce revisens,
Hesterno collum poterit circumdare filo.*

Charles Musitan, médecin italien, assure avoir fait plus de mille fois l'expérience du fil, et qu'elle ne l'a jamais trompé. — *Anecdotes de médecine.*

Signes tirés de l'ensemble de la Tête.

Après avoir examiné en détail les principaux traits de la physionomie ; il nous reste à faire quelques remarques sur la tête considérée dans son ensemble.

Nous commencerons par indiquer quelques traits dont le concours promet la physionomie la plus heureuse.

1^o Une conformité , une harmonie frappante entre les trois parties principales du visage , le front , le nez et le menton.

2^o Un front qui repose sur une base presque ho-

horizontale, avec des sourcils presque droits, serrés et hardiment prononcés.

3° Des yeux d'un bleu clair ou d'un brun clair, qui paraissent noirs à une petite distance et dont la paupière de dessus ne couvre que le quart ou un cinquième de la prunelle.

4° Un nez dont le dos est large et presque parallèle des deux côtés avec une légère inflexion.

5° Une bouche d'une coupe horizontale, mais dont la lèvre supérieure s'abaisse doucement au milieu. La lèvre inférieure ne doit pas être plus épaisse que la supérieure.

6° Un menton rond avancé en saillie.

7° Des cheveux d'un brun foncé, et qui se partagent en grosses boucles frisées.

Pour mieux comprendre ce que nous avons à dire, on doit se rappeler ce que nous avons dit sur la division de la face et sur les inductions que l'on doit tirer de la plus ou moins de justesse de ces divisions (1).

Une tête bien conformée doit être d'un volume modéré et d'une forme arrondie s'élevant postérieurement et comprimée sur les côtés.

Une tête oblongue en avant et en arrière annonce la prévision et la circonspection; une tête ronde indique un individu qui manque de mémoire et de sagesse.

(1) Voy. pag. 70.

Une tête aplatie à sa partie antérieure, promet peu d'imagination et de perception; si cet aplatissement est à la partie postérieure, il indique peu d'énergie; si la partie moyenne est aplatie, la réflexion et la raison sont peu développées.

La disproportion des parties du visage indique proportionnellement des imperfections morales et intellectuelles.

Si la partie inférieure de la face, à compter depuis le nez, se divise en deux parties égales par la ligne centrale de la bouche, l'individu est stupide. Il en est de même lorsque la partie solide inférieure de la face est sensiblement plus longue qu'une des deux parties supérieures.

Les yeux et le front ayant plus de rapport avec le cerveau, expriment les sentimens de l'âme, de l'esprit et de la pensée. Les joues, le nez et une partie de la bouche rendent surtout les passions physiques, les émotions, la mimique des douleurs et des voluptés corporelles. La bouche, les lèvres, le menton, correspondent principalement avec les organes de la nutrition, désignent les appétits, les voluptés, les concupiscences et autres affections animales.

De la combinaison et du rapport différent du crâne et de la face, résultent deux caractères opposés de la physionomie.

Un vaste crâne et une petite face donnent un

air spirituel et fin. Une pareille tête est presque toujours le partage d'un savant distingué (1).

Un petit crâne et une grosse face communiquent à la physionomie un aspect tout contraire, et lui donnent même quelque ressemblance avec la tête des animaux : cela apparaît surtout chez les manœuvres et les hommes de peine, qui font plutôt usage de leur force corporelle que des facultés de l'esprit. Une grosse face se remarque parfois aussi chez des personnes d'un rang élevé, lesquelles, pour se procurer les commodités de la vie, n'ont pas besoin de fatiguer leur esprit paresseux ni leurs membres indolents.

Si le front, mesuré avec une règle assez souple pour s'adapter exactement sur tous les contours de cette partie, est plus court que le nez, il est l'indice de la bêtise, lors même que la mesure prise perpendiculairement se trouve égale.

Plus le front est relevé et inégal, plus l'œil est enfoncé; moins on aperçoit d'enfoncement entre le front et le nez, plus la bouche est fermée et le menton large; en un mot, plus le profil est perpendiculaire, plus l'homme est opiniâtre, plus son caractère a de dureté.

Un front court, un nez obtus, des lèvres fort petites ou des lèvres inférieures assez saillantes, de grands yeux qui n'osent vous regarder en face,

(1) Voyez ce que nous avons dit pag. 40 et 41.

et surtout des mâchoires larges et grossières, un menton relevé et gras en dessous : voilà le signallement d'un homme qui ne rit guère, mais sourit souvent, et dont le sourire est presque toujours accompagné de mépris; d'un homme qui parle bas, mais dont le style est haut et tranchant.

Des fronts presque sans rides, ni perpendiculaires, ni fort rentrants, ni fort plats, ni absolument ronds, mais à peu près sphériques; des sourcils épais, proprement dessinés, bien fournis, et qui tracent la limite du front d'une manière sensible et frappante; des yeux ouverts plus qu'à moitié; un enfoncement médiocre entre le front et le nez; un nez presque aquilin, à large dos; des lèvres bien proportionnées, ni ouvertes ni trop fermées; enfin un menton qui ne soit ni trop avancé ni trop rentrant; l'ensemble de ces traits annonce un caractère mâle, un esprit mûr, une fermeté tout à la fois active et prudente.

Plus l'angle formé par le profil de l'œil avec le profil de la bouche est obtus, plus il indique un homme faible et borné.

Lorsque la distance de l'angle de l'œil jusqu'au milieu de l'aile du nez est plus courte que la distance de ce milieu de l'aile du nez, au coin de la bouche, le visage est stupide.

Des plis entrecoupés au front, un crâne qui s'abaisse vers le front, des joues fanées et bouffies, des yeux qui ne reposent jamais sur un

point, une bouche spongieuse et grande, des cheveux plats, des lentilles rousses au visage, tous ces caractères réunis composent les signes de la plus grande dépravation.

Des cheveux noirs, de petits yeux de couleur mate, mal dessinés, avec un regard toujours aux aguets, un nez retroussé, le teint plombé, la lèvre inférieure fort relevée et très-saillante, sous un front bien fait et spirituel, forment une réunion de traits qu'on ne rencontre guère que chez un homme méchant, fourbe, intrigant, sordidement intéressé, enfin chez un homme abominable.

De grands yeux dans de petits visages, avec de petits nez et de petites tailles, n'appartiennent qu'à des hommes dangereux. A travers leur rire, on aperçoit la malignité de leur caractère.

Celui qui, sans loucher, sait donner à ses petits yeux des directions opposées, est encore un homme dangereux, surtout s'il laisse voir des dents noirs, s'il a le dos voûté, et qu'il sourit volontiers; cet homme est rempli d'astuce et est un fourbe impudent.

Les femmes qui ont la peau molle et plissée, le nez arqué, les yeux roulants, les joues colorées, la bouche rarement tranquille, le front très-arrondi, ont une imagination très-vive et féconde, beaucoup de vanité, sont très-portées à la galanterie, et s'oublient aisément.

Des femmes avec des verrues brunes, velues,

avec des poils au menton ou au cou, sont ordinairement *bonnes ménagères*, actives, vigilantes, mais d'un tempérament sanguin, très-amoureuses et bavardes.

Un poil long, saillant en pointe d'aiguille, ou fortement crépu, rude, sauvage, planté sur une tache brune, soit au cou, soit au menton, est l'indice d'un penchant extrême à la volupté.

Des hommes d'une imbécilité décidée ont souvent au menton une large verrue brune (1).

La racine du nez très-enfoncée, beaucoup de gorge et la dent canine un peu saillante, forment très-souvent les traits caractéristiques d'une prostituée.

Un visage large, suppose un cou raccourci, un large dos et de larges épaules; les personnes ainsi constituées sont intéressées et destituées de sentiment moral.

Un visage étroit et long, s'associe à un long cou, à une taille déliée, et annonce beaucoup de droiture et de désintéressement.

Les traits du visage sont plus ou moins mobiles. Un visage impassible et muet appartient ou à un homme d'un esprit supérieur ou à un idiot. L'insensé conserve constamment le même visage,

(1) Cet indice fourni par Lavater, ainsi que tout autre indice fourni par une tache, une verrue, ont besoin d'être confirmés par de nouvelles observations.

au milieu des plus grands sujets de joie , comme à la vue d'un pressant danger. Mais un homme supérieur, étant maître de ses mouvemens, ne laisse lire sur son visage que ce qu'il veut qu'on y aperçoive. Renfermé en lui-même, et préoccupé de ses propres pensées, un homme d'esprit voit à peine ce qui se passe autour de lui ; il suit le cours de ses réflexions, sans entendre les sons qui retentissent à l'oreille. C'est ainsi qu'Archimède continuait de chercher la solution d'un problème difficile au sein bruyant d'une ville prise d'assaut.

Les hommes, au contraire, d'un esprit superficiel, d'un caractère léger, ont les traits de la face extrêmement mobiles ; ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils éprouvent ; ils rient ou pleurent pour le plus léger motif. Cette extrême susceptibilité est presque toujours un indice de la faiblesse du caractère.

« Ce qu'on nomme physionomies spirituelles et physionomies sottes se peint surtout dans le dessin de la figure, dans les yeux, les sourcils, le front. Les douleurs du corps, la terreur, les sensations physiques, s'expriment par des grimaces ou les contortions des joues ou de la bouche. Les appétits sensuels habitent sur les lèvres et se peignent à l'aide de contractions musculaires. Les couleurs de la physionomie, la rougeur, la honte, le teint animé du désir, la pâleur de la

crainte, les nuances livides du désespoir, les muscles gonflés et tendus dans la colère, relâchés dans l'abattement, suspendus dans l'étonnement, tordus dans l'indignation, disloqués dans le désespoir; la tête modérément penchée dans l'amour, tombante dans la tristesse, tendue en avant dans le désir, relevée et fière dans la colère, tout peint au vif les affections humaines, jusque dans les moindres traits. En effet, dans les passions expansives d'amour, de désir, de joie, d'amitié, de plaisir, d'espérance, de hardiesse, etc. toutes les parties s'avancent, se développent, s'étendent comme pour embrasser, saisir, envahir; tandis que dans la haine, la crainte, la tristesse, l'aversion, la douleur, le désespoir et la honte, tous les organes se resserrent, se retirent; les premières sont des affections de la jeunesse qui cherchent à s'épanouir: les secondes appartiennent surtout à la vieillesse qui se renferme en dedans d'elle-même. » (VIREY, *Dict. des Sciences médicales.*)

Le Tronc.

Le Tronc se compose de l'extrémité céphalique, de la portion moyenne, et de l'extrémité caudale.

L'extrémité céphalique, comme nous avons vu, se compose du crâne et de la face. La portion moyenne se divise en cou, thorax et abdomen; et l'extrémité caudale se rapporte à l'ensemble des parties molles qui se groupent autour de l'extrémité coccygienne de la colonne vertébrale.

De la belle conformation du tronc dépend le jeu des organes qu'il comprend, et par conséquent

la santé, la force, une constitution plus ou moins solide, la facilité et la promptitude des mouvements. Ses proportions relativement à celles des extrémités et de la tête, donnent, en général, plus d'aplomb au corps, plus de grâce dans les diverses attitudes du corps.

la tête, la force, une constitution plus ou moins solide, la facilité et la promptitude des mouvemens. Les proportions relatives à celles des extrémités et de la tête, donnent, en général, plus d'aplomb au corps, plus de force dans les diverses attitudes du corps.

Des Épaules.

L'Épaulé se compose de deux os, la clavicule et l'omoplate. Le premier occupe la partie antérieure et supérieure du thorax; sa longueur varie dans les différens individus, et surtout dans les différens sexes. La clavicule est ordinairement plus longue et moins courbée chez la femme que chez l'homme; plus forte et surtout plus garnie d'aspérités chez les individus qui se livrent à une profession manuelle et continue. Elle s'articule avec le sternum et l'omoplate.

L'omoplate constitue la partie postérieure de

l'épaule. Cet os large, mince, triangulaire, présente deux faces, trois bords et trois angles. La face antérieure est concave pour s'adopter exactement à la face du thorax. La face postérieure est divisée en deux régions distinctes par une éminence triangulaire nommée épine scapulaire. Cette épine scapulaire se recourbe ensuite, dépasse le corps de l'os et constitue l'apophyse acromion, dont l'extrémité libre s'articule avec la clavicule. Des trois angles de l'omoplate, l'interne et l'inférieur donnent attache à des muscles; l'externe, qui est la partie la plus volumineuse de l'os, est creusée d'une cavité ovalaire destinée à l'articulation du bras avec l'épaule. L'omoplate s'articule avec la clavicule et l'humérus.

Une épaule bien proportionnée, en la mesurant depuis son bord supérieur, qui commence presque au niveau de la clavicule, jusqu'à l'angle de l'omoplate, qui correspond au niveau du bord inférieur de la mamelle, a la même étendue que la tête. Une égale distance sépare l'angle inférieur de l'épaule de la crête osseuse de la hanche.

De grosses épaules annoncent beaucoup de force, mais de la rusticité, de la simplicité dans l'intelligence. Au contraire, des épaules minces, serrées, avec une petite poitrine, promettent un esprit plus subtil, mais de la faiblesse et de l'effémination, parce que la vigueur corporelle tient

éminemment à une grande respiration et à des poumons amples.

Des épaules défectueuses et de travers indiquent une complexion délicate, mais il semble qu'elles favorisent la finesse, l'activité de l'esprit, l'amour de l'exactitude et de l'ordre.

La Poitrine.

C'est dans la Poitrine que palpite le cœur, espèce de pompe foulante, organe double qui est le centre de la circulation. D'une part il attire les humeurs de toutes les parties du corps, et les envoie dans les poumons, où elles sont soumises à l'action vivifiante de l'air; de l'autre, il les reprend ainsi élaborées et changées en sang, pour les faire circuler dans l'économie, et alimenter tous les organes.

Dans la même cavité, et autour du cœur qu'ils embrassent, se meuvent les poumons, dont la char-

ge est d'attirer l'air atmosphérique pour le mettre en contact avec les humeurs, qui s'emparent de l'un de ses principes constituans et le transforment ainsi en un fluide essentiellement nutritif.

La largeur d'une poitrine bien proportionnée, à partir du sommet d'une épaule au sommet de l'autre, est de deux têtes; il y a la moitié de cette étendue, ou une tête, d'un mamelon à l'autre, et une tête et demie d'une aisselle à l'autre. L'épaisseur de la poitrine est d'environ une tête et un quart, depuis la surface antérieure de la mamelle, jusqu'à la surface postérieure de l'épaule. Au reste, les proportions de cette région du corps sont peut-être les plus variables, surtout si l'on cherche à les retrouver chez la femme; car chez elles l'usage des corsets nuit au développement de la poitrine et au libres fonctions de la respiration et de la circulation.

Une poitrine large, carrée, et qui n'est ni trop convexe, ni trop concave, suppose des épaules bien constituées, et est un signe de force et de santé.

Le développement de la poitrine indique le courage.

Une poitrine plate dénote la faiblesse du tempérament, et cette faiblesse est très-grande si la poitrine est déprimée et semble creuse.

Les femmes qui ont le sein maigre ou exténué, sont délicates de complexion et froides; mais cel-

les qui ont un gros sein, telles que les boîteuses, sont portées à l'amour.

Les hommes qui ont la poitrine excessivement velue, doivent avoir du penchant à la volupté. Ce penchant est encore plus prononcé si les épaules, les bras et les cuisses sont également très-velues.

les qui ont un gros sein, telles que les personnes
sont portées à s'amourner et se contactent avec
les hommes qui ont la poitrine excessivement
velue, doivent avoir du penchant à la volupté.
Le penchant est encore plus prononcé si les
épaules, les bras et les cuisses sont également
trouvés ou couverts d'une ténue ou d'un
duvet et si le corps est gras, surtout
à l'abdomen et à la face antérieure du
tronc, et une ténue ou d'un
duvet à l'abdomen et à la face antérieure du

Le Ventre. L'épaisseur de la paroi antérieure du
tronc est en moyenne de 12 à 15 centimètres, mais
elle varie beaucoup, surtout chez les femmes.
Au reste, les proportions de cette région du corps
sont peut-être les plus variables, surtout si l'on
cherche à les retrouver chez la femme; car chez
elles l'usage des corsets a eu un développement de
la poitrine et au fibres fonctions de la respiration

Cette grande région du tronc est située au-
dessous de la poitrine, limitée en haut par le
diaphragme, en bas par le bassin, en arrière par
une partie de la colonne vertébrale, des muscles,
et des ligamens; sur chaque côté et en haut par les
dernières côtes, en bas par l'os iliaque, et dans
l'intervalle par trois muscles larges qui en se por-
tant en avant vers la ligne médiane, concourent,
avec deux autres muscles, la peau, la graisse,
etc., à former la paroi antérieure de l'abdomen
ou du ventre.

Le ventre est sujet à beaucoup de variations ; il est plus volumineux chez la femme que chez l'homme : l'ovoïde qu'il représente a sa grosse extrémité en bas ; c'est l'inverse chez l'homme. La cavité abdominale sert de réceptacle à la principale portion du tube digestif, aux organes urinaires et à ceux de la génération.

Le ventre a, sur la ligne médiane et depuis le creux de l'estomac jusqu'au pubis, une tête et demie ; sur les côtés, dans la région des flancs, un quart de cette étendue ; une tête et un quart dans la région des reins, et une tête et un quart environ de largeur au niveau du sillon des flancs.

Le bassin a une tête et demi de largeur au niveau des hanches, comme la poitrine au-dessous des aisselles, et une tête au moins d'épaisseur au niveau du pubis.

Un ventre gros et proéminent fait toujours croire à la sensualité ou au penchant à l'oisiveté. D'un autre côté, les gens efflanqués, maigres et d'une taille effilée, sont aussi parfois lents, énervés et privés d'énergie.

Un ventre qui ne rentre point ou proémine peu, concourt à donner une idée de l'activité, de la vivacité, de la vigueur d'un individu.

Les mouvemens raides et gênés du bassin, comme si toutes les pièces de cet appareil osseux étaient soudées ensemble, disposition qu'on remarque chez les vieilles filles, passent aux yeux de quelques

auteurs comme un signe de malignité, et les femmes, chez lesquelles on les remarque, sont, dit-on, portées à la causticité, à l'envie, à la méchanceté.

De larges hanches chez les femmes coïncident fréquemment avec le développement relatif du sein et fournissent des indications semblables.

Les Bras.

On appelle assez ordinairement ainsi chez l'homme, tout le membre supérieur, mais plus exactement la portion de ce membre qui s'étend de l'épaule au coude; le reste du membre jusqu'au poignet a reçu le nom d'avant-bras. Indépendamment des vaisseaux et des nerfs qui le parcourent, le bras est composé d'un seul os, long et cylindrique, nommé *humérus*. Sa tête ou extrémité supérieure est arrondie et s'articule avec la cavité glénoïde de l'omoplate, dans lequel elle peut rouler dans tous les sens.

Les muscles qui impriment les mouvemens à l'humérus s'insèrent au tiers supérieur de cet os, tandis que leur extrémité opposée est fixée à l'omoplate et au thorax. Les trois principaux sont le grand pectoral, qui porte le bras en dedans, en même temps qu'il l'abaisse; le grand dorsal qui le porte en arrière et en bas; et le deltoïde, qui le relève.

L'extrémité inférieure de l'humérus est élargie et a la forme d'une poulie, sur laquelle l'avant-bras se meut comme sur une charnière.

Un bras bien proportionné a une tête et un quart depuis le sommet de l'épaule jusqu'au pli du coude; une tête depuis ce dernier point jusqu'au-dessus du poignet. Les membres supérieurs descendent jusqu'au milieu de la cuisse; le dessus du poignet correspond à la hauteur de la hanche, et le coude se trouve sur la même ligne que l'ombilic.

De gros et longs bras, avec un corps mince, constituent les naturels lents et bonaces, mais laborieux; tandis qu'un corps massif, qui a des membres minces et petits, a le caractère le plus vif, mais moins porté au travail.

Un bras potelé, arrondi, sans saillie au coude, annonce toujours chez l'homme un caractère efféminé, peu propre aux travaux manuels, et même aux travaux de l'esprit. Cette disposition chez la femme indique un cœur tendre, disposé aux douces émotions; lorsque chez elle, au contraire,

les muscles se dessinent avec vigueur , que l'avant-bras est taillé presque carrément , que de grosses veines sont saillie au pli du bras , elles peuvent être ardentes , passionnées , mais leur attachement ne sera pas de longue durée , et l'on ne doit jamais avec elles compter sur une constance à toute épreuve.

Suivant plusieurs physionomistes , les bras longs sont signe d'audace et de grandeur d'âme. Alexandre , Darius avaient les bras très-longs en proportion du corps ; Artaxercès aussi , et c'est de là que lui vint le surnom de *longue-main*.

ces deux régions réunies, on voit se dessiner les tendons des extenseurs des doigts, les veines superficielles qui y forment des lignes bleuâtres, et en dehors, près du poignet, on sent l'artère radiale contournée. Quant à la paume de la Main, elle est généralement concave et forme le *creux de la Main*. Cette face est limitée en dehors et en dedans par deux saillies: l'une externe, appelée *thénar*, appartenant aux muscles du pouce, l'autre interne, dite *hypothénar*, traduisant à l'extérieur le faisceau des muscles du petit doigt. Trois sillons courbes, souvent réunis par d'autres plus petits, existent sur la paume de la Main; l'un, supérieur, offre sa concavité dirigée en haut et en dehors; un autre, inférieur, présente une disposition tout-à-fait inverse; le moyen, enfin, décrit une courbe dont la convexité est dirigée dans le sens des doigts. L'extrémité radiale de ce sillon se rapproche beaucoup de l'extrémité radiale du sillon supérieur, ce qui donne à l'ensemble des trois plis principaux de la Main la figure d'une *M*. Des trois sillons que nous venons de décrire, le premier appartient à l'opposition du pouce, les deux autres à l'action forcée de la paume de la Main ou des quatre derniers doigts, dans le sens de la flexion. Les doigts, appendices terminaux de la Main, sont au nombre de cinq, séparés par des intervalles plus ou moins profonds, mais qui jamais ne mesurent toute la longueur de chacun d'eux. On les désigne par des noms diffé-

rens : le premier est le *pouce*, le second l'*index*, le troisième le *médius*, le quatrième l'*annulaire*, le cinquième l'*auriculaire* ou *petit doigt*.

Les doigts sont d'inégale longueur : sous ce rapport, le médius est le plus long ; vient ensuite l'annulaire, puis l'index, le pouce et le petit doigt. Leur grosseur varie aussi beaucoup : le pouce l'emporte sur tous les autres ; ensuite viennent successivement le médius, l'index, l'annulaire et le petit doigt. La direction des doigts varie suivant les mouvemens qu'ils exécutent ; ils sont placés sur le même plan, excepté le pouce qui est plus antérieur, et qui surtout est susceptible de le devenir bien davantage dans certaines circonstances. Cette disposition du pouce, sur laquelle, entre autres choses, est fondée la possibilité du mouvement d'opposition, est le caractère général de la Main. Tous les doigts offrent des plicatures transverses sur leurs deux faces palmaire et dorsale ; ces plicatures correspondent plus ou moins exactement aux articulations et sont d'une grande importance en chirurgie. Les faces latérales des doigts sont presque planes et présentent la continuité des sillons antérieurs et postérieurs. Le pouce est totalement dégagé à sa base ; le fond du sillon qui le sépare du doigt index est sur le niveau de son articulation métacarpienne. L'extrémité libre ou onguéale de tous les doigts est arrondie et présente en avant une saillie élastique, remarquable

par la disposition des éminences capillaires de la peau qui y circonscrivent des ellipses concentriques; en dehors on trouve l'ongle, lame quadrilatère de substance cornée, produite par la peau et logée dans un sillon très-prononcé de cette membrane, la *matrice de l'ongle*. Le fond de ce sillon est formé par le lien où l'épiderme de la peau se réfléchit pour se porter de la face superficielle vers la face adhérente de l'ongle.

La Main, considérée sous le rapport des parties osseuses, est composée de vingt-sept os; un grand nombre de muscles, de tendons et d'aponévroses entrent aussi dans sa composition. Des artères de la Main émanent des radiales, cubitales, etc. Les veines de la paume de la Main sont peu satellites des artères: elles se rassemblent principalement sur le dos de la Main. Les vaisseaux lymphatiques sont disposés comme les veines; ils sont nombreux au dos et sous la peau, et peu nombreux profondément sur le trajet des artères. Les nerfs palmaires sont fournis par le médian, le cubital, le radial et les deux cutanés externe et interne de l'avant-bras; parmi ces nerfs, les uns sont cutanés, les autres profonds. Enfin, du tissu cellulaire entre aussi dans la composition de la Main; c'est lui qui maintient unis et qui protège tous les organes qui la composent; il est lâche et peu adipeux en arrière de la paume de la Main; il est au contraire très-serré en avant; il contient beau-

coup de vésicules adipeuses au niveau de l'éminence hypothénar et des têtes des os du métacarpe ; dans ces différens points aussi , la graisse se trouve logée dans des canaux fibreux adhérant à la peau par une extrémité , et aux aponévroses par l'autre , canaux rudimentaires dans l'homme , mais beaucoup plus développés dans les animaux , qui s'appuient pour la station sur les membres thorachiques.

D'après ce qui vient d'être dit , la Main se distingue par une texture dans laquelle tout semble combiné pour la rendre à la fois très-sensible et très-mobile. Elle est plus petite chez la femme ; de la graisse en plus grande quantité que chez l'homme se trouve sur sa face dorsale et lui donne une forme plus douce. Les divisions multipliées de la Main , la manière dont elle est articulée avec l'avant-bras , et la position respective des pièces qui la composent donnent en outre à cette partie la faculté de varier ses mouvemens d'une manière étonnante.

La main , cet instrument si parfait qui assure à l'homme toute sa prééminence sur le reste des animaux , est aussi l'interprète de ses pensées , l'agent le plus actif de ses conceptions ; c'est sur la dextérité et la facilité de rapprocher le pouce des autres doigts que reposent tous les arts. Avec la main l'homme interroge , appelle , congédie , prie , menace , répond , blâme , encourage , flatte , absout , applaudit , etc. , etc. Aussi attache-t-on beaucoup d'importance à sa forme , à sa coloration ,

à son embonpoint, à ses contours, à ses saillies, à la forme des ongles, à la longueur des doigts.

Une main courte et grasse, avec des ongles carrés et petits, est rarement l'indice d'une grande étendue d'esprit.

Des mains arrondies, potelées, blanches, aux ongles roses, creusées de gracieuses fossettes au-dessus de l'articulation des doigts, dénotent, comme les bras arrondis, une grande disposition aux émotions tendres; si les ongles sont recourbés, crochus, le caractère est ordinairement fantasque, violent capricieux.

Une main très-large, très-vigoureuse, indice d'une grande force corporelle, est rarement l'attribut d'une heureuse intelligence.

Les belles mains pour l'homme dénotent souvent un esprit élevé, un grand caractère, comme elles peuvent être l'indice d'une naissance distinguée. Les races nobles qui se sont peu mêlées, ont assez bien conservé pour type la beauté des mains et des oreilles. Ali-Pacha disait à lord Byron qu'il eut facilement reconnu en lui l'homme de génie et de haute naissance à la beauté de ses mains et de ses oreilles.

Des doigts longs et maigres articulés à une main sur laquelle se dessinent les os du carpe et du métacarpe, de grosses veines, des tendons, appartiennent ordinairement aux hommes vifs, impétueux, actifs, habiles, plus aptes aux travaux mécaniques

qu'aux conceptions de l'intelligence, plus doués d'adresse que de génie, d'énergie que de force.

Les doigts effilés et maigres sont assez souvent le partage des femmes passionnées et jalouses.

Des doigts démesurément longs, avec de fortes saillies aux articulations, appartiennent assez souvent aux esprits parcimonieux, tenaces, opiniâtres.

Il est probable qu'il y a un indice à tirer des marques blanches qu'on rencontre quelquefois sur les ongles, car les préjugés populaires cachent toujours quelque vérité profonde. Pour la découvrir il n'est souvent nécessaire que de soulever l'enveloppe.

« Il y a autant de diversité et de dissemblance entre les formes des mains, qu'il y en a entre les physionomies. Deux visages parfaitement ressemblans n'existent nulle part, et de même, vous ne rencontrerez pas chez deux personnes différentes deux mains qui se ressemblent. Plus il y a de rapport entre les visages et plus il s'en trouve entre les mains. » LAVATER.

Les Cuisses, les Genoux et les Jambes.

La Cuisse est la partie du membre inférieur comprise entre le bassin et la jambe. En général, la cuisse est plus volumineuse supérieurement qu'inférieurement, et présente la forme d'un cône renversé et tronqué. Elle est formée d'un grand nombre de muscles, de vaisseaux sanguins et lymphatiques disposés autour d'un seul os, le fémur, et tous enveloppés et retenus par une très-forte aponévrose.

Le fémur s'articule avec l'os coxal et avec le tibia sur lequel il s'appuie.

La partie saillante du genou est formée par la rotule, petit os plat, épais, triangulaire, à angles arrondis, et située entre les deux condyles.

La Jambe est formée de deux os, le tibia et le péroné. L'extrémité supérieure du premier est beaucoup plus grosse que l'inférieure, et offre plus d'étendue transversalement que d'avant en arrière. L'extrémité inférieure reçoit dans une cavité quadrilatère un os du pied nommé astragale. Le tibia s'articule aussi avec le péroné et avec le rotule par l'intermédiaire du ligamen rotulien.

Le péroné est situé à la partie externe du tibia ; son extrémité supérieure présente une facette articulaire qui s'adapte sur le tibia ; son extrémité inférieure constitue la malléole externe et s'articule avec l'astragale et le tibia.

Le mollet est cette saillie formée à la partie postérieure de la jambe par les muscles jumeaux et soléaires et par le tissu cellulaire et la peau qui les recouvre. Le développement marqué de ces muscles est une des preuves que l'homme est destiné à marcher debout ; leurs formes prononcées sont aussi des types de force et de beauté. Chez les individus habitués à de longues courses, chez les montagnards qui gravissent avec peine les roches escarpées de leurs pays, chez les danseurs, cette partie de la jambe acquiert ordinairement un volume plus considérable que chez les hommes aux habitudes paisibles et stationnaires.

Une cuisse pour être bien proportionnée doit avoir trois quarts de la hauteur de la tête dans sa partie la plus volumineuse, qui se trouve immédiatement au-dessous de la hanche. Le mollet a une demi-tête de longueur.

Des cuisses et des jambes arrondies, avec des genoux inclinés en dedans, sont, pour les hommes, une preuve de leur peu de vigueur, de leur caractère efféminé.

Lorsque les muscles s'y dessinent largement, que le genou est petit, le mollet prononcé, on doit supposer, au contraire, une grande force corporelle, quelquefois aussi un grand courage et une âme fortement trempée.

Les genoux charnus et cagneux, les pieds en dehors, indiquent la mollesse et le manque de courage.

Des jambes grêles, mais qui ne pèchent que par le défaut d'embonpoint, indiquent ordinairement un esprit ardent, violent, emporté, mais assez peu ferme dans ses résolutions.

Les boîteux, selon Aristote, sont lubriques (1).

(1) *Optime claudes init.* (Arist. livre des problèmes). C'est pour cela que Vulcain, mari de Vénus, c'est-à-dire de la luxure, est représenté boîteux par les poètes, dit Porta. Cette opinion a été admise par l'antiquité, et Aristote qui ne manque jamais de raisons, dit que les parties inférieures absorbant moins de parties nutritives, celles-ci fortifient le haut et se convertissent *in spermate*.

Une crasse pour être équilibrée doit avoir trois parties de la hauteur de la tête dans sa partie la plus volumineuse, qui se trouve immédiatement au-dessous de la hanche. Les mollets à une demi-tête de longueur. Les cuisses et les jambes arrondies, avec des genoux inclinés en dedans, pour les hommes, une preuve de leur peu de vigueur, de même, une crasse équilibrée de son poids et de son

Des Pieds.

Le Pied se compose de vingt-six os. Le tarse, qui correspond au carpe de la main, a un os de moins. Les cinq premières colonnes qui font suite forment le métatarse et les suivans constituent les orteils, composés chacun de trois os, à l'exception du gros qui n'en a que deux.

Un pied bien conformé et proportionné à une tête de longueur.

La conformation du pied est toujours en harmonie avec le reste du corps. Un pied étant donné, on pourrait reconstruire l'homme, comme

Cuvier faisait des fossiles, en remontant à la jambe, au torse, et jusqu'au cerveau. On ne rencontre jamais un pied grêle et svelte avec un torse lourd, et une tête élargie à sa base. On peut donc avancer qu'un pied large et plat correspond à une tête étroite et élevée (1).

Dans son *voyage d'Orient*, M. de Lamartine rapporte sa visite à lady Stanhope, qui devina son origine orientale à la cambrure de son pied. Les différentes races, en effet, sont facilement reconnaissables à la constitution du pied. Les races inférieures, entr'autres les nègres, ont le talon fort en arrière, et ils se rapprochent en cela de plusieurs espèces d'animaux. Il semble que le pied s'amincisse, s'élève et quitte la terre, si l'on peut ainsi parler, à mesure que l'homme développe ses hautes facultés.

Beaucoup d'observateurs ont donné une grande attention à la dimension, à la forme du pied.

Lorsque celui-ci est très-petit chez l'homme, et qu'en même temps la marche est sautillante, saccadée, on peut présager un esprit malin, piquant, plus fin, plus adroit que pénétrant et profond.

Lorsque le pied est long et large à la fois, il ne faut attendre ni une grande intelligence ni une

(1) Voy. ce que nous avons dit sur l'homogénéité du corps humain, pag. 31.

grande politesse dans le langage et dans les manières.

D'une dimension bien proportionnée avec le reste du corps et plutôt petit qu'allongé, le pied, surtout, s'il est convexe à sa partie supérieure, concave à sa partie inférieure, appartient ordinairement aux hommes heureusement organisés sous le rapport physique comme sous le rapport moral. Les hypocrites et les lâches ont en général le pied plat; et cette observation, devenue proverbiale, est une de celles qui ne trompent que rarement. Le fils d'Orgon appelle Tartuffe un pied-plat; et c'est le nom qu'on donne assez souvent à la poltronnerie, à la couardise.

Les Attitudes, la Demarche, les Gestes.

De l'ensemble des mouvemens des diverses parties du corps résultent les attitudes, la démarche, les gestes, dont l'observation doit être d'une si grande valeur pour le physiognomoniste.

« Je soutiens que la représentation fidèle d'une vingtaine de nos attitudes, choisies avec intelligence, et dans des momens où nous ne nous croyons observés par personne, pourrait nous conduire à la connaissance de nous-mêmes, et devenir une source d'observations utiles; peut-être n'en faudrait-il pas davantage pour donner

une idée complète du caractère de chaque individu. »

« En suivant mon principe , je l'applique encore au geste Rien de plus significatif surtout que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche. Naturel ou affecté, rapide ou lente, passionné ou froid, grave ou badin, fier ou humble, hardi ou timide, gracieux, imposant, flatteur, menaçant, le geste est différencié de mille manières. Apprenez à démêler et à saisir toutes ses nuances, et vous aurez fait un grand pas dans la carrière physiognomonique. L'harmonie étonnante qui existe entre la démarche et le geste, ne se dément jamais. » LAVATER.

Les individus qui prennent souvent un maintien propre à la passion qu'ils ressentent habituellement, contractent à la longue cette physionomie. S'ils sont enclins à certaines actions vicieuses ou vertueuses, ils en saisissent l'air sans y penser, et la plupart de nos affections impriment même profondément leurs traces sur la figure lorsqu'on les éprouve dans la jeunesse, parce qu'elles croissent et se déploient avec nos organes. Tout d'ailleurs, dit M. Virey, décèle les caractères, même par les petites choses : *Un sot ne prend pas son chapeau et ne se tient pas sur ses jambes comme un homme d'esprit.* J'aime à voir dans Plutarque et d'autres auteurs, Argésilas à cheval sur un bâton, au milieu de ses enfans; Philopœmen fendre du bois; Aristide écri-

re son nom sur la coquille de l'ostracisme ; Auguste enseigner l'alphabet à ses enfans : ces traits concourent à peindre les hommes.

Les mouvemens du corps sont toujours en rapport avec les sensations intérieures ; ainsi les personnes qui se courbent habituellement en marchant , et dont tous les mouvemens sont contrains et ramassés , comme chez les vieillards , ressemblent aux avaricieux et aux craintifs ; mais ceux qui se présentent ouvertement , tels que les jeunes gens qui se redressent , et dont tous les mouvemens sont larges , ont l'air libéral , généreux , sans crainte.

« Voyez cet homme qui relève fièrement la tête , porte son corps en arrière , avance un de ses pieds , et le bras tendu , semble , avec le doigt indicateur , marquer une certaine distance entre lui et l'individu auquel il parle. Tout annonce en cet homme une prétention ridicule , par conséquent un fond de sottise ; nul doute que cet homme est vain , orgueilleux et d'un caractère impérieux. »

« Cet autre assis sur le bord de sa chaise , les mains tour-à-tour croisées devant lui ou étendues sur ses cuisses , il semble fixer attentivement quelque objet , mais il ne voit rien , c'est un imbécile qui n'entend pas même ce qu'on lui dit , et il reste immobile sur son siège , parce que ne sachant comment se porter , il est aussi embarrassé de sa personne que de sa langue. »

Les naturels mâles prennent une démarche ferme , égale , assurée.

Le pas incertain , mou , inégal , est propre aux tempéramens féminins.

Une marche précipitée trahit l'impatience du caractère.

Marcher précipitamment , la tête levée , est une marque d'étourderie ; le contraire annonce la réflexion.

Les hommes prétentieux , pleins de vanité , gonflés d'orgueil donnent à leur démarche une allure mesurée , compassée ; tandis que l'homme timide et modeste marche les yeux baissés.

Les hommes d'un petit esprit , tracassiers trottent menu.

Les hommes violens ont un pas rapide et inégal (1).

Une démarche balançante indique un homme paresseux et suffisant , surtout s'il branle en même temps la tête.

Les flatteurs marchent en se balançant.

Des mouvemens brusques , fréquens , décèlent l'inquiétude du caractère , l'inconstance des desirs.

(1) Démosthènes qui a reproché à Nicobule d'avoir une marche précipité , disait que , parler avec insolence et marcher avec vitesse , sont la même chose. Par suite de cette opinion , le mouvement mesuré et pas trop rapide du corps était regardé par les anciens comme le signe caractéristique d'une âme sage et généreuse.

Les hommes positifs , calculateurs ont les mouvemens lents et réfléchis , ceux des paresseux vont jusqu'à la nonchalance.

L'homme dont le jugement est exact , dont l'esprit est droit , ne s'échauffe que petit à petit dans ses mouvemens ; chez ceux qui ont plus d'imagination que de jugement , plus d'esprit que de raison , le mouvement est rapide , brusque , soudain , mais il s'épuise vite et se ralentit aussitôt.

Un esprit ingénieux qui conçoit vivement et fortement , exprime ses pensées par des gestes pittoresques , toujours d'accord avec l'idée qu'il veut rendre.

Les hommes à imagination ardente , chez lesquels les idées sont plus multipliées que bien ordonnées , devancent par un geste ce qu'ils vont dire.

Les esprits faux et les sots peignent mal par leur pantomime la pensée qu'ils veulent rendre ; le geste arrive avant ou après , mais jamais en temps utile.

Les gens faux , qui veulent persuader un fait inexact , faire passer un mensonge , multiplient les gestes ; les hommes réservés , discrets n'en font presque pas.

Il y a toujours quelque chose d'affecté , de théâtral , dans le geste d'un homme prétentieux.

On ne trouvera jamais une humeur douce et tranquille dans l'homme qui s'agite sans cesse avec violence.

Le Langage et la Voix.

Devons-nous considérer la voix, la parole comme se rattachant à notre étude? Elle s'harmonise si bien avec la mimique des sentimens du cœur humain, qu'il nous paraît utile de présenter les rapports qui existent entre eux. Le mot qu'on a prêté à un diplomate français : *La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée*, est vrai, en ce sens, qu'il n'est peut-être rien de plus facile, pour certains hommes habitués à la dissimulation, que d'exprimer par des paroles autre chose que leur pensée; disons même en passant, que c'est

une raison de croire que le personnage dont il s'agit n'a jamais tenu ce langage.

Le son de la voix, son articulation, sa douceur et sa rudesse, sa faiblesse et son étendue; ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras dans la langue, tout cela est infiniment caractéristique. Il est presque impossible qu'un ton déguisé puisse échapper à une oreille délicate, et de toutes les dissimulations, celle du langage, quelque fine qu'elle soit, est la plus aisée à découvrir. Peut-on imiter le langage naïf de la douceur et de la bonté, le ton angélique de la candeur et de l'innocence, l'accent divin de la bienveillance? Dans la bouche de la fausseté, ce langage si mélodieux devient une dissonnance qui blesse l'oreille de l'homme franc et sincère.

La voix haute et grave dénote l'ardeur amoureuse, la force de complexion. Une voix grêle et aiguë indique le contraire, comme chez les femmes et les castrats.

L'impatience, la contrariété, l'aridité du cœur, rendent la parole brève.

Les hommes mous, timides, ont la voix rauque et sourde; les hommes irritables, colères, l'ont claire et sonore.

Dans la joie la voix est sonore et a beaucoup de volubilité; dans des sentimens pénibles, elle est gémissante, entrecoupée par des soupirs; dans la colère, elle est véhémence, tout en éclats.

li Une voix claire et criarde désigne une humeur irascible.

La voix nasillarde comme le son d'une cloche fêlée, annonce une mauvaise constitution.

Une voix cassée témoigne chez les femmes qu'elles ont passé l'âge d'être mères.

Des sons un peu durs et cassés, mais adoucis avec affectation dans toutes les finales, annoncent un caractère violent et hypocrite.

La lenteur, la précipitation, l'incohérence du langage se rapportent à des caractères identiques.

Les personnes qui grasseyent sont ordinairement mignardes et efféminées.

Les hommes durs prononcent fortement les sons les plus âpres.

Une hésitation dans le langage révèle les prétentions d'un esprit médiocre, ou provient de la timidité, ou bien est causée par une succession trop rapide dans les idées.

Dans le choix du chant que chacun préfère, il y aurait aussi de bonnes indications à puiser.

Il existe aussi des rapports entre le genre de la voix et les professions de perruquier, de géolier, de marin, de prêtre, de militaire, de professeur, d'avocat, d'acteur, de danseur, de boucher, etc.

Les diverses passions inspirent chacune un langage particulier, un choix d'expressions qui leur sont propres, et en même temps elles donnent à la voix des intonnations différentes très-caractérisées.

Nous n'entreprendrons point de désigner le ton de voix propre à telle passion , à tel sentiment ; nous manquerions d'expression pour indiquer les nuances d'intonnations que subissait la voix de Talma , dans la représentation de ses différens rôles. C'est au physionomiste à étudier les orateurs profanes et sacrés , surtout ceux là où il trouvera le plus de vérité dans la peinture des passions.

« Je suis persuadé , dit Lavater , que si l'homme était borné uniquement au sens de l'ouïe , ce sens tout seul lui suffirait pour faire de grands progrès dans la connaissance de ses semblables. »

Du Style.

« Si jamais chose au monde peut servir à faire connaître l'homme, c'est son style. Tels nous sommes, et tels nous parlons et tels nous écrivons. Le physionomiste dira un jour, à la vue d'un orateur, d'un homme de lettres : c'est ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il écrit. Il dira un jour, sur le son de voix d'un homme qu'il n'a pas vu, sur le style d'un ouvrage dont il ignore l'auteur : cet inconnu doit avoir tels ou tels traits, une autre physionomie n'est pas faite pour lui. » LAVATER.

On l'a dit, *le style est l'homme*, ou plutôt chaque

homme a un style propre, distinct du style des autres. Qu'est-ce qui détermine le Style? Les qualités dominantes de l'organisation : l'expression est toujours en harmonie avec la nature des pensées. Il est incontestable que le style a des rapports très-positifs avec le physique, quoiqu'il ne soit pas l'indice toujours certain du caractère.

Un homme qui a les facultés perceptives relativement très-développées, aura un style imagé, extérieur, plastique; celui en qui dominant les facultés réfléchies, aura un style plus abstrait et plus rationnel.

Il en est de même des autres qualités qui viennent donner leur couleur au style.

L'homme dont le front est allongé et presque perpendiculaire, a toujours le style sec et dur.

Celui qui a un front médiocrement élevé, régulièrement voûté, qui recule fortement et dont les angles sont doucement marqués près de l'os de l'œil, aura dans son style de l'activité, de l'agrément, de l'ardeur et de l'exactitude.

Celui dont les sinus frontaux sont fort saillans, a un style coupé et original, mais sans liaison ni élégance.

Celui qui a un front arrondi, spacieux, et d'une construction délicate, écrit couramment, mais sans rien approfondir, sans rien sentir.

On peut, jusqu'à un certain point, juger de la respiration d'une personne, d'après son style, d'a-

près la coupe de ses phrases et sa ponctuation : assurément J. J. Rousseau ne ponctue pas comme Voltaire, ni Bossuet comme Fénelon. On peut ainsi préjuger des passions qui agitent un auteur et de l'émotion qu'il éprouve en écrivant; « car les vives pensées ont pour effet de remuer le cœur, et les palpitations du cœur accélèrent la respiration et rendent la voix tremblante. Voilà d'où vient le pouvoir qu'une voix émue est toujours sûre d'exercer sur nous; elle attire l'attention, elle indique un orateur inspiré, timide ou consciencieux. Les orateurs froids et les acteurs médiocres stimulent cette émotion vraie qui vient du cœur à l'aide de l'agitation oscillatoire et saccadée des bras. »

De l'Écriture.

L'Écriture est le geste de la pensée. Elle sert donc à manifester le caractère des individus.

« Plus je compare les différentes écritures qui me passent sous les yeux, et plus je suis confirmé dans l'idée qu'elles sont autant d'expressions, autant d'émanations du caractère de l'écrivain. Ce qui rend mon opinion encore plus vraisemblable, c'est que chaque nation, chaque pays, chaque ville, a son écriture particulière, tout comme ils ont une physionomie et une forme qui leur sont propres. » LAVATER.

Certainement un homme méthodique et compassé n'écrit pas comme un homme ardent et spontané. Celui dont la pensée est vive, doit avoir le geste prompt. Non seulement l'écriture montre très-souvent la disposition actuelle de l'écrivain, elle peut être aussi l'indice du talent et des facultés intellectuelles.

Pour découvrir ces différens indices, Lavater distingue dans l'écriture la substance, et le corps des lettres, leur forme, leur hauteur et leur longueur, leur position, leur liaison, l'intervalle qui les sépare, l'intervalle qui est entre les lignes, si elles sont droites ou de travers, la netteté de l'écriture, sa légèreté ou sa pesanteur; « si tout
« cela se trouve dans une parfaite harmonie, il
« n'est nullement difficile de découvrir quelque
« chose d'assez précis du caractère fondamental
« de l'écrivain. »

Sans doute la manie des autographes qui a pris notre époque amènera à des observations comparées, au moyen desquelles on pourra peut-être déterminer quelques formules, et consolider la science de la physionomie des écritures.

Nous croyons cependant que très-souvent l'écriture ne produit que des indices de physiognomonie très-vagues et aussi incertains que ceux fournis par le style. L'âge, le genre d'occupation, et mille autres circonstances changent l'écriture d'un individu. Le savant, l'homme de lettres ont rare-

ment une belle écriture ; lorsque leurs idées se succèdent facilement , leur écriture est plus nette , plus correcte , que lorsque les pensées arrivent lentement et avec difficulté. Donc , pour apprécier la valeur des signes physiognomoniques que fournit l'écriture , il faut savoir si elle est tracée par la main d'un homme bien portant ou malade , de bonne humeur ou contrarié , tranquille ou agité , etc. Une infinité d'autres circonstances peuvent occasionner de nombreuses variétés dans l'écriture du même individu.

L'Habillement.

L'Habillement et le genre de mise ont, en général, un très-grand rapport avec le caractère de l'homme; il faut toutefois tenir compte à cet égard de la condition sociale et de l'état de fortune.

Les femmes et les hommes qui se rapprochent par la légèreté de leur naturel, préfèrent, et sans s'en rendre compte, la couleur blanche ou claire des vêtemens; mais les caractères graves choisissent volontiers les étoffes sombres et foncées. De même la jeunesse donne la préférence aux

couleurs éclatantes , et la vieillesse aux nuances ternes et peu tranchantes.

Un homme raisonnable s'habille autrement qu'un fat ; une coquette autrement qu'une dévote , une mère de famille quoique jeune encore , n'a pas la toilette d'une demoiselle du même âge.

La façon , la coupe d'un habit , plus ou moins à la mode , tout cela est encore expressif. On distingue facilement celui qui ne cherche qu'à briller de celui qui ne cherche qu'à plaire. Celui qui se néglige par singularité , n'est point mis comme celui qui se néglige par indolence. L'homme sage se fait distinguer par la simplicité de sa toilette , le fat par sa toilette recherchée.

La négligence du costume marque le préoccupation , portée à l'extrême , le désordre ; la recherche annonce la prétention ; la simplicité et la propreté surtout , l'ordre et la rectitude du jugement.

Le bon et le mauvais goût , la présomption et la décence , la modestie et la prétention , sont des choses qu'on distingue à l'habillement seul.

« Une femme mariée , surtout si elle est jeune , qui , pendant une grande partie de la journée , garde son négligé du matin , ne saurait être qu'une paresseuse , ou une parvenue. Le désordre de ses cheveux et de sa toilette annonce le désordre qui doit regner dans toute sa maison et surtout dans sa chambre à coucher. Ces sortes de femmes sont pour la plupart très-vaniteuses , et cherchent à

briller par une toilette recherchée, qui affiche leur peu de parcimonie, et annonce la ruine inévitable de leurs maris. » JARRETT.

Les signes révélateurs du naturel, du penchant, et des aptitudes que nous venons d'étudier ne peuvent être acceptés d'une manière absolue, et pris pour guides dans l'étude de la physiognomonie, si l'on ne tient compte des nombreuses circonstances physiques et morales qui les modifient sans cesse. Ce serait une très-longue tâche que de parcourir l'histoire de ces causes; mais notre sujet commande au moins que nous en traitions ici en quelques mots; nous parlerons donc successivement des tempéramens, des âges, des professions, des habitudes, des passions, des climats, des régimes, des sexes et des caractères physiognomoniques qu'il faut leur reconnaître.

Des Tempéramens.

Hallé et Tillaye définissent les Tempéramens :
« des différences entre les hommes, constantes,
« compatibles avec la conservation de la vie et le
« maintien de la santé, caractérisées par une di-
« versité de proportions entre les parties consti-
« tuantes de l'organisation, assez importantes,
« pour avoir une influence sur les forces et les fa-
« cultés de l'économie entière. » (*Dict. des sc. medic. tom. LIV, p. 460*).

« Il y a donc dans chaque homme une disposition particulière des organes, un certain accord, une

subordination de parties , qui se divulguent par les traits de la face encore mieux que par le reste du corps. »

« La connaissance des tempéramens importe surtout au médecin ; mais elle n'est indifférente ni au physionomiste ni au moraliste. En effet , le tempérament exerce son influence , non seulement sur la santé , mais encore sur l'intelligence , sur les passions et le caractère. Notre organisation physique modifie le moral presque autant que les circonstances au milieu desquelles se passe la vie. »

« Notre misérable esprit est sans cesse impressionné par notre structure matérielle et périssable , aussi bien que par les hommes et les choses dont nous vivons entourés. »

« Avec des penchants et des aptitudes natives à peu près semblables , deux hommes de différent tempérament agissent et pensent d'une manière contrastante : c'est que le cerveau , l'un des organes du corps et l'instrument visible des pensées , se trouve modifié et diversement influencé par les organes qui l'accompagnent et le secondent. C'est une sorte de société solidaire et réagissante à l'action de laquelle on ne saurait le soustraire , pas plus que l'homme même ne peut échapper à l'influence des autres hommes ses compagnons habituels. »

« L'influence du physique sur le moral est bien plus puissante encore lorsque les organes sont douloureux , le corps souffrant et malade. » Toutefois

ici se présente une remarque que Cabanis a consigné dans son bel ouvrage de *l'Influence du physique sur le moral*, c'est qu'avec la physionomie et les formes organiques ou physiognomoniques d'un tempérament, on peut avoir un tempérament différent, et dès-lors on comprend combien il faut de sagacité pour se tenir en garde contre les erreurs qu'on pourrait commettre.

Quel que soit le nombre des tempéramens reconnus pour la physiognomonie, nous en admettrons six : le Tempérament sanguin, le nerveux, le bilieux, le lymphatique, le mélancolique et l'athlétique.

Le Tempérament sanguin.

C'est celui qui s'annonce au dehors par les plus brillantes apparences. Les hommes en qui ce tempérament prédomine ont le visage plein et animé, le teint fleuri, des yeux bleus, des cheveux blonds ou d'un châtain clair ordinairement touffus et bouclés; leurs chairs sont élastiques, plutôt fermes que dures, des membres aussi souples que flexibles, leur coloris est généralement très-agréable par la transparence des veines et des artères; leur stature est généralement assez élevé et bien proportionnée. Ils ont de l'aptitude aux exercices

corporels, une imagination vive avec une mémoire heureuse, une humeur enjouée; ils sont portés à la galanterie, à la bravoure, à l'amour de la gloire, aux plaisirs de la table et à l'inconstance.

L'homme sanguin, ordinairement bon et franc, est aussi brave qu'il est courageux; il plaît par sa gaieté, sa douceur, sa vivacité, par toutes ses manières pleines d'aménité. Il est quelquefois aussi étourdi que sensible, souvent même il s'emporte avec la plus grande vivacité lorsqu'il est contrarié, mais il se calme de suite après.

De l'ensemble de tous ces différens traits résulte une physionomie riante, une figure franche et ouverte, un air de bonheur, de contentement et de volupté.

Les hommes de ce tempérament n'ont pas ordinairement de passions très-énergiques, ni de talens bien supérieurs; ils semblent nés pour la vie active mais commune, pour penser moins que pour sentir.

On rencontre le tempérament sanguin principalement chez les personnes dont la santé est florissante, chez les jeunes gens, et généralement chez ceux qui vivent avec douceur, sans peine, sans inquiétudes ni soucis, au sein d'une société civilisée et sensuelle; plus ordinairement chez les hommes que chez les femmes.

Le Tempérament nerveux.

Ce tempérament peut, en quelque sorte, servir de contraste au précédent. Autant la face du sanguin annonce de légèreté, de franchise et de joie; autant celle du nerveux montre de profondeur et de morosité. Ce tempérament se caractérise par un corps maigre, de grande ou moyenne stature, des cheveux bruns et peu fournis, un visage allongé, blême, les joues creuses, les lèvres pincées, des yeux grands, langoureux à vingt ans, sombres à quarante et d'une couleur grise ou foncée; la corpulence grêle, les jambes et les cuisses

menues; les bras et les doigts effilés, les ongles allongés et blanchâtres; son regard est spirituel et fin, ses traits fort mobiles. L'expression générale de la physionomie des gens nerveux est pensive et sérieuse, ou méchante et rusée; c'est un composé d'intelligence et de douleur.

« Ce qui distingue surtout les personnes d'un tempérament nerveux, c'est leur extrême sensibilité; tout ce que leur caractère moral a de plus manifestement distinctif, résulte de cette qualité portée à l'excès.

« Plus vivement émus que les autres hommes à la vue des injustices et des misères humaines, ils sont inquiets, chagrins et frondeurs. Si la nature les a doués du génie poétique, ils emploient les trésors d'une imagination inépuisable à peindre des plus sombres couleurs la destinée de l'homme; ils poursuivent d'une ironie amère les préjugés et les vices du monde; ils fustigent d'un *vers sanglant* tout ce qui froisse leur âme irascible et fière: ce sont parfois des Gilbert, des Byron ou des Pascal.

« Ont-ils reçu le germe des grandes passions, ils en portent le développement jusqu'au plus haut degré d'exaltation et d'énergie. C'est parmi eux que se rencontrent les fanatiques de religion ou de liberté, les Brutus, les Ravailac, les Sand ou les Cobbet.

« Cette extrême sensibilité leur rend insuppor-

tables les bienséances sociales ; ils recherchent la solitude et se concentrent en eux-mêmes. Leur éloignement du monde les expose à beaucoup d'injustices , d'erreurs et de paradoxes , et presque toujours l'opinion publique les en punit. Très-rarement populaires , ils méprisent la popularité et la décrient.

« Ce tempérament est celui d'un grand nombre de gens de lettres et de savants. Ceux même qui ne l'avaient pas reçu de la nature , plus tard , par une extrême contention d'esprit , par une vie sédentaire , solitaire et inactive , finissent par acquérir cette sensibilité quasi malade qui constitue le tempérament nerveux : on devient mélancolique comme on devient malade.

« C'est le tempérament le plus répandu parmi les hautes classes des peuples civilisés. Les hommes qui en sont doués paraissent destinés à la vie contemplative , et sont des penseurs. L'homme qui pense est naturellement conduit à la mélancolie ; c'est à ce point que poète , philosophe et mélancolique sont des mots presque synonymes.

« Le tempérament nerveux est celui de beaucoup de femmes , dans les grandes villes surtout et parmi celles qui n'ont à s'occuper que de leurs plaisirs et de leur santé , moyen sûr de conquérir des maladies et l'ennui. Mais elles n'ont en général que la délicatesse et la mobilité fantasques , caractérisant cette constitution , sans en avoir l'exaltation intellectuelle et l'énergie. Capricieuses , légères ,

elles se passionnent pour l'objet le plus frivole ; elles rient ou elles pleurent à tout sujet et souvent sans sujet. C'est chez elles que l'on observe cette affection comme endémique des boudoirs, qui a reçu le nom de *vapeurs*, produit constant d'une ennuyeuse oisiveté, et d'une sensibilité malade. Ne sait-on pas, en effet, que ceux pour qui le plaisir et les jouissances sont l'unique affaire de toute la vie, s'ennuient toujours, hormis dans ces rapides moments que remplissent de bruyantes distractions ; et que s'occuper sans relâche de la santé est le plus sûr moyen d'être constamment malade ou languissant ?

Le Tempérament bilieux.

Le bilieux a le teint hâve, la peau olivâtre, sèche et rugueuse; ses traits sont expressifs, ses yeux bruns, ardents, et souvent enfoncés : il en jaillit des regards éclatants ou de sombres éclairs. Le nez du bilieux est fréquemment aquilin, ses lèvres sont minces et pincées; l'oreille est bien située, bien découpée, et la lobule a peu d'épaisseur. Ses cheveux sont noirs ou brunâtres, gros et rudes, souvent hérissés; la barbe est dure et épaisse, et voilà même d'où vient le proverbe : *Vir pilosus, aut fortis, aut libidinosus*; car les bilieux

sont doués d'une force remarquable , et leurs passions ont une grande énergie. Ordinairement pourvus de peu d'embonpoint , leur veines superficielles sont fort apparentes , leur muscles nettement dessinés ; et leur formes anguleuses , plutôt athlétiques que belles , s'adaptent moins à Antoine qu'à Brutus , mieux à Démosthènes qu'à Alcibiade. Les os des bilieux laissent apparaître sous la peau leurs vives arêtes et leur apophyses , de même qu'on rencontre de nombreuses aspérités dans un sol tourmenté par des volcans. »

« Le tempérament bilieux appartient presque exclusivement à l'homme ; c'est même cette sorte de complexion qui donne l'aspect le plus mâle et le plus vigoureux. Les traits du bilieux sont prononcés et durs , ses yeux vifs , son regard assuré , sa lèvre inférieure souvent plus avancée que la supérieure : et tout cela exprime du dédain et de la fierté. Son teint est brun ou jaunâtre , sa barbe épaisse et rude ; la peau du visage qui couvre immédiatement les os et les muscles , reproduit la forme des premiers , et laisse apercevoir tous les mouvemens des autres. Presque jamais , parmi les hommes de ce tempérament , vous n'observerez de physionomie gracieuse et calme , rarement un visage ouvert et prévenant ; l'expression la plus ordinaire de leur figure est l'assurance et la fermeté , quelquefois aussi la rudesse et la violence.

« Quelles que soient leurs facultés morales ou

intellectuelles, les hommes de ce tempérament les exerceront toujours avec énergie, avec opiniâtreté. Le sanguin peut se distinguer sur le champ de bataille par une brillante valeur; tel on a vu le chevaleresque Murat chargeant à la tête de ses escadrons. Mais le bilieux affronte les dangers avec une froide intrépidité, et poursuit ses desseins avec une persévérance inébranlable : c'est le jeune Bonaparte, qui, l'œil attaché sur sa fictive étoile, s'avance d'un pas ferme jusqu'au commandement suprême, brave bientôt le pouvoir établi qu'il servait, humilie des envieux impuissans; surmonte tout, obstacles, ennemis, fatigues; après quoi il s'empare fièrement du trône, superbe objet de tous ses vœux, but et récompense d'une vie pleine de gloire, et le seul piédestal digne de son génie.

« Si quelques hommes paraissent nés pour conduire leurs semblables et leur commander, c'est surtout parmi les bilieux qu'il faut les chercher. L'homme de ce tempérament est capable des plus grands crimes, comme des vertus les plus sublimes. »

Le Tempérament lymphatique.

Ce tempérament se caractérise principalement par un embonpoint prononcé, une peau pâle et transparente, des formes arrondies, de la mollesse jusqu'à la flaccidité dans les chairs, le pouls faible, lent, les cheveux blonds ou châtains, rares et plats, la barbe étiolée, les yeux ont une couleur tendre, peu d'éclat, peu de vivacité, les lèvres sont volumineuses, surtout la supérieure; les dents, d'un blanc bleuâtre, sont irrégulièrement rangées. Cette sorte de complexion peut même être regardée comme un commencement d'état

maladif; du moins est-elle incompatible avec l'exercice plein et libre des fonctions vitales et intellectuelles. Ici, tous les traits dénotent une faiblesse inhérente à la constitution entière; le regard, doux et morne, ne s'anime presque jamais; la physionomie enfin n'exprime guère que la mollesse et l'apathie.

« Comment, sous l'influence d'une pareille constitution, pourrait-on déployer quelque énergie? Tous les organes participent de la faiblesse générale: les facultés intellectuelles et morales sont aussi débiles que le reste; et si elles conservent encore quelque énergie, où sont les instruments capables de les seconder? Les hommes de ce tempérament sont donc naturellement inactifs, lents et timides. Le moindre travail les fatigue, l'embarras le plus insignifiant les inquiète et les tourmente; ce qu'ils chérissent, c'est le repos, c'est la tranquillité: ils sont impropres à toute entreprise grande ou hardie. L'ambition, ils l'ignorent ou la dédaignent: ils sont indifférens à l'extrême; mais surtout aux idées d'ambition, aux honneurs: ils se contentent de végéter dans la condition de fortune où le ciel les a fait naître. Comme ils sentent leur faiblesse, et que le moindre danger les rebute ou les effraie, ils sont craintifs, doux et résignés; ils supportent les maux avec patience, plutôt que de s'en délivrer par un courageux effort. Le repos du moment leur est plus cher que

tout un siècle de gloire, s'il la faut acheter par quelque dures fatigues.

« Quelques hommes ont reçu ce tempérament avec la vie, et le conservent jusqu'au terme d'une assez longue existence : mais souvent ils se développent accidentellement chez des personnes exposées à des influences insalubres, à des causes malades ; ou bien chez des convalescents, chez ceux qui ont détérioré, par des excès de toute espèce, une constitution originellement bonne. Ce sont en particulier les gens sanguins qui fournissent le plus d'exemples de cette transition malheureuse d'un tempérament à l'autre, et c'est alors surtout que l'on peut le mieux apprécier l'influence du tempérament sur le caractère moral. Tel homme qui, avec les attributs de la complexion sanguine, se montrait vif, actif, brave et joyeux, devient lent, apathique, timide et morose, alors que les excès ou la maladie l'ont réduit à l'inertie du tempérament lymphatique ; et cependant les facultés intellectuelles et morales n'ont pu entièrement changer dans ce qu'elles ont d'essentiel.

« Le tempérament lymphatique est assez commun parmi les femmes ; chez elles il est plus en rapport avec le caractère du sexe et les facultés de l'esprit. Il est moins souvent le résultat d'une détérioration, et peut très-bien se rencontrer avec tous les indices d'une santé parfaite. Puisque le rôle le moins actif avait été départi à la femme,

dans le drame si compliqué de la vie ; puisque la douceur ; puisque la patience et la timidité devaient être pour elle des qualités plus nécessaires que la hardiesse et la force , il convenait que son tempérament se trouvât en harmonie avec ces dispositions morales.

« On doit cependant distinguer chez la femme deux espèces de constitutions lymphatiques : les traits caractéristiques de l'une ont été décrit plus haut ; ils sont surtout bien évidens à l'époque de la vie où la physionomie de la femme prend sa forme et son expression définitives , et ils n'éprouvent après cela que les changemens ordinaires que l'âge amène. L'autre espèce se distingue par des phénomènes plus insolites : c'est parmi les jeunes filles de quinze à vingt-cinq ans que l'on observe cette sorte de tempérament lymphatique. A cet âge , et plus souvent aux champs qu'à la ville , on voit de grosses créatures à joues plus que rebondies , aux mains énormes , à la physionomie immobile et terne ; l'esprit , aussi matériel que le reste , n'a chez elles ni grâce ni lumière , et semble inaccessible aux impressions des sens aussi bien que la pensée. Mais laissez venir l'amour ! attendez quelques mois de mariage ou de galanterie ! laissez agir l'espérance et régner un peu le bonheur ! et bientôt vous chercherez vainement , sur ces figures , l'air ébahi de la sottise , le teint plombé de l'inertie ; vous n'y voyez

plus que lis et roses ; devinez d'où vient ce changement ? Cette intéressante révolution , le bon La Fontaine et Favart en ont fait l'histoire ; mais j'aime mieux en suivre les diverses phases dans le joli roman de M. Fiévée , *La dot de Suzette*.

« Si l'homme d'un tempérament sanguin paraît né pour le plaisir et l'inconstance , pour la vie active et aventureuse ; si l'homme nerveux est plus particulièrement appelé à briller par son esprit , à tenir le premier rang dans les sciences et dans les arts ; si les vertus éclatantes ou les grands crimes , si l'ambition et le pouvoir sont réservés à l'homme d'une complexion bilieuse , la part du lymphatique a été moins heureuse et moins brillante ; il paraît né pour le repos et la soumission , et peut-être aussi pour la douleur : servir et souffrir , telle est sa destinée. »

Le Tempérament mélancolique.

Les caractères du tempérament mélancolique sont : une complexion sèche et froide, une taille courbée, le teint livide, plombé, le corps décharné, la poitrine étroite, les hypocondres gonflés, la peau rude et ridée, les traits sévères, les fibres rigides et tendres; les mouvements tardifs, raides; le pouls dur et lent; les cheveux sont noirs et plats; la voix grave et obscure, la démarche circonspecte. Le mélancolique, morose, chagrin, mécontent de tout, pessimiste, rêveur, méditatif, fuit l'éclat, évite toute apparence et se

retire en lui-même : solitaire , sobre , ennemi des plaisirs , on le trouve constant , modeste , profond , taciturne ; il aspire au repos , à la tranquillité , à la vie comtemplative.

Le mélancolique a peu d'embonpoint , mais rien n'est plus remarquable que le mode habituel de toutes ses affections morales ; entraîné complètement vers le but de son inclination , il lui devient extrêmement difficile d'en être détourné , il semble même n'être constitué que pour n'embrasser qu'un très-petit nombre d'objets ; afin d'y rester attaché exclusivement ; d'un caractère essentiellement ombrageux , sa haine devient d'autant plus tenace , qu'elle est facile à provoquer , et qu'il n'y a que le désir seul de la vengeance qui puisse fixer ses idées , en la prolongeant jusqu'à la pleine et entière exécution de ses projets : mais lorsqu'il se passionne pour l'étude des sciences abstraites , ou la culture des beaux arts , il parvient souvent à les approfondir ou à les étendre en les perfectionnant. Le mélancolique est semblable au feu qui couvé sous la cendre , toujours taciturne , silencieux , peu communicatif , il ne sort ordinairement que par des actes d'une très-grande énergie ; tantôt poussé par le génie du mal , tantôt guidé par les élans les plus généreux , il se laisse constamment entraîner à l'un comme aux autres par un penchant presque irrésistible. Les mélancoliques sont d'autant plus portés et plus sensibles

aux épanchemens de l'amitié, qu'ils savent très-peu les faire naître; aussi l'on doit compter sur l'empire que réussit à prendre sur eux un ami capable de les fixer, et de captiver leur confiance ou leur attachement; c'est même un très-grand bonheur pour eux.

Le Tempérament athlétique.

Toute constitution bien caractérisée par une forte stature, qui résulte du développement des muscles est désignée sous le nom de tempérament athlétique ou musculaire. Les individus qui ont cette complexion, ont la force en partage; mais leur intelligence est presque nulle. L'hercule farnèse est un beau modèle de cette constitution. Le grand développement musculaire paraît se faire aux dépens des facultés sensoriales; on voit qu'il a absorbé toute la portion de vie que la nature destinait aux organes de la pensée. Les forts de la

Halle, les porte-faix, ceux surtout qui exercent leur métier sur les ports de mer, sont doués d'une force étonnante dans presque tous les muscles, qu'ils transmettent assez souvent à leurs enfans; mais le plus souvent elle est le résultat de l'habitude contractée dès l'adolescence.

Quelque soit l'origine de la force, il est évident que ceux qui la possèdent forment une classe distincte des autres, car ils jouissent ordinairement d'une constitution beaucoup plus vigoureuse que la généralité des hommes.

Dans cet examen des tempéramens et de leur physionomie caractéristique, nous n'avons parlé que de ceux qui sont le mieux dessinés, de ceux qui se distinguent par des traits bien marqués, et des couleurs vives et prononcées. Ce sont là les six types principaux de la complexion humaine; mais, en réalité, il est fort rare qu'ils se prononcent aussi nettement que nous venons de le dire.

Ils ne sont presque jamais séparés par un aussi grand intervalle; leurs formes et nuances s'associent et se combinent de mille manières; et il en résulte une foule de tempéramens mixtes qui participent des avantages et des inconvénients des six tempéramens plus fictifs que réels, que nous venons de décrire: les physionomies et les caractères qui en résultent offrent de même mille nuances diversifiées.

Les Âges.

La vie se divise en plusieurs périodes qui constituent ce qu'on appelle les âges. On est dans l'usage de les mesurer par la division du temps, c'est-à-dire par le nombre des jours, des mois, des années. Les moralistes distinguent quatre âges : l'enfance, l'adolescence, l'âge viril, et la vieillesse, que les poètes ont ingénieusement comparées aux saisons. Mais les physiologistes, plus rigoureux dans leurs observations, ont fondé la division de l'existence sur des résultats anatomiques et sur les changemens les plus remarquables

qui s'opèrent pendant sa durée. Les uns, s'arrêtant à des considérations trop générales, ont assigné à la vie trois époques : l'âge d'accroissement, l'âge stationnaire, et l'âge de décroissement; les autres, prenant pour la base de leur classification la faculté reproductrice, qu'ils regardent comme le but principal pour lequel tout animal est créé, ont aussi marqué de trois époques l'étendue de la vie, savoir : celle où cette faculté n'existe point encore; celle où elle est établie dans toute sa puissance, et celle où elle diminue et s'anéantit. D'autres enfin, appliquant seulement leur pensée à l'existence humaine, la fractionnent en espaces successifs de sept années; ces septenaires, leur paraissant correspondre aux principales modifications que subit le corps de l'homme. Mais de telles divisions sont trop arbitraires pour indiquer exactement les diverses mutations que la physiologie nous révèle. C'est en tenant rigoureusement compte de ces changemens, que le savant Hallé a signalé cinq âges principaux, qu'il subdivise ensuite en différens stades : la *première enfance* présente, selon lui, trois époques bien distinctes, et se termine à sept ans; la *deuxième enfance* est comprise entre ce dernier terme et les premiers signes de la puberté; l'*adolescence* dure jusqu'à vingt-cinq ans pour les hommes, mais commence et finit quelques années plus tôt pour les femmes; puis vient l'*âge adulte*, qui va jusqu'à soixante ans, et

auquel il a moins heureusement assigné trois degrés ; enfin la *vieillesse*, qui offre aussi trois temps plus ou moins marqués, depuis l'instant où elle commence jusqu'à la décrépitude. »

Nous ne développerons ici aucune des considérations qui se rapportent à chacune de ces périodes ; mais ce que nous devons dire, c'est qu'elles se succèdent et s'enchaînent par des transitions souvent inapercevables ; que les caractères qui les distinguent sont moins tranchés, moins faciles à observer au commencement et à la fin que vers le milieu ; que chacune d'elles cependant a sa physionomie particulière aussi remarquable au physique qu'au moral ; que dans chacune aussi, l'état des organes et des fonctions diffère, et que par conséquent chacune a ses maladies qui doivent être prévenues ou combattues par des moyens qui lui soient spécialement appropriés.

« Considérés dans leurs rapports avec le temps, les âges, a dit un physiologiste moderne, varient comme la vie, qui n'est que leur ensemble dans chaque espèce animale ; telle espèce n'a qu'une vie d'un jour, telle autre a une vie d'un siècle. Mais dans la même espèce, certains individus peuvent parcourir ou plus lentement ou plus rapidement que d'autres les phases de leur vie, et par conséquent parvenir, dans le même temps, à des âges différens. »

Ce qu'il faut observer aussi, c'est que les évo-

lutions qui marquent la première moitié de l'existence et le dépérissement par lequel la dernière se signale, ne sont pas le résultat d'une action constante et uniforme dans tous les appareils d'organes et dans tous les systèmes, mais que chaque appareil et chaque système ont leur âge de prédominance et deviennent ou cessent d'être dans l'économie des centres d'action. Cette observation, reproduite dans des ouvrages récents, avait été parfaitement comprise par Cabanis, qui, dans son immortel ouvrage, l'a consignée en ces termes :

« On n'a pas de peine à remarquer que, dans chaque âge, les hommes ont une direction particulière; que les mouvemens tendent spécialement vers tel ou tel organe; que non-seulement les organes ne se développent pas tous aux mêmes époques, mais qu'à développement d'ailleurs égal, il deviennent successivement des centres de sensibilité, des foyers nouveaux d'action et de réaction, et que les phénomènes qui accompagnent et caractérisent ces déplacements successifs des forces sensibles, ont lieu dans un ordre qui se rapporte entièrement à celui des idées, des sentimens, des habitudes, en un mot, à l'état des facultés intellectuelles et morales. » (*Rapports du physique au moral de l'homme*).

« L'âge apporte de grands changemens dans toutes les parties du corps; mais ces changemens sont plus marqués à la face que partout ailleurs.

Les tissus qui la composent changent à la fois de forme, de volume, de couleur et de consistance. Le visage de l'enfant est court et élargi; son front est saillant; ses joues, formées de deux pelotons de graisse, ne sont creusées d'aucun sillon: la peau en est douce, tendue rosée: les lèvres sont fraîches et vermeilles. Tant de contours arrondis donnent à cet âge un air riant et gracieux: aussi est-ce sous les traits de l'enfance que les peintres et les poètes représentent l'amour, l'innocence et la gaieté, qui, tous trois, dans un âge plus mûr ne sont plus guère que de trompeuses fictions.

« C'est à l'âge de la puberté que la face éprouve les changements les plus sensibles et les plus importants; la physionomie prend alors un nouveau caractère. A cette époque où tous les os de la face prennent un accroissement considérable, le nez s'allonge, les joues se creusent et perdent leur forme arrondie; la barbe commence à paraître sur le menton et les côtés du visage. Jusque-là les deux sexes avaient à peu près la même physionomie; celle de l'homme change alors absolument, tandis que la jeune fille garde encore, et conservera durant toute la jeunesse, la forme gracieuse de l'enfance: elle perd, il est vrai, pendant un certain temps, la fraîcheur de son teint et le contour si gracieux de son visage; mais bientôt ces premières parures ressuscitent avec de nouveaux embellissements.

« L'œil du jeune homme devient plus mâle , quoique encore mal assuré : son visage s'allonge et pâlit ; ses traits ne sont pas encore ceux de l'homme fait. Pendant quelques années la physionomie de l'adolescent conserve le même vague que son caractère ; ce n'est qu'à de longs intervalles qu'elle retrace l'image encore indécise des passions qui fermentent dans son sein. C'est comme une illumination passagère ; et ces courts orages font promptement place à la sérénité du premier âge , sans laisser à leur suite ni nuages ni tempêtes. Mais peu à peu les traits se prononcent et se dessinent davantage ; les passions qui seront dominantes ébauchent déjà divers sillons qui attestent leur règne commencé : d'abord légères et fugitives , ces empreintes deviennent plus profondes , et finissent par rester ineffaçables.

« C'est une loi générale de l'organisation que plus l'usage d'une partie est fréquent , plus cette partie prend de la force et du volume : il doit donc arriver que les muscles du visage le plus fréquemment mis en action par telle ou telle passion , deviennent les plus manifestes et les plus actifs ; or ce sont ceux qui , placés sous la peau , forment les saillies et les enfoncemens de la face.

« Effectivement , c'est aux muscles , à cause du mouvement succadé que reçoivent d'eux la peau et les lèvres , que la physionomie doit sa principale expression. Si les passions tristes sont prédomi-

nantes, le visage finit par conserver l'empreinte de la tristesse; son aspect est riant, au contraire, si les traits ont été long-temps soumis à l'influence des impressions gaies. C'est de la même manière que le courage et la timidité, la fierté et la modestie, toutes les passions, en un mot, et toutes les affections de l'âme, finissent par laisser sur la figure des traces plus ou moins profondes et durables.

« Telle est la marche ordinaire de la nature : vers trente ans environ, les traits dont alors le développement est achevé, sont plus prononcés et moins mobiles; c'est alors que la physionomie a tout à fait pris le caractère propre à la race, à la nation ainsi qu'au tempérament et à l'humeur de chaque individu.

« Jusqu'à cet âge la face de l'homme n'avait été que gracieuse, fraîche, ou jolie; elle devient belle alors, parce qu'elle porte l'empreinte irrécusable de l'intelligence, le cachet de la raison. Quelques hommes conservent jusqu'à la vieillesse les formes arrondies du jeune âge; ce sont ordinairement des personnes peu susceptibles d'émotions profondes et plus sensibles aux plaisirs des sens qu'aux jouissances intellectuelles; en voyant leur visage charnu, sanguin, vasculaire et fleuri, on peut en induire que les grandes passions leur furent étrangères; car les passions sont grimaçantes de leur nature, et leur passage fréquent est toujours marqué par des rides. »

« Chaque âge a donc, disons-nous, sa figure distinctive. Toutefois il faut remarquer que dans l'enfance la physionomie n'existe pas encore; les passions ne l'ont pas encore créée, les diverses parties de la face n'ont pas acquis un développement assorti à l'usage auquel elles sont destinées. A l'autre bout de la vie, dans la vieillesse, la physionomie n'existe plus; soit que les passions, alors comme amorties, n'aient plus besoin d'interprètes, soit que les traits endurcis du visage ne puissent plus obéir à celles qui survivent encore. Les yeux dès lors perdent leur éclat, leur vivacité; la peau du visage, sèche et ridée, conserve dans tous les moments la même teinte; les muscles ont perdu leur force et leur mobilité: d'où il résulte que tous les traits sont affaissés, attirés vers le menton; et cela même donne à la face un air de regrets, de plainte et de mauvaise humeur.

« Ainsi les contours arrondis et gracieux de l'enfance sont insensiblement remplacés par les formes moins douces, mais plus belles et mieux prononcées de l'âge mûr; et l'on ne retrouve plus chez le vieillard que des formes dures, tristes, anguleuses et inanimées.

« L'enfant ne sait que rire et pleurer, l'homme adulte laisse voir sur son visage et la satisfaction de l'amour et l'anxiété de l'ambition et les élans du courage; tandis qu'on ne lit plus sur la figure du vieillard que la tristesse, l'indifféren-

ce ou l'abattement : tout le reste est effacé , ou du moins illisible.

« La mort enfin détruit entièrement l'expression de la physionomie : on ne voit plus même , chez un moribond , que la toile sans couleur ni dessin de l'ancien tableau.

« Il en est de même chez les misérables que l'on conduit au supplice : quoiqu'ils soient encore pleins de vie , l'agonie morale qu'ils endurent communique à leur visage un aspect souvent plus affreux que la mort.

« Les cheveux , la barbe , l'épiderme , les sourcils , les dents et la cornée de l'œil , telles sont essentiellement les parties du corps d'après lesquelles on a coutume d'augurer de l'âge des personnes. Précisément parce qu'ils sont peu vivants et n'ont qu'une vie d'emprunt , bientôt on voit ces organes pâtir et s'altérer dès que la vie a perdu ce riche excédant , cette luxueuse superfluité qui caractérise les belles années de la jeunesse. Ce sont des parasites qui ne prospèrent qu'au sein de l'abondance : tout besoin d'économie les fait fuir ou mourir.

« Toutefois de pareils indices induiraient souvent en erreur , surtout dans nos cités modernes , où de brusques alternatives de bien et de mal , où le passage trop subit du repos aux fatigues , des privations à l'abus , et de l'insouciance aux chagrins , imitent si parfaitement les effets de l'âge.

« Il est donc peu difficile de découvrir sur le visage les traces des années. Chaque homme porte avec lui son acte de naissance. En vain cherche-t-on à se faire illusion à soi-même et à tromper autrui sur sa jeunesse factice ; en vain la femme qui voit s'enfuir, avec ses charmes, et l'amour et les plaisirs, s'efforce-t-elle de cacher les ravages du temps. Rendra-t-elle à ses yeux leur éclat, à son teint sa fraîcheur ? Elle a beau s'imprégner d'essences précieuses et se tatouer de carmin, le temps n'en grave pas moins sur ces traits, jadis si séduisants, ses outrages irréparables. C'est beaucoup, si tant de soins et de minutieux mensonges parviennent à retenir quelques années de plus à ses pieds ses adorateurs les plus intrépides. La jeunesse une fois écoulée, adieu l'amour ! le fard l'épouvante, les rides lui font peur (1). »

(1) C'est ce que Colletet a si bien rendu dans ces vers adressés à une vieille coquette :

*Pour peindre tes sourcils et couper tes cheveux ,
Penses-tu rappeler tes premières journées ?
Prends en gré ta vieillesse ; et, sans te plaindre d'eux ,
N'accuse de ce mal que tes longues années.
Veux-tu que l'on te voit un visage plus beau ,
Reviens, vieille Médée, à la fleur de ton âge ,
Purge tes yeux de cire, acquis un teint nouveau ;
Applanis les sillons qui rident ton visage.
Mais non : puisqu'ici bas toute chose a son tour ,
Que le bien et le mal l'un à l'autre succède ,
Si tu fus autrefois un miracle d'amour ,
Vente-toi maintenant d'en être le remède.*

Des Professions.

« Tout métier, toute profession est une condition particulière de la vie, qui fait dominer ou du moins rend permanentes certaines habitudes physiques ou morales, certaines directions de l'esprit dont l'expression profonde et sans cesse renouvelée donne à tous les hommes du même état un air de famille. » MOREAU (*de la Sarthe*).

C'est là ce que les peintres de genre et les habiles en fait de caricatures, n'ont pas manqué de remarquer et de saisir. A Paris, un observateur exercé ne confond pas l'habitant du quartier Saint-

Germain avec l'élégant de la Chaussée-d'Antin, le rentier du Marais avec le marchand petit-maitre de la rue Vivienne, ni le jeune homme des Faubourgs avec l'étudiant du quartier Latin : chacun a sa physionomie comme son accoutrement et sa contenance.

Les boulangers ont les muscles des bras très-développés, les danseurs ceux des cuisses.

Les cultivateurs se courbent avant l'âge de la vieillesse.

Les porte-faix ont le dos voûté, les muscles du dos et des reins très-développés, les épaules larges et portées en avant semblent rétrécir le thorax.

Les cavaliers ont les cuisses arqués, le genou un peu en dedans et gros. Les cavaliers qui ont reçu des leçons des grands maîtres d'équitation, marchent très-ordinairement le pied droit.

Les marins, par l'habitude qu'ils sont forcés de prendre pour conserver leur équilibre, dans le tangage et le roulis du navire, marchent les pieds tournés en dedans.

Les voltigeurs ou danseurs de corde, forcés de se maintenir en équilibre, portent le corps en arrière, leurs pieds tournés en dehors.

Les tailleurs ont la poitrine étroite et enfoncée, ont les pieds tournés en dehors; leurs bras ont un mouvement qui les fait aisément reconnaître malgré le costume, souvent élégant, sous lequel la plupart d'entr'eux cherchent à se cacher.

Les cordonniers ont tous leur mouvemens angu-

leux ; s'ils se baissent , leur dos ne se courbe pas , ils se ploient aux lombes comme une charnière , et toutes leurs attitudes offrent toujours une raideur extrême ; ils marchent les genoux un peu fléchis , comme les nègres.

On aperçoit des rides circulaires très-prononcées près des yeux des serruriers , des forgerons , des verriers , des émailleurs. Ces rides sont occasionnées par la contraction habituelle et soutenue du muscle orbiculaire des paupières.

Les naturalistes et les autres personnes qui font des observations microscopiques , ont des rides inégales sur le front , et des rides demi-circulaires à l'angle externe de l'œil gauche qu'ils tiennent habituellement fermé. Il en est de même des horlogers , des graveurs et de tous ceux qui se servent habituellement d'une lentille ou d'une loupe.

Les médecins ont fini par communiquer à leur visage , une expression sérieuse et grave ; en rapport avec les scènes malheureuses dont ils sont journellement témoins.

Les chirurgiens , principalement ceux qui font de très-fréquentes opérations , conservent un mouvement habituel de la lèvre supérieure ; mais lorsqu'ils opèrent , on les voit serrer les lèvres , fermer la bouche avec force ; leurs joues ont un léger mouvement d'agitation et de frémissement par suite de la rigidité des muscles , occasionnée par la contraction des mâchoires.

L'homme de cour a un visage qui , dans les circonstances les plus fâcheuses et les plus imprévues , conserve toujours sa souriante immobilité.

Les joueurs de la clarinette , du haut-bois ou de la flûte , ont ordinairement les lèvres pincées , et les joues serrées , un peu creuses ; ceux , au contraire , qui sonnent de la trompette ou donnent du cor , ont les joues plus volumineuses et plus arquées dans leur milieu ; il en est de même des souffleurs et des verriers.

« Si la profession , le métier , sont exercés en commun , il se joint à leur effet la puissance incalculable de l'imitation , une sorte d'action sympathique de l'homme sur l'homme. » MOREAU (*de la Sarthe*).

L'influence d'un même travail par un grand nombre d'hommes réunis est si puissante , qu'elle fait disparaître la physionomie naturelle. M. Godwin , dans son roman de Fleetwood , en parlant d'une filature de soie de Lyon , dit que là toutes les physionomies des hommes , des femmes et des enfans avaient la même expression ; l'air d'une attention stupide , d'une contrainte douloureuse , d'un emploi machinal et monotone de leurs forces , et d'une intelligence aussi bornée qu'elle n'a jamais été que très-peu développée.

Des Habitudes.

Les habitudes agissent souvent sur nous , à notre insu , sans que nous nous rendions compte de leur puissance , sans que nous cherchions à nous y soustraire. Ces habitudes se rencontrent dans le langage , comme dans les diverses actions de l'homme , et si elles peuvent changer quelquefois l'expression ordinaire de la physionomie , le plus ordinairement aussi elles viennent ajouter aux moyens divinitaires empruntés à celle-ci. Ces gestes , ces exclamations , ces attitudes , ces mots favoris qui reviennent fréquemment dans les actes

de la vie, décèlent souvent l'état ordinaire de notre esprit. Les professions, en entraînant chaque jour les individus dans le même cercle d'actions ou de pensées, leur font ainsi prendre des habitudes morales et physiques, dont il est souvent impossible de se défendre. L'homme versé dans les sciences, qui a beaucoup étudié, beaucoup retenu, empruntera dans son langage des images ou des mots à ses diverses connaissances; celui, au contraire, qui se renferme dans une seule profession, qui en est peu distrait, en rappellera souvent ou les attitudes qu'elle exige, ou les pensées qu'elle développe en lui; il appliquera souvent, par analogie, les termes techniques de son métier. Je me rappelle que visitant un jour un chantier de construction, je demandais à un ouvrier charpentier s'il avait des enfans: deux, me répondait-il, *et un en chantier*.

Les Passions.

Les Passions, dit l'éditeur de Lavater, considérées relativement à la physiognomonie, doivent être regardées comme des phénomènes de l'économie vivante, qui commencent en dedans et s'achèvent en dehors, ou dans les traits des physionomies ou par l'ensemble du mouvement de tout l'intérieur de l'organisation.

Les Passions peuvent être rangées sous deux ordres différens : les passions gaies ou expansives, les passions tristes ou rétractives; dans les premières toutes les parties de l'organisation semblent

s'épanouir, s'étendre, comme pour envahir, saisir, embrasser; dans les secondes, elle semblent se dérober, se soustraire à tous les objets.

Dans la joie toutes les parties se dilatent, le visage s'épanouit, les joues s'écartent, une douce chaleur se répand dans tout le corps, la poitrine s'élargit, tout s'exhale au dehors; l'œil est médiocrement ouvert et riant; la prunelle vive et brillante, les narines tant soit peu ouvertes, les coins de la bouche modérément élevés, le teint vif, les joues et les lèvres vermeilles; les muscles zygomatiques et les releveurs de la lèvre supérieure, le moyen et le grand susmaxillo-labial, en se contractant avec beaucoup de douceur, embellissent l'expression de la joie et produisent le sourire.

Dans la tristesse ou le chagrin, qui est le propre de la complexion mélancolique et de la vieillesse, tout se retire, au contraire, au dedans; le visage se renfrogne, les joues se resserrent, la poitrine se rétrécit, les membres se concentrent, comme dans le froid. La première est une dilatation de la vie, elle engraisse le corps, la seconde, qui est sa concentration, le fait maigrir. Par la colère, l'âme s'échauffe et s'exalte, tandis qu'elle se glace et s'affaise par la crainte. La colère entre avec impétuosité dans l'âme, ou plutôt elle n'y entre pas, elle y tombe comme la foudre qui frappe à l'impourvu, et qui ne met point de temps entre la chute et l'embrasement qu'elle cause.

Ce qui reste de raison et d'esprit alors est employé pour saisir et rapprocher tout ce qui peut exagérer l'offense et l'injure ; il y a des passages subits des vociférations et d'une volubilité insolente à un silence farouche : la tête est violemment et irrégulièrement agitée ; il y des grincemens de dents , des serremens convulsifs des mâchoires , les yeux se meuvent avec rapidité , sont souvent tournés de travers ; tantôt ils semblent tourner , tantôt ils semblent s'arrêter : on y voit une tristesse farouche , une sécheresse étincelante , une inquiétude fière et hagarde ; les lèvres sont quelquefois tuméfiées et renversées , couvertes de l'écume de la rage. La voix d'abord aiguë , devient sourde et affreuse ; la parole est entrecoupée. Enfin , l'homme en colère a le visage enflammé et boursoufflé ; les veines du front , du col et des tempes , enflées et tendues ; le poulx lui bat avec promptitude et véhémence ; la poitrine s'élève par grandes secousses et fait une respiration violente et précipitée ; ensemble de signes et d'expressions , qui offre la réunion de ce qu'il y a de plus difforme dans les plus cruelles maladies , et de ce qu'il y a d'horrible dans les animaux les plus farouches. En effet , lorsque nous sommes irrités , le feu monte au visage , les joues se relèvent , tous les traits se tendent , la poitrine se gonfle , le cœur bouillonne , les membres se roidissent. Mais dans la crainte les mouvemens sont opposés aux pré-

cédens, les traits retombent, la figure s'abaisse, la poitrine s'affaisse, le cœur manque et se refroidit, tous les membres sont abattus.

Les autres passions, se composant pour la plupart de ces quatre primitives, participent de leurs traits physionomiques. L'amour et la haine étant des affections seulement relatives à des individus que l'on aime ou que l'on hait, ne deviennent presque jamais constitutionnelles ou inhérentes à l'organisation comme les précédentes.

Dans l'amour et l'admiration, le front se dresse et s'avance; les yeux s'ouvrent, la paupière se lève. Dans la curiosité, la bouche s'entrouvre, comme on voit des paysans ou des ignorans, regarder, la bouche béante, un spectacle nouveau pour eux. La joie, le rire, ferment à demi les yeux, élèvent les coins de la bouche, soulèvent les joues, ouvrent les ailes du nez et retirent toutes les parties sur les côtés et vers les régions supérieures. Au contraire, dans la tristesse et les pleurs les parties tendent vers le bas, la figure s'allonge, les lèvres s'abaissent. Les affections gaies aspirent vers le ciel; les passions tristes tendent vers la terre.

Si l'effroi se marque par une bouche excessivement ouverte et des yeux qui semblent sortir de la tête, le mépris rend le visage inégal : un œil se ferme et l'autre se détourne. La haine, la colère se témoignent encore par l'avancement de la lèvre

inférieure qui emboîte la supérieure, en même temps que le front s'abaisse et se sillonne de rides. Dans l'envie, les sourcils viennent couvrir la racine du nez; l'œil disparaît sous eux, les dents grincent et les coins de la bouche s'ouvrent, le milieu demeurant fermé. Dans la jalousie, les sourcils se froncent, les yeux se tournent en dessous et les joues se contractent. Mais, comme nous l'avons vu, ce sont les yeux qu'il faut étudier pour deviner les sentimens les plus cachés (1). Il est rare qu'un scélérat soutienne hardiment son crime sans se décéler à l'observateur qui interroge son regard.

(1) Voy. ce que nous avons dit pag. 107—111.

Les Climats.

Il suffit, dit Cabanis, de jeter un coup d'œil sur le tableau des différens climats, pour voir sous combien de formes variées, dépendantes des circonstances qui leur sont propres, la puissance de la vie semble prendre plaisir à s'y développer. Dans chaque importante division de notre globe, dans chaque grande variété d'une de ces divisions, prise au hasard, combien d'animaux qui ne se rencontrent pas ailleurs ! quelle diversité de structure, d'instinct, d'habitudes ! que de traits nouveaux ils offrent à l'observation, soit dans la manière

de pourvoir à leurs besoins, soit dans le genre et dans le caractère de leurs facultés primitives, soit enfin dans la nature et dans la direction que prennent et ces facultés et ces besoins ! L'influence du climat est surtout fortement marquée dans les changemens qu'en éprouvent les mêmes races : puisque non seulement cette influence s'exerce sur leurs qualités ou leurs dispositions intimes, mais qu'elle peut encore quelquefois effacer de leur structure extérieure et de leurs inclinations, ou de leur naturel, les traits qu'on avait crus les plus distinctifs. Le Cheval, le Chien, le Bœuf, sont en quelque sorte, d'autres espèces dans les différentes régions du globe : dans l'une, audacieux, fougueux, sauvages, farouches ; dans l'autre, doux, timides, sociables : ici l'on admire leur adresse, leur intelligence, la facilité avec laquelle ils se prêtent à l'éducation que l'on veut leur donner ; là, malgré les soins les plus assidus, ils restent stupides, lourds, grossiers, comme le pays lui-même, insensibles aux caresses et rebelles à toutes les leçons. La taille de ces animaux, la forme de leurs membres, leur physionomie, en un mot, toute leur apparence extérieure, tient évidemment du sol qui les a produits, des impressions journalières qu'ils y reçoivent, du genre de vie qu'ils y mènent et surtout des alimens que la nature leur y fournit. Si la sensibilité de l'homme est, par rapport à celle de toutes les espèces animales

connues, la plus souple et la plus mobile, on peut en conclure que tout ce qui peut agir sur les autres créatures vivantes, agit, en général, d'une manière beaucoup plus forte sur lui. Nous ne tracerons pas ici les différences qui existent entre les diverses races humaines; ce sujet est traité ailleurs (1), mais nous rappellerons seulement combien il y a de différentes tranchées entre les diverses nations d'une même partie du globe. Combien n'est-il pas facile, pour l'ordinaire, de reconnaître aux traits caractéristiques qui les distinguent, un Hollandais, un Anglais, un Italien, un Espagnol!

Nous n'examinons que les Russes proprement dits, qui s'étendent depuis les frontières de la Finlande, de l'Esthonie, et de la Livonie, jusqu'aux confins de l'Asie. Ce qui frappe le plus dans cette nation au premier abord, est sa force étonnante. Elle s'annonce aussitôt par une large poitrine et par un cou vraiment colossal, qui rappelle l'hercule de Farnèse, et que vous retrouverez sans exception dans chaque individu de tout un équipage de matelots. Une chevelure et une barbe noire, épaisse et rude, des yeux enfoncés et noirs comme du jais, un front étroit qui se termine près du nez par une inflexion, sont encore autant de signes d'une constitution robuste. Quelquefois les hommes ont la bouche élégante, mais plus souvent

(1) Voy. pag. 9 et 45.

elle est massive , largement fendue , et bordée de grosses lèvres. Chez les femmes , l'élévation de l'os de la joue , les tempes rentrantes , et un nez camus qui va se joindre au front couché en arrière , n'offrent guère de traits qui répondent à l'idéal du beau. A un certain âge , les deux sexes prennent de l'embonpoint. Leur vertu prolifique passe toute croyance.

Au centre de l'empire est l'Urkanie , province d'où l'on tire la plupart des régimens de cosaques. Ceux-ci diffèrent à peu près des autres russes , autant que les juifs des chrétiens. Ils ont ordinairement des nez aquilins ; ils sont bien faits , sensuels , de bon accord et assez industriels.

Il en est des turcs comme des russes ; c'est un mélange du plus beau sang de l'Asie mineure avec le rebut matériel et grossier de la race tartare. Né avec de l'esprit , le Natolien est taciturne. Son regard est exempt de passion , il a de la sagacité et même un degré de ruse qui pourtant ne fait pas tort à sa probité. Sa bouche annonce le don de la parole ; sa chevelure , sa barbe et son cou grêle , un homme souple. Chez le tartare nomade , les contours de la tête , des yeux et de l'os de la joue , désignent la force et la sensualité. La coupe de l'œil , des sourcils , du nez , de la bouche et de l'oreille , tout cela montre sa constitution robuste , mais en même temps un être qui borne toutes ses jouissances à l'instinct physique.

L'Anglais a la démarche droite, et quand il se tient debout il est d'une raideur immobile. Ce qui le distingue surtout des autres nations, c'est l'arrondissement et l'égalité des muscles de son visage. Dans le silence et dans l'inaction, sa physionomie ne fait guère deviner les capacités qu'il possède. Son œil se tait et ne cherche point à plaire; son caractère est uni comme son costume. Il est trop brave pour chercher querelle, mais une fois irrité il ne se possède plus. Jaloux de son existence personnelle, il se met peu en peine de l'opinion publique, quitte à passer pour singulier. Il n'est pas libertin par goût, mais il lui arrive quelquefois d'afficher la théorie du vice.

Parmi toutes les nations prises ensemble, le Français est le sanguin par excellence. Naturellement bon, léger, tour à tour spirituel et ingénu; il conserve une aimable gaieté jusque dans l'âge le plus avancé; il est toujours prêt à saisir le plaisir de la meilleure société possible. Il se permet bien des choses, mais il en permet tout autant aux autres, pourvu qu'ils se reconnaissent étrangers, et qu'ils lui laissent l'honneur d'être français. Son imagination suit les objets jusque dans leurs moindres rapports, avec la rapidité d'une pendule à secondes.

L'esprit est l'apanage du Français; sa physionomie ouverte annonce, dès le premier abord, mille choses agréables et aimables. Quelque distin-

guée que soit sa figure, il est difficile de la décrire. Aucune nation n'a si peu de traits marqués et tant de mobilité. Le Français exprime tout ce qu'il veut par sa physionomie et par son geste; aussi le démêle-t-on aisément, parce qu'il ne sait pas se déguiser.

La physionomie de l'Italien est tout âme. Son langage est une exclamation et une gesticulation continuelles. Rien de plus noble que sa forme; son pays est le siège de la beauté. Un petit front, les os de la joue fortement prononcés, un nez énergique et une bouche élégante, attestent ses droits de parenté avec l'ancienne Grèce. Le feu de son regard prouve de rechef jusqu'à quel point le développement des facultés intellectuelles dépend des influences d'un heureux climat. Son imagination est toujours active, toujours en sympathie avec les objets qui l'environnent. Son esprit est un reflet de la création entière. Enfin, chez l'Italien tout est poésie, musique et chant, et le sublime de l'art lui appartient en propre.

Le Hollandais est d'un esprit paisible, apathique et borné; il semble ne rien vouloir. Sa démarche et son regard n'expriment rien, et vous pouvez converser des heures entières avec lui sans qu'il lui arrive d'avancer une opinion. La possession et le repos sont ses idoles. Les arts par lesquels il peut se procurer les avantages de la vie sont les seuls qui l'occupent.

Un front élevé, les yeux à demi fermés, un nez charnu, les joues affaissées, la bouche béante, les lèvres plates et un large menton; tels sont les traits dont il faut composer la physionomie du Hollandais, c'est-à-dire de l'habitant des sept provinces-unies, qu'il ne faut pas confondre avec le Flamand, dont le caractère jovial tient le milieu entre l'italien et le français.

L'Allemand est honteux de ne pas tout savoir; l'idée d'être pris pour un ignorant l'effraie, et cependant sa retenue et son excès d'honnêteté lui donnent quelquefois l'air d'un homme borné. Il s'attache de préférence à la solidité du jugement et à la pureté des mœurs. Depuis le temps de Tacite, il s'est plu à vivre dans la dépendance des grands et à rechercher leurs faveurs; il fait pour eux ce que d'autres nations font pour la liberté et propriété. A une certaine distance, sa physionomie est plus expressive; elle ne fait pas effet comme une peinture à fresque, mais elle demande à être approfondie et étudiée de près. Son caractère de bonhomie et de bienveillance est souvent offusqué par un extérieur rembruni, et il faut beaucoup d'attention pour débrouiller ses traits à travers les rides qui les couvrent. L'Allemand est difficile à émouvoir, il ne parle guère de soi que le verre à la main. Rarement il se doute de son mérite, et il est tout surpris quand vous lui en trouvez. La candeur, l'application et la discrétion sont ses trois

colonnes d'appui. Le bel esprit n'est pas son affaire, mais il se nourrit d'autant plus du sentiment. Enfin l'Allemand est sobre dans la jouissance des biens de la vie; il a peu de penchant à la sensualité, et il évite les excès; mais d'un autre côté il est raide dans ses manières, et moins sociable que ses voisins.

L'air d'hypocondrie et d'abattement, la relaxation et l'affaissement des muscles chez tous les peuples du nord et du sud qui ont à lutter contre la faim, sont des preuves évidentes que le sort les a condamnés à occuper la dernière place sur l'échelle de l'espèce humaine, et que le bonheur, dans le sens que nous attachons à ce mot, ne sera jamais leur partage.

En France même n'existe-t-il pas des traits particuliers auxquels on peut reconnaître le Champenois, le Normand, le Breton, le Provençal! etc. Nous devons être sobres d'exemples dans cette partie de notre travail, et nous borner à signaler les faits principaux pour ne pas rappeler ici ce qui est dit ailleurs dans cet ouvrage; il nous suffira donc de rappeler que dans l'étude de la Physiologie humaine il faut d'abord faire la part des grandes modifications que les climats, comme les tempéramens, les sexes et les âges doivent apporter à l'organisation avant de déduire les conséquences rigoureuses de l'expression faciale des individus. La figure grave et taciturne d'un Hol-

landais peut cacher une âme tendre et expansive ; la Physionomie mobile , joyeuse d'un habitant des contrées méridionales peut servir de masque à la misanthropie , à la haine profonde. En général , dans les régions froides , les hommes paraissent plus long-temps jeunes , parce que la végétation animale y est plus lente ainsi que la puberté ; c'est tout le contraire sous les climats chauds , où les fonctions de la vie sont accélérées ; aussi la vieillesse y est précoce et longue , comme la jeunesse se conserve jusqu'à une époque avancée chez les peuples des contrées froides. Tous les peuples qui vivent sur un terrain plat et bas comme les habitans de la Tourraine , de la Champagne et de la Flandre , ont non seulement un caractère plus simple et plus doux , mais encore des formes plus arrondies et moins marquées que les montagnards. Un sol aride ou seulement la chaleur sèche de l'air imprime aux Gascons , aux Languedociens , aux Provençaux , une vivacité , une gaieté inconnues dans le nord de l'Europe. Ces qualités se décèlent aussi bien dans les traits du visage que dans le maintien de la personne. Les lieux élevés et secs , exposés au vent et au froid rendent les corps allègres et velus . le naturel inconstant , actif , l'esprit vif et entreprenant. Dans les contrées dont les qualités sont opposées , les habitans prennent une Physionomie empâtée , avec de grosses chairs flasques , humides , des traits émoussés et un ca-

ractère analogue. Il est facile d'après ces données générales de saisir les nuances intermédiaires. Ce qu'il ne faut pas oublier c'est que les traits caractéristiques des indigènes d'une contrée se retrouvent, à certains degrés, chez les étrangers que les circonstances y font séjourner long-temps. De plus on trouvera, si l'on y prend garde, des figures nationales dans chaque climat et pour chaque peuple. En effet, les juifs portent le même caractère de tête dans toutes les contrées qu'ils habitent et depuis les âges les plus reculés; car ils ne se mêlent à aucun peuple par les mariages et les mœurs. Les nations grecques ont conservé en général de belles figures, et l'on remarque encore aujourd'hui de beaux profils grecs vers Marseille et dans plusieurs contrées de l'Italie, comme le type des visages maures, s'est conservé dans les populations espagnoles. Les Écossais ont une figure allongée, plusieurs Bretons offrent un crâne sphérique et un visage rond, tandis que les Anglais l'ont plus long en général. On peut comprendre d'après ce que nous avons dit des climats que les diverses températures qui résultent des saisons peuvent aussi accidentellement donner des expressions diverses à la Physionomie.

Le Régime.

La manière de vivre ne peut être la même sous les zones froides, que dans les régions brûlées par le soleil et cette cause contribue avec les précédentes à modifier et l'organisation générale et les formes extérieures qui en résultent. Nous entendons seulement par régime l'emploi de certains aliments et de certaines boissons et nous ne faisons pas entrer dans cette dénomination, les travaux, les exercices du corps, etc., qui sont une autre source de modification dans les physionomies. L'influence du régime exigé par le climat se confond néces-

sairement avec celle que ce dernier exerce sur la structure et le développement du corps ; mais il est sous toutes les latitudes un régime individuel qui dépend de dispositions particulières, de penchans, d'habitudes, etc. Dans tous les pays on trouve des hommes sobres, dans tous aussi, on rencontre des hommes enclins à la gloutonnerie, à l'ivrognerie. Il sera facile de noter les traces que chacune de ces dispositions individuelles doit laisser sur l'ensemble de la Physionomie. Les grands mangeurs ont ordinairement l'esprit paresseux et lourd et tous leurs traits portent l'empreinte de la médiocrité de leur intelligence ; l'ivrognerie défigure le visage ; le regard, les lèvres, les rides de l'ivrogne expriment une soif impatiente et qu'il est impossible d'apaiser ; l'usage immodéré du vin énerve et dégrade le moral, comme il dégrade le visage, l'air et tout le maintien.

seulement avec celle que ce dernier exerce sur la structure et le développement du corps ; mais il est sous toutes les latitudes un régime individuel qui dépend de dispositions particulières, de pen- chans, d'habitudes, etc. Dans tous les pays on trouve des hommes sobres, dans tous aussi, on rencontre des hommes enclins à la glotonnerie,

Différence de la Physionomie des deux Sexes.

Les Sexes établissent dans l'espèce des différences très-tranchées relativement à la physionomie.

Les traits de l'homme ne sont pas les mêmes que ceux de la femme : la tête de celle-ci a moins de volume que dans la race masculine. Le diamètre transversal a moins d'étendue ; le front a moins de largeur et d'élévation, il est, en général, moins inégal que celui de l'homme ; et c'est même afin de rompre cette uniformité du front que beaucoup de femmes élégantes l'ornent de nœuds, d'un bandeau ou de pierres étincélantes.

Les yeux de la femme sont un peu plus écartés, et ordinairement mieux voilés, soit par des cils plus longs que ceux de l'homme, soit par des paupières dont le tissu fin et comme satiné se déroule avec une rapidité magique, sans garder ni plis ni rides. Les sourcils sont aussi mieux arqués; caractère que quelques femmes rendent encore plus sensible en colorant les sourcils à la manière des Orientales et des Grecques du Fanal; les cils aussi participent à cette cérémonie.

Le nez de la femme est presque toujours plus petit qu'en l'autre sexe, affectant au reste mille formes, ayant leurs significations, menaces ou promesses; tantôt se continuant fièrement avec le front comme celui de la Vénus grecque; tantôt échancré immodestement vers le haut, quelquefois court, retroussé ou épaté, rarement aquilin. La bouche est presque toujours plus petite, ou du moins plus gracieuse, même sans le secours du sourire. Le rire d'ailleurs a ses dangers pour la beauté, outre les préventions qu'il autorise quant au caractère; je veux parler de ces plis causés par un sourire trop fréquent, rides immuables qui semblent renfermer la bouche entre deux parenthèses. Les lèvres de la femme ont d'ailleurs tant d'expression, surtout la supérieure, si sujette à varier d'après l'humeur ou l'esprit, qu'on y lit souvent plus de choses que n'en révélerait la parole, qui d'ailleurs est moins sincère. Il ne

Il faut pas s'étonner si le silence des femmes est quelquefois si éloquent.

L'oreille a aussi chez la femme une finesse de contexture, une grace de contours, que celle de l'homme n'offre presque jamais au même degré.

Le menton est presque toujours plus petit, uni et lisse comme le reste de la face, où la barbe ne naît jamais. Ce dernier caractère toutefois n'est pas sans quelques exceptions : des femmes brunes, passé vingt ans, ont parfois une jolie forêt aux côtés de la bouche, et franchement cela ne leur messied point.

La seule chevelure suffirait pour caractériser les sexes, et c'est même de tous les embellissemens naturels du sexe celui qui porte le plus de préjudice à l'intelligence.

Le cou, servant de support à la tête, n'est pas moins gracieux qu'elle, ni moins significatif quant au sexe. La saillie du larynx, qui rend le cou de l'homme si anguleux, est insensible chez la femme, et cela même accroît la beauté de son cou, fait aussi la douceur de sa voix.

Tous les traits de la femme sont plus délicats que ceux de l'homme. Sa peau plus fine n'est pas couverte de poils rudes comme chez le sexe viril. Toutes les parties de la face ont, chez la femme, une souplesse et une mobilité qui lui permettent de varier presque à l'infini le jeu de sa physiologie ; et certes elle sait mettre à profit cet avan-

tage naturel ! Presque toutes les femmes , sous ce rapport , sont naturellement un peu actrices ; elles ont une facilité merveilleuse pour donner à leur visage , au premier commandement du vouloir et de de la coquetterie , la physionomie de toutes les passions. On peut voir jusqu'où peut aller leur talent pour la mimique , par ce jeu si vrai et si naturel des bonnes actrices. Mais toutes les femmes heureusement ne portent pas les choses si loin.

L'homme porte sur son visage l'empreinte des passions qui l'agitent et souvent le gouvernent ; mais la femme sait déguiser ses plus intimes impressions sous l'apparence de la sérénité ou de l'indifférence. Elle peut feindre aussi les passions qu'elle ne ressent pas , comme elle les dissimule quand elles sont réelles , selon ses intérêts , son caprice , ou les convenances du monde. On prétend même qu'elle sait trouver des larmes où n'est pas la vraie douleur ; si la chose est réelle , il faut convenir que ce doit être pour elle un puissant moyen d'attaque ou de défense. La volonté de l'homme va rarement aussi loin.

Quelques hommes ont les traits efféminés de l'autre sexe ; ce qui se reconnaît à leur teint pâle ou doucement rosé , à leur physionomie fade ou délicate , à leur menton sans barbe , à leur regard doux et timide , à leur voix faible ou mal assuré. Un tel homme a tous les vices moraux dont une

pareille ambition physique est l'indice ou plutôt la menace. L'homme ainsi fait est femme en tout , hormis les qualités , les agrémens et les vertus.

Tel est aussi le véritable esprit de ces êtres misérables qu'une opération barbare a réduit à la plus humiliante condition : honte d'un sexe , ils subissent le mépris de l'autre.

Telle est encore la physionomie de ces hommes qui ont adopté les goûts et les occupations de l'autre sexe ; nous parlons des *fashionables* , des *dandys* et petits maîtres de toutes les nations ; vrais eunuques moraux , qui , tout en conservant à peu près les attributs physiques de l'homme , ont décidé de copier exclusivement , et à la lettre , tout ce que la partie la moins estimée de l'autre sexe a de défauts et de ridicules.

Quelque femmes ont un visage mâle , des yeux hardis , des traits rudes et prononcés. Celles qui offrent cette ressemblance extérieure avec l'homme ont ordinairement aussi des goûts et le caractère virils : elles sont , en général , pédantes , hautaines , luxurieuses ; elles méprisent la timidité de leur sexe ; et si elles sont engagées dans le mariage , il faut bien , bon gré mal gré , que le mari leur cède en toute chose le commandement et l'autorité. Heureusement qu'un pareil caractère préserve de ses plus grands dangers , précisément à cause des traits peu séduisants qui le décèlent.

La physionomie des femmes a plus de mobilité

que celle des hommes : les manifestations en sont rapides , mais moins prononcées. Elles maîtrisent plus difficilement leurs impressions.

En montrant Claudius, Norceste dit à Hamlet :

Il n'est point troublé.

— Non ; mais regarde ma mère ,

lui répond Hamlet.

Chez les peuples à peu près sauvages , où les femmes ont les plus rudes travaux en partage , où les hommes ont peu ou point de barbe , où l'habitude de se peindre et de se tatouer le visage a détruit les nuances et la délicatesse de la physionomie , il est difficile de saisir quelques différences un peu essentielles entre les traits des deux sexes. Cette ressemblance entre le visage de l'homme et celui de la femme se retrouve même parmi les nations civilisées , et jusque chez nos paysans un peu grossiers. Sans le costume différent des hommes et des femmes , il ne serait pas toujours possible de reconnaître , parmi certains visages brulés par le soleil , ceux qui appartiennent réellement à ce que l'on appelle ailleurs le beau sexe.

L'homme bien constitué est d'une contexture compacte et sèche , son regard est fier , sa voix grave , sa démarche ferme , ses mouvemens vigoureux , assurés. La femme , formée d'un tissu plus délicat , a les membres élégamment arrondis , la poitrine moins développée , mais potelée , les hau-

ches plus larges et la peau douce et lisse ; son regard est timide , sa voix est tendre , sa démarche est souple et légère , son maintien a plus de grace.

Les lignes physionomiques de l'homme sont proéminentes ; celles de la femme rentrent d'avantage ; elle sont droites chez l'homme , arquées chez la femme.

Les profils des hommes sont moins souvent perpendiculaires que le profil des femmes.

Les traits de l'homme sont plus angulaires ; ceux de la femme plus arrondis.

Enfin , la femme douée d'une constitution faible , délicate , d'une grande sensibilité , n'est point organisée pour supporter , ainsi que l'homme , de fortes impressions ; et ses pensées , ses sentimens , ses passions ne laissent point sur son visage des traces aussi visibles que sur celui de l'homme ; en outre , ces traces sont continuellement contrariées , dérangées , affaiblies et même effacées par les révolutions qui se succèdent chez les femmes , le debut et le retour périodique de la menstruation , ses crises dans la puberté , comme leurs suites et leur longue influence , la copulation fécondante dans le mariage , la grossesse , l'accouchement , la lactation , le sevrage , l'époque trop souvent prolongée de l'âge critique : ces nombreuses et fréquentes indispositions auxquelles toutes les femmes sont le plus souvent exposées , ne permettent pas que leur figure et toute l'habi-

tude de leur corps présentent à l'inspection première des signes physiognomoniques bien certains, à moins d'être très-exercé et qu'on n'en ait fait à plusieurs reprises une étude particulière. Tous les traits oblitérés ou irrégulièrement conformés, qui défigurent souvent la physionomie dans la première jeunesse, peuvent se redresser et se rétablir avec le temps, et surtout en prenant la précaution de ne pas exiger de ce jeune individu des choses au-dessus de sa portée, ou des connaissances à acquérir pour un âge plus mûr.

Les formes les plus heureuses et les physionomies les plus régulières se gâtent ou se détériorent à l'approche de la virilité; mais ces difformités ne sont le plus souvent que passagères, et après un temps plus ou moins long elles disparaissent, si les mœurs du jeune homme n'ont pas été entièrement corrompues.

On voit aussi un assez grand nombre de physionomies qui, dans la plus tendre enfance, et même jusque vers le terme de l'adolescence, deviennent non seulement désagréables, mais encore assez repoussantes pour choquer au premier aspect. Cependant on les voit aussi changer avec le temps à leur plus grand avantage, car lorsque les traits se sont arrangés avec ordre, lorsque toutes les parties se trouvent afferemies et consolidées dans de justes proportions, lorsque tout ce qui sert à caractériser particulièrement l'individu

a pris de la consistance pour anéantir toutes les impressions étrangères ; lorsque par les exercices du corps , on a fortifié la première constitution , enfin si le corps et l'esprit se sont formés dans le commerce des gens de bien , il arrive très-souvent que dans l'âge adulte un homme ne ressemble plus à rien de ce qu'il pouvait être autrefois.

Parallèle du moral de l'Homme et de celui de la Femme.

L'antiquité a fort maltraité la femme. Homère dit que la femme est colérique ; Horace , rusée ; Apulée , trompeuse , impudente ; Catulle , volage.

Dans les analogues animales , les anciens , Aristote et autres , et après eux les naturalistes du moyen âge , comparent la femme à la panthère (*pardalis*) ; car toutes les parties sont semblables. Dans les oiseaux l'analogue de la femme est la perdrix ; dans les reptiles la vipère.

Les femmes sont méchantes , pétulantes , serviles , faibles , timides et injustes (toujours suivant

les anciens). Et, ajoute Polémon, les hommes qui se rapprochent de la forme féminine sont efféminés, téméraires, impudens, rusés, perfides, trompeurs, etc.

Les femmes se sont bien réhabilitées depuis l'époque moderne. Cependant Lavater ne les juge pas trop favorablement.

J'ai frémi et je frémis encore, dit-il, en considérant jusqu'à quel point la physiognomonie peut compromettre les femmes, à combien d'inconvéniens cette science peut les exposer.

D'après cette déclaration, il paraît que Lavater a conçu la même opinion que Sureau de la Chambre a manifesté sur le sexe féminin.

Quoique français et vivant au seizième siècle, ce savant ne possède point la galanterie de son temps. Voici comment il s'exprime en parlant de la plus aimable moitié du genre humain :

« Il faut maintenant examiner la conformation de la femme. Mais que cette entreprise est difficile ! qu'elle est périlleuse ! puisqu'elle ne se peut exécuter sans choquer la plus grande et la plus formidable puissance qui soit dans le monde ; car enfin il faut détrôner cette beauté qui commande aux rois et aux monarques, qui se fait obéir par les philosophes, et qui a causé les plus grands changemens qui se soient faits sur la terre. Il faut de ce haut point de gloire où elle s'est placée, l'abaisser dans l'ordre des choses vicieuses,

et montrer que tous ces attraits et cette grâce charmante dont elle est parée, ne sont autre chose qu'un masque trompeur qui cache un nombre infini de défauts. Oui, sans doute, s'il y a quelque certitude dans le raisonnement humain, si les principes que la nature a versés dans notre âme pour la connaissance de la vérité, ont quelque chose de solide, il faut de nécessité qu'il n'y ait pas une de toutes les parties qui sont nécessaires pour former la beauté de la femme, qui ne soit le masque d'une inclination à quelque vice.

« Pourquoi faut-il que nous découvriions des choses que la nature a eu tant de soin de cacher ? Pourquoi allons-nous condamner celles qui sont approuvées et respectées de tout le monde ? Certainement nous pouvons dire que nous nous trouvons au même état qu'un juge qui est contraint de faire le procès à son ami, par l'obligation qu'il a à la justice. Qui est-ce qui n'aimerait pas la beauté ? Mais qui est-ce aussi qui pourrait résister à la vérité qui est plus forte qu'elle ? C'est donc la vérité qui nous force à condamner cette beauté et à donner un jugement contre elle qui, tout sévère qu'il soit, est néanmoins juste et nécessaire. Car si l'on peut faire comprendre que ce n'est qu'une belle apparence qui cache une infinité de défauts, et que bien loin d'être la fleur de la bonté, comme on l'a flattée autrefois, on peut dire que c'est l'écorce qui couvre les vices

de la nature ; il est impossible que cela n'abaisse l'orgueil dont elle est accompagnée , qu'il ne relève le courage de ceux qui l'adorent avec tant de bassesse.

« Nous pouvons dire , sur le principe que nous avons établi , que la femme est *froide* et *humide* pour la fin que la nature s'est proposée , et que parce qu'elle est *froide* , il faut qu'elle soit faible et ensuite timide : pusillanime , soupçonneuse , défiante , rusée , dissimulée , flatteuse , mentueuse , aisée à s'offenser , vindicative , cruelle dans ses vengeances , injuste , avare , ingrate , superstitieuse ; et parce qu'elle est *humide* , il faut qu'elle soit mobile , légère , infidèle , impatiente , facile à persuader , pitoyable , babillarde. »

Après avoir montré quelle est la constitution des parties qui forment la beauté de la femme , il ajoute : « Il ne nous reste plus qu'à montrer que de tous les traits qui composent la beauté de la femme , il n'y en a pas un qui ne marque une inclination vicieuse.

« Mais pour l'éclaircissement d'une proposition si étrangère , il faut en venir davantage aux détails des choses , et montrer par les règles de la physionomie , qu'Aristote et les autres grands personnages de l'antiquité nous ont laissées , qu'il n'y a point de vérité si bien établie que celle-là.

« En effet, Aristote nous apprend que le visage qui est petit est une marque de pusillanimité. Le visage rond est un signe de malice et de colère.

« Le front petit est une marque d'un caractère méchant et incorrigible.

« Le front rond un signe de colère.

« De petits yeux noirs ou bruns sous des sourcils noirs indiquent de la ruse, un esprit d'intrigue et de chicane.

« Le nez petit et arrondi annonce la colère.

« La bouche petite est un signe de mensonge.

« La bouche dont la lèvre inférieure se contracte légèrement en parlant, annoncé beaucoup de méchanceté et d'orgueil.

« Le menton rond dénote l'envie.

« Le col long décèle un naturel indiscret et babillard.

« Les épaules petites et serrées indiquent la cupidité.

« Les pieds et les mains rondelets sont la marque d'un naturel paresseux, mol et voluptueux. »

Je suis loin de partager l'opinion de Sureau de la Chambre, cependant je dois convenir que l'application qu'il fait ici d'Aristote est exacte, du moins chez les personnes que j'ai eu occasion d'observer; il y en a particulièrement une que j'ai journellement occasion d'étudier et qui se trouve fidèlement dépeinte ici par Aristote. Cette femme, je dois le dire à la honte du beau sexe,

ne possède aucune bonne qualité. Salomon dirait d'elle aussi, que c'est plus agréable de cohabiter avec un dragon, qu'avec elle.

Lavater, comme nous avons vu, semble craindre de dire ce qu'il pense du sexe féminin; qu'il ne le voit pas toujours sous un aspect très-défavorable il a montré, puisqu'il en dit ailleurs :

« Mitiger la rudesse de nos mœurs; nous relever et nous soutenir dans nos momens de faiblesse, calmer notre esprit dans les emportemens les plus violens, ranimer l'énergie dans notre caractère, dissiper nos chagrins et notre mauvaise humeur, charmer nos ennuis et égayer notre tristesse, répandre des agrémens sur les chemins les plus épineux de sa vie; voilà ce que peut une femme par les attrails de sa figure. Son aspect, un doux serrement de la main, une larme prête à couler, en faut-il davantage pour attendrir l'homme le plus endurci? Rien n'opère sur nos cœurs avec plus d'efficacité et de douceur que le sentiment vif et pur de cette éloquence physionomique des femmes; et, je ne crains pas de le dire, ce sentiment est un bienfait du créateur: il ajoute un nouvel intérêt à tant de détails indifférens, fatigans et monotones, qui reviennent sans cesse; il adoucit les amertumes dont la carrière la plus heureuse est toujours semée. »

Après cela, Lavater peut-il frémir en songeant à quel point la physiognomonie peut les compro-

mettre. La nature les a créées plus délicates, plus facile à émouvoir; et d'après leur organisation, il n'est pas surprenant « qu'elles soient, comme le dit Lavater, si dociles, et tout à la fois si faibles, si promptes à céder à un sexe plus entreprenant et plus fort. » Mais si l'on peut faire parfois quelques reproches aux femmes, les hommes en sont-ils donc exempts? Ne sont-ils pas le plus souvent la cause des torts des femmes? Alors c'est le coupable qui accuse sa victime.

L'homme pense et la femme sent. La force de l'un consiste dans la réflexion, la force de l'autre dans le sentiment, et dans la sensibilité.

La femme n'a ainsi que l'homme, que 42 paires de nerfs, depuis l'œil jusqu'à l'extrémité des membres, et ces 42 nerfs doubles, partout distribués et confondus, donnent lieu chez elle à mille émotions. Il semble que son corps soit un tissu de nerfs, tant elle est sensible. Ces sens sont tous d'une grande finesse : les odeurs ont beaucoup d'empire sur elle ; les suaves parfums l'enivrent, certaines odeurs fétides la calment et la maîtrisent. Les femmes ont le goût fort délicat : leur gourmandise est plutôt friande que gloutonne. Le grand bruit les épouvante ; la simple parole les trouve quelquefois indifférentes ou distraites, mais un chant mélodieux les émeut, un cri perçant excite leur commisération, une plainte les afflige. Une voix douce a des charmes pour elles, mais

elles en suspectent la sincérité. C'est aux yeux , c'est à la vue que les femmes sont redevables de la plupart de leurs connaissances et des plus nombreux plaisirs. Le bonheur de voir et de regarder leur paraît préférable au plaisir de toucher ou d'entendre : *voir* demande moins d'attention et peu de raisonnement. Demandez à une femme d'esprit encore jeune et jolie quel est celui des sens qu'elle prise davantage , elle vous repondra que c'est la vue. A ce sens-là elle sacrifierait volontiers tous les autres. Sans les yeux comment mettre de l'harmonie dans ses traits , comment assortir sa figure à d'autres figures , comment se parer , comment juger de l'affection qu'on inspire et comment y répondre ? La vue est le sens de la coquetterie ; aussi voyez comme les femmes excellent à déchiffrer le grimoire de la physionomie , le sourire , les gestes , la contenance ! Telle est l'étude de leur vie entière , et dès l'âge de vingt ans elles ont à cet égard une très-riche érudition.

Dans les mêmes circonstances , la femme pleure et l'homme est tout au plus sérieux.

Tout ce qui est nerf et extraordinaire saisit rapidement les femmes et les égare.

L'homme admire le spectacle d'un ciel chargé d'orage ; la femme tremble à l'approche du tonnerre.

L'esprit de l'homme embrasse l'ensemble et l'approfondit ; la femme s'attache aux détails et à l'extérieur.

En général , les femmes sentent trop vivement pour beaucoup raisonner ou long-temps réfléchir , et elles ont trop de sagacité pour fonder des systèmes. L'étude des causes et les abstractions les déconcerte ou les ennuiet. La femme comprend mieux un fait qu'un principe , et elle sait mieux asservir ceux qui gouvernent qu'elle ne sait elle-même gouverner. Partout où règnent des femmes , vous verrez constamment un mari docile , un amant despote , ou un ministre tout-puissant. Si la douceur naturelle aux femmes tempère le pouvoir suprême , comme l'a dit Montesquieu , en revanche , ce besoin qu'elles ont d'un maître soumet ce pouvoir à toutes les vicissitudes d'une élection capricieuse ; et c'est afin de conjurer cette instabilité que fut établie en France la loi salique.

Nous ne disons point que la femme ait moins d'esprit que l'homme , mais on est forcé de reconnaître qu'elle a un esprit différent : elle est en cela comme en tout le reste. Peut-être cela provient-il un peu de l'exiguïté de sa tête , de l'étroitesse de son front , de son long sommeil et de sa faiblesse , des soins qu'elle donne à sa parure et à ses attraits , à la coquetterie et au dévouement ; peut-être aussi cela dépend-il des vicissitudes de sa santé , du temps qu'elle consacre à nous élever , à nous instruire ; peut-être est-elle trop persuadée de notre supériorité , trop adonnée

à la paresse , ou trop fière de nos hommages ; mais il est certain que son intelligence en beaucoup de points a moins de puissance que la nôtre.

Les femmes ont littéralement besoin de protection. L'idée de la patrie a sur elles moins d'empire que sur nous :

Leur patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée.

Elles tiennent plus à la maison qu'au pays , plus à l'homme de leur choix qu'à toute la nation. A cause de cela , elles voyagent volontiers sans jamais éprouver ce regret du pays natal qui a reçu le nom de *nostalgie*.

Hors des scènes de la vie domestique , les femmes sont d'assez mauvais observateurs. La relation de leurs voyages est ordinairement entachée de partialité ou de prévention ; leurs écrits sont ordinairement empreints d'exagération ou d'injustice. Peintres , elles ont les mêmes défauts et les mêmes qualités : incapables , la plupart du temps , d'atteindre à la vérité historique ou au grandiose de l'héroïsme ; trop partiales dans leurs préférences individuelles pour s'élever à l'idéal de la beauté , elles excellent dans la peinture du portrait , dans les scènes d'intérieur et dans le paysage. Il est dans leur destinée d'imiter tout ce qui n'est pas sentiment. En musique , elles brillent surtout dans l'exécution : composer est pour elles une tâche trop laborieuse. Aussi comptons-

nous vingt Pasta ou Catalani, pour une Loïsa Pugel, ou une Louise Bertin.

Depuis Sapho jusqu'à madame Louise Colet, que de fois on a vu la lyre inspiratrice aux mains des femmes ! Que de fois leurs beaux vers nous ont émus ! Ces vers expriment toujours, ou les rêves d'un cœur passionné, ou le désenchante-ment d'une tendresse déçue. Pour qu'il y ait tant de femmes poètes, ah ! il faut que les hommes aient de grands reproches à se faire ! Écoutons plutôt l'une d'elles, dont une des académies de France vient de couronner les premiers essais :

Moi, sur mes jeunes ans j'ai vu gronder l'orage ;
Mon printemps fut sans fleurs, mon été sans ombrage ;
Aucun ange du ciel n'a regardé mes pleurs !
Que ne puis-je, changeant l'absinthe en ambrosie,
Comme vous, aux accords d'un chant de poésie,
Endormir mes douleurs !

Irritables, par constitution, peu accoutumées à penser, à raisonner et à discerner, entraînées par le sentiment, elles deviennent aisément fanatiques, et rien ne peut les ramener.

Chez elles l'amour le plus ardent n'est pas à l'abri de l'inconstance ; leur haine, au contraire, est implacable : une adroite flatterie peut seule les apaiser.

Exaltées et véhémentes, et tour à tour généreuses jusqu'à l'héroïsme, ou vindicatives jusqu'à la cruauté, leur imagination les rend versatiles

et excessives en toutes choses. Tantôt , ivres de liberté dans les révolutions , elles enhardissent des fous à la sédition et au carnage ; et tantôt compatissantes et généreuses , leurs douces mains pansent des plaies et consolent des misères. On les a vues un jour accompagner triomphantes la tête de la princesse de Lamballe ; un autre fois elles offraient des fleurs mouillés de larmes à un roi indignement condamné que la foule abreuvait d'affronts. Aujourd'hui dévouées , demain perfides ; barbares un jour de famine , et sublimes un jour d'épidémie. Cette versatilité d'humeur , qui les a plus d'une fois rendues coupables , plus souvent encore les a rendues malheureuses. Les plus habiles d'entre elles en sont si persuadées qu'elles ne se montrent volontiers qu'à certaines heures et à certains jours.

Et cependant à toute heure elles sont douées de sagacité ; l'esprit ni la finesse ne les quittent jamais. Tout leur sert de moyen d'expression : le geste , un regard , un souffle , le silence même , un de leurs sourires , un de leurs frémissemens vaut un discours. Faut-il correspondre ? tout est leur télégraphe ou messenger : une fleur , un ruban , une écharpe , un jeton , une coquille , comme dans *le Majorat* ; un chant d'oiseau , comme dans *les Aveux du tombeau* ; des lettres piquées dans un livre , comme dans *d'Urfé*.

A ce tact si délié , souvent on voit se joindre

une parfaite dissimulation , et beaucoup de cette circonspection , beaucoup de cette fine prudence , que les esprit chagrins nomment faussement hypocrisie : ce sont des maux vrais qu'on tait , ou des douleurs feintes qu'on accuse , c'est quelquefois un sourire qui cache des larmes , quelquefois de la gaieté dissimulant du dépit ; d'autres fois ce sont de fausses confidences pour masquer un secret ou pour endormir une sourde inquisition , une jalousie ; souvent on refuse pour faire désirer , on fuit pour être poursuivie , on se confie dans l'espoir d'une indiscretion , on met un voile pour qu'on le déchire , quelquefois même on baise une main outrageante en attendant qu'on puisse la punir.

Mais ce qui nous plaît surtout chez la femme , c'est la pudeur naïve , c'est la chasteté. Non , peut-être , la chasteté de Suzanne , qui n'est pas assez exposée pour être fort méritoire ; ce n'est pas la pudeur qui se contente de rougir , ni celle qui crie , ni celle qui se trouble ou s'offense de tout. La pudeur que nous aimons , ce n'est pas celle de Clarisse , qui dispute tout , pied à pied , jusqu'à la clef de la porte par où on l'enlève ; c'est celle de la jeune fille qui , lisant toute seule Buffon , saute d'elle-même cinquante pages du livre ; c'est celle de Virginie , qui préfère la mort à la honte de s'exposer nue aux yeux d'un homme ; c'est celle de Jeanne d'Arc qui ferme ingénument les yeux ;

Et qui , ne voyant point , pense n'être point vue.

L'innocence et l'ingénuité, tel est le plus irrésistible attrait des femmes : une jeune femme qui, les cheveux épars, croit se cacher parmi les roseaux ou sous sa table de toilette ; la femme qui fuit celui qu'elle aime, voilà l'innocence qui nous charme, parce qu'elle n'a rien d'apprêté.

Les femmes ne sauraient croire combien un amour-propre excessif leur est préjudiciable. Il en est qui, sans pardon, marquent d'une croix d'inimitié tout ceux qui les estiment sans émotion. Il en est même qui voudraient pouvoir infliger le châtiment que Bussy endura jadis, ce pauvre Bussy qui resta vingt années en prison pour avoir dit et chanté que la bouche de mademoiselle de La Vallière était grande. Il en est qui appauvriraient la compagnie des Indes, tant les choses fastueuses les trouvent insatiables, es qui éprouveraient un bonheur indicible à préparer pour elles un lait de poulle à la flamme céleste de vingt billets de banque. Il en est que l'ambition tourmente sans relâche.

Les femmes ont un goût naturel pour tout ce qui tient à la propreté, à la beauté, à la symétrie ; il est seulement dommage qu'elles s'attachent presque toujours trop à l'extérieur, sans en apprécier le mérite intrinsèque. Livrées au sentiment seul, elles s'oublient en présence de l'objet aimé. Leur franchise est plus ouverte ; réservées elles sont impénétrables. A tout prendre, elles sont

plus patientes, plus indulgentes, plus bienfaites et plus modestes que l'homme.

Le sentiment de l'homme prend sa source dans l'imagination; celui de la femme part du cœur.

L'homme a ordinairement plus de franchise et plus de confiance, parce qu'il est robuste, et il a d'ordinaire plus d'élévation de cœur: tout chez lui se déploie librement au dehors; au contraire, la femme est dissimulée, artificieuse et rusée, parce qu'elle est plus faible. Si l'homme est moins vindicatif, c'est parce qu'il est plus capable de se défendre, s'il est moins vain, moins médisant, c'est qu'il possède les biens plus réellement. La femme est curieuse et indiscrete, parce qu'elle connaît moins; elle agit par ses sentiments et ses passions, parce qu'elle ne devient forte qu'en se rendant faible. Il y a dans les manières de l'homme une certaine âpreté de mœurs; son cœur est plus dur et moins capable de soins, de vigilance que celui de la femme, qui est rempli d'une piété douce, d'une sensibilité affectueuse.

Harmonie de la beauté morale et la beauté physique.

Il existe une harmonie sensible entre la beauté morale et la beauté physique, entre la difformité morale et la laideur corporelle.

« Il y a deux sortes de beautés en l'homme, dit M. de la Chambre, l'intelligible et la sensible. La première n'est autre que la perfection intérieure, c'est-à-dire le juste assemblage de toutes les facultés, qui sont nécessaires à l'homme pour faire les fonctions auxquelles il est destiné : et la beauté sensible consiste dans les dispositions que doivent avoir les organes pour servir à ces facultés ; de sorte

que, ce qui rend la figure, la couleur et le mouvement agréables, est *la convenance que ces choses ont avec la nature de l'homme*. Or, quoiqu'il n'y ait peut-être que Dieu seul qui connaisse le principe de cette conformité, il y a néanmoins dans notre âme des semences secrètes de cette connaissance, qui sont cause qu'elle se plaît en ces objets, sans qu'elle en sache la raison. »

Quelque confuse que soit cette notion que cet auteur donne de la beauté, elle indique cependant sa véritable acception.

La beauté, c'est l'harmonie de la forme avec sa destination. Aussi l'idée de la beauté a varié avec l'idée de la destination humaine, c'est-à-dire avec la science de l'homme. La beauté comme on l'entendait au moyen âge, diffère essentiellement de la beauté payenne. Chez les payens, tous les types de beauté que l'art nous a conservés, se rapportent purement à la vie extérieure. Ainsi Vénus représente la beauté dans la volupté; Hercule, la beauté dans la force; Diane, la beauté dans l'activité physique; Apollon, la beauté plastique; le Gladiateur, l'adresse; le Laocoon, la douleur corporelle, etc. On pourrait dire que toutes les symbolisations mythologiques correspondent à des virtualités instinctives, qui devaient être les premières en relief chez la jeune humanité. Chaque type des dieux ou des idéalizations antiques exprime une passion de l'ordre

physique. Il n'y a peut-être pas, dans tout l'art payen, une seule représentation des hautes qualités morales et intellectuelles. Les chefs-d'œuvre antiques, nous le répétons, ne symbolisent que la vie extérieure; c'est seulement avec la spiritualité chrétienne qu'une nouvelle poésie s'impatronisa dans le monde, et alors la beauté prit un autre caractère. Ce fut une beauté intime, illuminée, qui réfléchit la pensée et les facultés supérieures. La beauté devint l'expression des vertus chrétiennes, de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'humilité, et non plus de la volupté ou de la force. La beauté du Christ, c'est l'amour et le dévouement. Alors la mythologie fut transformée, l'art emprunta ses idéalizations, à la pureté, comme dans les anges; à l'abnégation, comme dans les saints; à la chasteté, comme dans les vierges, etc. Il ne se préoccupa de la forme qu'en tant qu'elle était le signe d'une qualité intérieure.

A la renaissance, l'art tenta de concilier la beauté plastique des Grecs avec la beauté mystique du moyen-âge, et l'on vit Raphaël créer ses vierges moitié femme, moitié ange. C'est l'indication de la beauté moderne, qui implique en même temps la perfection corporelle et la perfection spirituelle.

C'est donc la réunion de ces deux perfections qui constitue la vraie beauté. Car on découvre un rapport, une harmonie sensible entre la beauté physique et la beauté morale, entre la difformité

corporelle et la dégradation morale, ou, en d'autres termes, la difformité physique et la beauté morale ne sauraient s'associer; la beauté corporelle et la dégradation morale sont sans rapport, sans liaison.

Nier ces rapports, c'est nier la puissance de l'expression et le charme du visage, au moment où l'âme éprouve des sentimens généreux.

On a souvent dit : La vertu embellit, le vice enlaidit; et rien n'est plus vrai. On pourrait y ajouter : Point de beauté sans quelque sentiment élevé. C'est une laide femme dans un beau corps, disait un homme spirituel de certaine baronne, qui avait un caractère difficile. En effet, un beau corps qui renferme une âme vicieuse ne ressemble pas mal à une belle prison.

Vraiment, la beauté morale concourt bien plus puissamment à la formation du beau que la beauté physique. Rien ne saurait renverser cette vérité incontestable : *Chaque faculté morale active, chaque sentiment, et chaque mouvement de bienveillance, produit ou favorise la beauté du physique; fut-ce dans la forme la plus abjecte, pour peu qu'elle soit encore susceptible de quelque sentiment noble.* Tout ce qui est élevé s'embellit.

« Nous voyons une belle femme, et loin de nous charmer, elle nous déplaît; au contraire, un homme fort laid nous inspire une prévention très-favorable, il nous plaît. Ces deux impressions

qui semblent opposées aux effets que doivent naturellement produire la beauté et la laideur, sont une preuve frappante de l'existence et du pouvoir des signes physionomiques : la belle femme déplaît, parce que la physionomie de tout son individu présente, malgré la beauté de son visage, des indices évidens de la laideur de son âme, de la fausseté de son caractère ; tandis que des signes irrésistibles annoncent la bonté, la beauté morale de cet homme qui nous plaît en dépit de sa laideur. Ainsi, dans ces deux cas, nous résistons à l'influence ordinaire de la beauté, à celle de la laideur, et nous ne sommes sensibles qu'à l'impression des indices physionomiques, tant il est vrai que les qualités morales ont des attraits pour tous les individus, et que chacun des mouvemens de l'âme se peint sur le visage en caractères clairs, évidens, auxquels nous ne pouvons nous méprendre.

« Interrogez-vous à l'aspect d'un homme et d'une femme, et vous reconnaîtrez que c'est toujours l'image d'une bonne qualité, ou l'empreinte plus ou moins marquée d'une mauvaise, qui vous attire ou vous repousse. Quelque soit le caractère d'un homme, si sa physionomie habituelle est conforme à l'idée que vous avez d'une vertu, il vous attirera ; si sa physionomie habituelle est conforme à l'idée que vous avez conçu du vice, il vous repoussera. Si la nature a donné au visa-

ge d'un homme l'expression de la bienveillance, de la justice ou de la liberté, vous le sentirez, parce que vous portez en vous même des images de ces vertus, et vous accueillerez celui qui vous les annonce. Ce visage est une lettre de recommandation, écrite dans une langue commune à tous les hommes.

« Il peut arriver cependant à des personnes douées des plus heureuses qualités, d'inspirer d'abord un sentiment peu favorable; mais, comme le remarque Bernardin de Saint-Pierre, si quelquefois la vertu déplaît, c'est qu'elle se montre sous l'apparence de la dureté, de l'humeur, de l'ennui, ou quelque autre vice qui nous rebute, car la laideur naît du vice, la beauté de la vertu, et souvent ses caractères s'impriment dès la plus tendre enfance, par l'éducation.

« On peut objecter qu'il y a des hommes beaux et vicieux, d'autres laids et vertueux. En effet on a vu d'infâmes scélérats ayant une superbe figure, mais ces exceptions, d'ailleurs fort rares, ne contredisent point l'harmonie de la beauté morale et de la beauté physique, elles tiennent à des causes particulières, dont l'antiquité nous offre l'exemple et l'explication dans Socrate et Alcibiade.

« Né pauvre, Socrate fut malheureux et vicieux dans son enfance; lorsqu'il se corrigea, sa figure avait reçu l'empreinte de ses travers, et l'âge adulte l'avait rendue ineffaçable. Quant à l'heureux

Alcibiade , né au sein de la fortune , les sages leçons de Socrate développèrent , en même temps , la beauté de son âme et celle de son corps , leur harmonie fut parfaite , et le visage d'Alcibiade eut le temps d'en recevoir l'heureuse empreinte , mais plus tard , de mauvaises sociétés pervertirent son caractère , et il ne lui resta que la physionomie de la vertu. »

Conclusion.

Pour faire une heureuse application des principes que nous avons établis, il ne suffira pas de les étudier, et c'est ce qui nous a fait dire en commençant, que la physiognomonie ne saurait être une science qu'il est possible de réduire à des règles fixes, mais qu'elle était le partage de certains individus privilégiés, doués d'un tact particulier qui leur faisait apercevoir une foule de secrets cachés au plus grand nombre, saisir des nuances délicates et fugitives qui échappent au vulgaire des observateurs. Lavater, disons-nous, ne se recon-

naissait pas les qualités essentielles au physiognomiste ; mais il a sagement tracé le portrait de celui-ci. Il suffit , dit-il , d'avoir des yeux et des oreilles pour avoir des dispositions à la science physiognomonique ; mais entre dix mille , il n'y en a pas un qui deviendra bon physionomiste ; sans les avantages de la figure , personne ne saurait le devenir. Les plus beaux peintres sont devenus aussi les plus grands peintres ; Rubens , van Dyck , Raphaël , qui offrent trois degrés de beautés mâles , sont aussi trois génies de la peinture , mais chacun d'un ordre différent. Les physionomistes les mieux partagés du côté de l'extérieur , seront toujours aussi les plus habiles. De même que l'homme vertueux est le mieux en état de juger de la vertu , l'homme droit de ce qui est équitable et juste , de même ceux qui ont les plus beaux visages sont les plus capables de prononcer sur la beauté et la noblesse des physionomies et de découvrir en même temps ce qu'elles ont d'ignoble et de defectueux. Si la beauté était moins rare parmi les hommes , peut-être la physiognomonie serait-elle plus accréditée.

Jadis , ceux qui étaient marqués de quelque défaut corporel , les aveugles , les boiteux , ceux qui avaient le nez écrasé , ou la taille contrefaite , n'osaient point approcher de l'autel du seigneur. De même , l'entrée du sanctuaire de la physiognomonie doit être fermée à tous ceux qui s'y pré-

sentent avec un cœur pervers, des yeux louches, un front mal conformé, une bouche de travers. Celui qui a dit ou a pu dire sérieusement une fois pendant sa vie : « Qu'importe la figure d'un homme? je m'arrête uniquement aux actions et non pas au visage; » celui qui a dit ou aurait pu dire : « Tous les fronts me paraissent égaux; je n'aperçois aucune différence entre les oreilles; » ou quelque chose d'équivalent, ne deviendra jamais physionomiste. Celui qui voit un inconnu s'avancer vers lui pour demander un service ou pour traiter de quelque affaire, et qui n'éprouve pas au même instant quelque chose qui l'attire ou le repousse, un mouvement secret d'affection ou d'aversion, celui-là, dis-je, ne sera jamais physionomiste.

Celui qui préfère l'art à la vérité, et ce qu'on appelle *manière*, dans la peinture, à la correction du dessin, qui estime le travail presque surnaturel de Van der Werf, et l'ivoire de ses chairs plus qu'une tête du Guide; celui qui n'aime point à rêver dans les paysages de Gessner, qui ne sent point dans les apôtres de Klopstock ce que l'humanité a de plus sublime, et l'homme-Dieu dans son Christ auprès Summa; celui qui ne voit dans Goethe qu'un bel esprit, dans Haller qu'un écrivain dur; celui dont le cœur n'éprouve point une douce émotion à la vue de la tête d'Antinoüs, dont l'âme n'est point élevée par la sublimité

d'Apollon, et qui ne la sent pas même d'après Winckelmann; celui qui, à l'aspect de ces ruines de l'ancienne perfection idéale de l'humanité, ne s'afflige point, presque jusqu'à verser des larmes, de la dégradation de l'homme, et de l'art son imitateur; celui qui, en examinant les antiques, n'aperçoit pas dans Cicéron une tête intelligente et lumineuse, dans César un caractère entreprenant, dans Solon une sagesse profonde, dans Brutus une fermeté inébranlable, dans Platon une sagesse divine; ou bien celui qui, considérant les médaillons modernes, ne voit pas au premier coup d'œil dans Montesquieu la plus haute sagacité dont l'homme puisse être doué, dans Locki un profond penseur, dans Voltaire le satirique le plus spirituel, celui-là, dis-je, ne deviendra jamais un physionomiste supportable. Celui qui n'éprouve pas un mouvement de respect lorsqu'il surprend quelqu'un faisant le bien sans se croire aperçu; celui que la voix de l'innocence, le regard ingénu de la pudeur non profanée, l'aspect d'un bel enfant qui dort dans le sein de sa mère, penchée sur lui et respirant sa douce haleine; celui que le serrement de main d'un ami fidèle et le langage de ses yeux attendris ne touchent pas; celui qui, indifférent sur tous ces objets, peut même en détourner la vue avec un rire moqueur, égorgera plutôt son père qu'il ne deviendra physionomiste.

Observer ou apercevoir les objets en les distin-

quant est l'âme de la physiognomonie ; c'est proprement en quoi elle consiste. L'esprit d'observation chez celui qui se livre à cette étude , doit être également subtil , prompt , sûr , étendu. Observer , faire attention , distinguer , découvrir les ressemblances et les dissemblances , les proportions et les disproportions , est l'ouvrage du jugement. Ainsi , sans un jugement exquis , le physionomiste ne pourra jamais ni observer avec justesse , ni arranger et composer ses observations , et moins encore en déduire les conséquences. La physiognomonie est le jugement réduit en pratique , ou bien la logique des différences corporelles. A une profonde sagacité le vrai physionomiste doit joindre une imagination vive et forte , un esprit prompt et subtil. Il lui faut de l'imagination pour s'imprimer tous les traits avec netteté et sans effort , pour se le rappeler facilement et aussi souvent qu'il le veut , pour classer leurs images dans sa tête , selon qu'il le juge à propos , et opérer sur elles avec autant d'aisance que si les objets étaient perdus et qu'il ne tint qu'à lui de les transporter à son gré. Il doit avoir de l'esprit pour trouver la ressemblance des signes découverts avec d'autres objets. Par exemple , il aperçoit dans une tête et dans un front quelque chose de caractéristique ; ces traits s'impriment aussitôt dans son imagination , et son esprit lui fournit des ressemblances qui aident à déterminer ces images et leur prêtent

plus de signes et d'expressions. Il doit être habile à saisir les approximations pour chaque trait caractéristique observé et en déterminer les degrés à l'aide de son esprit. L'esprit seul crée et forme le langage physiognomonique : sans une grande richesse de langage, personne ne deviendra un habile physionomiste, ainsi non seulement il doit posséder sa langue à fond, il doit aussi être le créateur d'un langage nouveau, également précis, agréable, naturel, intelligible. Tous les règnes de la nature, toutes les nations, tous les ouvrages du génie, de l'art et du goût, tous les vocabulaires doivent fournir à ses besoins. S'il veut être sûr de ses jugemens, s'il veut que ses déterminations portent une empreinte de solidité, l'art du dessin lui devient indispensable. Le dessin est la langue naturelle de la physiognomonie, sa première et sa plus sure expression ; c'est un puissant secours pour l'imagination, et l'unique moyen d'établir avec certitude, de désigner, de rendre sensibles une infinité de signes, d'expressions, de nuances qui ne sauraient être décrites par des mots. Nombre d'observations importantes doivent nécessairement échapper au physionomiste qui ne dessine point avec aisance, avec précision ; il ne pourra ni les retenir ni les communiquer à d'autres.

Il doit connaître l'anatomie, la physiologie ; mais la plus importante des connaissances qui lui sont

nécessaires est, sans contredit, celle du cœur humain. Combien il doit être attentif à examiner, à observer et à dévoiler son propre cœur. Cette science, si difficile et si nécessaire, il devrait la posséder au plus haut degré de perfection possible : ce n'est qu'à proportion de la connaissance qu'il aura acquise de lui-même, qu'il sera capable de connaître les autres. Indépendamment de l'utilité générale qu'il y a d'étudier le cœur humain et surtout le sien propre, de connaître la filiation des penchans et des passions, leur affinité et leurs rapports, leurs symptômes et leurs déguisemens, une raison particulière oblige le physionomiste à se livrer à cette étude. En effet, les sensations que l'observateur éprouve en considérant quelque objet, ont certaines nuances dont il est singulièrement frappé et qui souvent n'existent que pour lui seul ; car elles peuvent se rapporter entièrement à la constitution individuelle de ses facultés intellectuelles, et au point de vue particulier sous lequel il envisage tous les objets dans le monde physique et moral. De là vient qu'il fera nombre d'observations qui n'auront d'usage que pour lui, avec quelque vivacité qu'il les sente, il ne réussira que difficilement à les communiquer à d'autres. Cependant ces observations délicates auront certainement de l'influence sur les jugemens que portera le physionomiste. Ainsi, supposé qu'il se connaisse lui-même, il doit comparer le résultat

de ses observations avec la façon de sentir qui lui est propre ; il doit séparer ce qui est généralement accordé de ce qui peut être uniquement l'effet de la manière d'observer.

Quels indices , quels pressentimens chacun lit sur son propre visage toutes les fois qu'un mouvement déréglé s'élève dans le cœur ; comme on est obligé de baisser les yeux , de détourner la tête , de fuir le regard des hommes et les reproches de son miroir ! Combien on redoute l'épreuve de ses propres regards et l'œil pénétrant de ses semblables chaque fois qu'on surprend son cœur coupable de quelque artifice , soit envers lui-même , soit envers autrui ! Comment reconnaitrons-nous les signes de la bienveillance et de la charité , si nous sommes dépourvus nous-mêmes d'amour ? Comment , si l'amour n'aiguise nos regards , pourrions-nous discerner l'empreinte de la vertu , l'expression d'un noble sentiment ? Saurons-nous en démêler la trace sur un visage défiguré par accident , ou rebutant au premier coup d'œil ? Si de viles passions assiègent notre âme , combien de faux jugemens elles nous dicteront ! Nous lirons le crime sur des fronts où la vertu est écrite , nous supposons chez les autres tous les vices dont notre conscience nous accuse. Celui qui a quelque ressemblance avec notre ennemi aura tous les défauts et tous les vices que notre amour propre offensé suppose , peut-être faussement , à notre ennemi. Les

beaux traits nous échapperont , les mauvais seront exagérés , et nous n'observerons que des caricatures et des difformités. Pour terminer ce portrait , disons que le physionomiste doit connaître le monde , fréquenter des hommes de tout état , les voir , les étudier dans toutes sortes de circonstances et de situations ; une vie retirée ne saurait lui convenir. Les voyages , les relations étendues et variées , le commerce des artistes et des savans , celui des personnes très-vicieuses ou très-vertueuses , très-instruites ou très-bornées , et surtout celui des enfans ; le goût des lettres , de la peinture et de tous les ouvrages de l'art : toutes ces ressources , et d'autres encore , sont pour lui d'un besoin indispensable. Tels sont , à peu près , les termes dans lesquels Lavater trace le portrait du physionomiste ; telles sont les conditions , difficiles à remplir , qu'il exige pour se livrer avec fruit à l'étude de la science qu'il a voulu créer. Mais , empressons-nous de le dire , tous ceux qui n'élèveront pas la physiognomonie au rang des sciences , tous ceux qui ne chercheront dans la forme , les mouvemens des différentes parties du corps , que les rapports qui existent entre ceux-ci et le moral d'un individu , ses passions , ses besoins , ses désirs , ses souffrances , ceux-là , disons-nous , s'ils observent attentivement , s'ils sont doués surtout d'un tact particulier , plus difficile à bien définir qu'à comprendre , trouveront dans l'étude

de la physionomie humaine des révélations précieuses, des signes assez certains des mouvemens de l'âme et des facultés de l'esprit. Qu'ils examinent avec soin, qu'ils se défient des premières impressions, qu'ils ne s'en rapportent pas à un seul indice, qu'ils comparent en observant, et si leur jugement les égare quelquefois, sans qu'ils possèdent cependant toutes les qualités exigées par Lavater, il les conduira le plus ordinairement à la vérité. On a résumé, en quelques mots, la science du physionomiste, en disant que tout son talent consistait à distinguer la réalité de l'affectation, quelque savante et soutenue qu'elle soit.

Il est, on le sait, des physionomies qui se repoussent, et il en est qui s'attirent : cette influence réciproque des physionomies les unes sur les autres est un des points les plus curieux de cette étude; voici ce que dit Lavater à ce sujet : La conformité du système osseux suppose aussi celle des nerfs et des muscles. Il est vrai cependant que la différence de l'éducation peut affecter ceux-ci de manière qu'un œil expérimenté ne sera plus en état de trouver les points d'attraction. Mais rapprochez ces deux formes fondamentales qui se ressemblent, elles s'attireront mutuellement; écartez ensuite les entraves qui les gênaient, et bientôt la nature triomphera; bien plus, les visages mêmes qui diffèrent par la forme fondamentale peuvent s'aimer, se communiquer, s'attirer, s'assimiler,

et s'ils sont d'un caractère tendre, sensible, susceptible, cette conformité établira entre eux, avec le temps, un rapport de physionomie qui n'en sera que plus frappant. L'assimilation m'a toujours paru plus frappante dans le cas où sans aucune invention étrangère, le hasard réunissait un génie purement communicatif et un génie purement fait pour recevoir, lesquels s'attachaient l'un à l'autre par inclination ou par besoin. Le premier avait-il épuisé tout son fonds, le second reçu tout ce qui lui était nécessaire, l'assimilation de leurs physionomies cessait aussi. Elle avait atteint, pour ainsi dire, son *degré de satiété*.

En général, si après avoir lu tout ce qu'on a écrit sur la physiognomonie, on fait l'application de ses souvenirs à des hommes d'exception, on sera frappé des résultats qu'elle peut offrir. Ces caractères tranchés et hardiment dessinés d'après la nature, fournissent des exemples éclatants, appréciables au premier coup d'œil. Il n'en sera pas de même pour les sujets médiocres. Leurs petites vertus et leurs petits vices sont mollement accusés sur des visages insignifiants. Leur médiocrité résulte d'un ensemble de facultés vulgaires dont pas une n'est l'intelligence, pas une l'idiotisme. Diverses choses d'aptitude, dont pas une n'envahit précisément les autres, donnent au visage plusieurs expressions dont pas une n'est la principale et la dominante, Comment prononcer sur de telles phy-

sionomies , à moins d'une habilité et une patience excessives ? Cependant , le bon Lavater , qui ne dédaigne rien et qui prend plaisir à relever et à encourager tout bon instinct , quelque peu développé qu'il soit , nous fait lire de force , sur ces visages sans attrait , la finesse , l'esprit d'ordre , le bon sens , la mémoire , s'il n'y trouve pas ces qualités , il y trouve à estimer la candeur , la douceur , la probité.

Après avoir indiqué les organes qui servent à l'expression physiognomonique ; après avoir fait connaître les caractères principaux de cette expression , et les rapports qu'ils ont avec les mouvemens de l'âme ; après avoir examiné les modifications que leur font subir les diverses causes qui agissent constamment et le plus puissamment sur l'organisation humaine , il ne nous reste plus qu'à faire connaître quelques applications particulières de ces connaissances générales et à montrer par des exemples combien l'étude de la physionomie peut servir à l'intelligence du cœur humain.

Nous ne nous arrêterons pas à quelques preuves plus curieuses que fondées qui sont tirées du rapport que présentent la ressemblance de certaines têtes humaines avec celles de quelques animaux , et les penchans des individus qui offrent cette ressemblance avec l'instinct particulier des mêmes animaux.

Les anciens philosophes , et Aristote surtout

avaient en effet observé que chaque animal avait son instinct, et ils supposèrent que les hommes, qui présentaient des traits analogues, devaient avoir les mêmes qualités: de là naquit ce système physiognomonique de comparaison avec les animaux que l'on voit développé par Jean-Baptiste Porta, esquissé par le peintre Lebrun et que Grandville, l'un des plus spirituels artistes de notre temps, a reproduit avec tant d'originalité; mais ces analogies avec les animaux ne sont, suivant la remarque de M. Virey, que des indications tirées et trop loin et extrêmement vagues; car tel qui passera pour semblable au lion pour sa figure, aura peut-être le cœur timide du cerf. Aussi est-ce bien plutôt en rapprochant les individus, en les comparant, en voyant ce qu'ils offrent de commun dans leur physique et leur moral, que l'on parvient à s'assurer que telle complexion dispose à tel caractère naturel.

Quand nous n'aurions jamais vu aucune figure qui ressemblât à la tête de Judas Iscariote d'après Holbein, un premier sentiment ne nous avertirait-il pas d'abord qu'on n'en peut attendre ni générosité, ni tendresse, ni noblesse d'âme.

N'est-ce pas aussi un des exemples les plus concluans pour le physionomiste que la tête du satirique et malin Sterne. Sans doute on n'y reconnaît pas un puissant génie, mais on y voit l'observateur plein de finesse, plus borné dans son objet, mais

plus profond par là même ; que d'esprit , de malice dans ses yeux , dans l'intervalle qui les sépare , dans son nez et dans sa bouche !

On a beaucoup étudié la tête de Napoléon sous le rapport phrénologique ; on l'a longuement expliquée sous le rapport de la physiognomonie , et cette fois encore , disons-le , cette dernière science s'est trouvée d'accord avec le caractère du grand homme , tandis que les données fournies par la phrénologie sont loin d'être aussi satisfaisantes. Il nous est impossible de démontrer ici la coïncidence évidente entre les signes physiognomoniques de la tête de Napoléon et les principales actions de la vie de ce grand homme : c'est là le sujet d'un livre à faire , et cette belle étude physiologique nous paraît digne des recherches et de l'attention des savans. Nous nous contenterons de rapporter ici un simple énoncé , dans lequel nos lecteurs trouveront , nous n'en doutons pas , de nombreuses applications à faire aux événemens qui ont signalé l'existence de cet homme dont le puissant génie a , pendant vingt ans , imprimé au monde entier , une si énergique impulsion.

Né avec une constitution forte et heureuse , Napoléon était d'une stature un peu au-dessus de la moyenne , d'une force musculaire à supporter les plus grandes fatigues ; il avait une poitrine large , un sang bouillant , le pouls ferme , des organes d'un tissu compact et plein d'énergie , pro-

pres à communiquer une grande fermeté d'âme. Ses sens étaient fins ; quoique souverainement irritables , il jouissait d'une force de volonté capable de maîtriser toutes ses sensations. Dans sa jeunesse il était d'un tempérament bilieux assez prononcé ; plus tard une certaine dose de flegme vint adoucir les emportemens auxquels il était sujet. Enfin il était sobre , tempérant , aimant le travail.

Soit qu'on porte ses regards sur le profil ou la face de sa tête , l'on ne découvre aucun trait qui annonce quelque passion vile , basse ou flétrissante ; on y chercherait aussi inutilement la prévenance , la cordialité et cette mélancholie douce qui fait le charme des âmes sensibles ; moins encore y trouverait-on cette gaieté franche et enjouée qui abonde en traits piquans. La figure de Napoléon est celle d'un lion ; tout y peint la force , l'énergie , la vaillance , la magnanimité ; l'absence des lignes flexibles , et une certaine rigidité dans les traits , confirment à la fois cette assertion ; cependant sa physionomie n'a rien de dur , ni de cette âpre fierté qui repousse ; si elle n'excite point à la confiance , elle semble nous communiquer quelque chose de sa grandeur. Aimer et être aimé n'est pas le fait d'un tel homme ; il veut être admiré et obéi. Qui voudrait entreprendre de le gouverner de lui communiquer des sentimens qu'il n'a pas ? ce serait braver un volcan , remuer une mon-

tagne. Simple particulier, il eut été incapable de nuire, mais souverain, il bouleverserait le monde entier, pour ajouter à la gloire de son pays. Sa physionomie est vraiment celle d'un héros majestueux; son profil dans son ensemble présage une âme brûlante, et le front n'est pas assez déprimé pour altérer sa force de raison; son nez indique une grande finesse de tact; sa forme et la position de ses sourcils décèlent un esprit actif, remuant, déterminé, et qui ne laisse point à ses projets le temps de se refroidir; ses yeux ont tout vu, tout compris. Le court intervalle du nez à la bouche est un signe de prudence; ses yeux, sa bouche et ses lèvres légèrement saillantes, une véhémence d'impulsion à laquelle rien ne résiste; le menton caractérise la ruse et un léger penchant aux plaisirs sensuels. Enfin les gestes, les attitudes confirment les mêmes dispositions. Ainsi la physiognomonie, en appliquant ses principes, montre en Napoléon, ce qu'il était réellement, un homme extraordinaire, d'une organisation et d'une capacité supérieures.

FIN.

Table des Matières.

	pages,
Histoire de l'homme	1
Étude de la Physiognomonie	15
Le corps humain	31
La tête	35
Le crâne	42
La face	57
Les cheveux	72
Le front	75
Les sourcils	87
Les yeux	91
Les larmes	118
Le nez	121
La bouche et les lèvres	133
Les dents	144
Les joues	149
Le menton	151
La barbe	155
Les oreilles	157
Le cou	159
Signes tirés de l'ensemble de la tête	163
Le tronc	172
Les épaules	174
La poitrine	177
Le ventre	180
Les bras	183
Les mains	186
Les cuisses, les genoux et les jambes	193
Les pieds	196

	pages.
Les attitudes, la démarche, les gestes	199
Le langage et la voix	204
Du style	208
De l'écriture	211
L'habillement	214
Des tempéramens	217
Le tempérament sanguin	220
» » nerveux	222
» » bilieux	226
» » lymphatique	229
» » mélancolique	234
» » athlétique	237
Les âges	239
Les professions	249
Les habitudes	253
Les passions	255
Les climats	260
Le régime	270
Différence de la physionomie des deux sexes	272
Parallèle du moral de l'homme et de celui de la femme	281
Harmonie de la beauté morale et la beauté physique	296
Conclusion	303



Fig. 1.

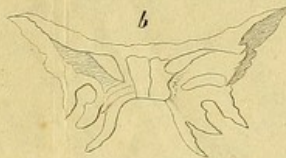


Fig. 1.



Fig. 3.

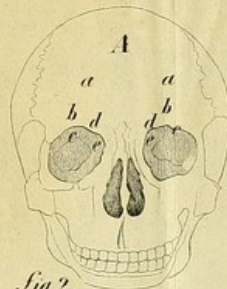


Fig. 2.

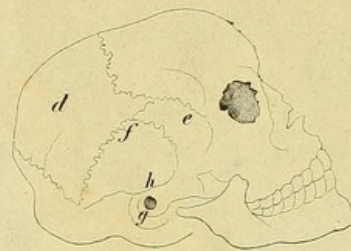


Fig. 1.

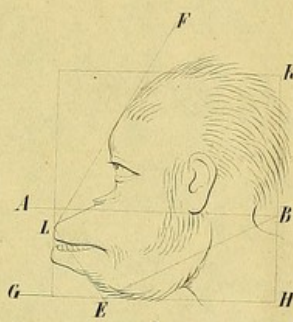


Fig. 4.

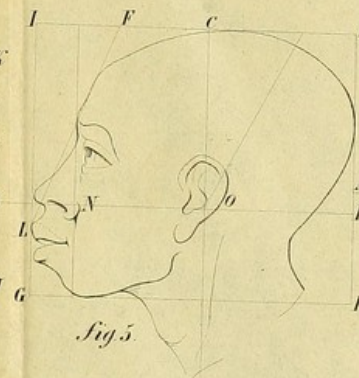


Fig. 5.

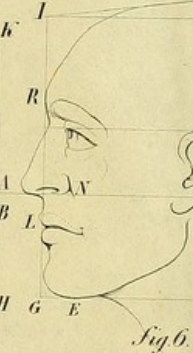


Fig. 6.

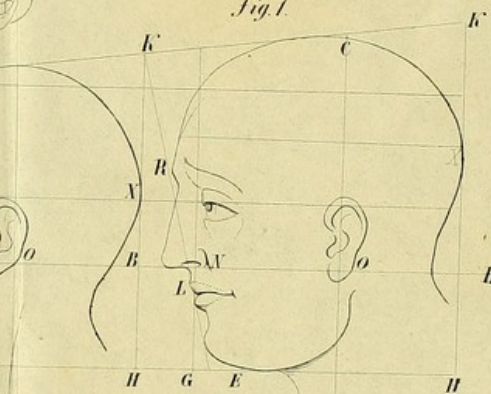


Fig. 7.

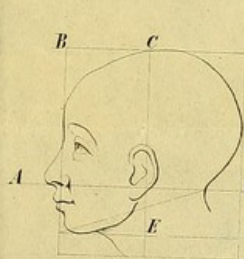


Fig. 8.



Fig. 9.

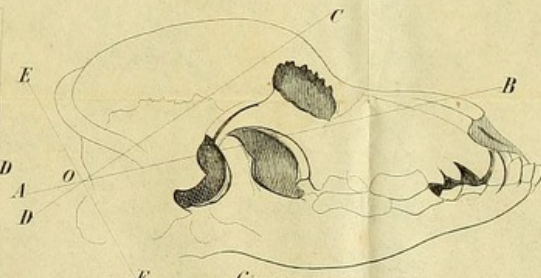


Fig. 10.

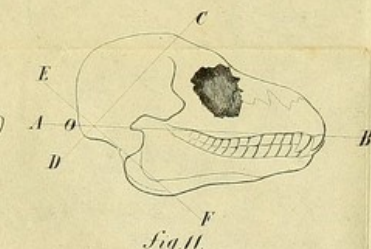


Fig. 11.

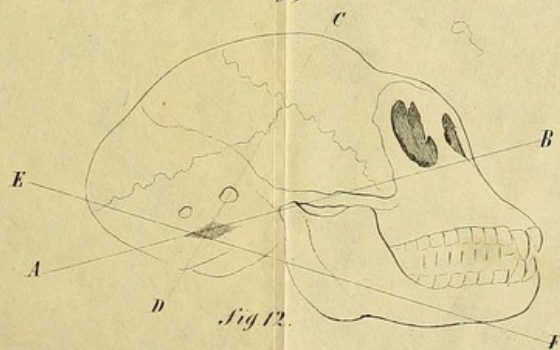


Fig. 12.

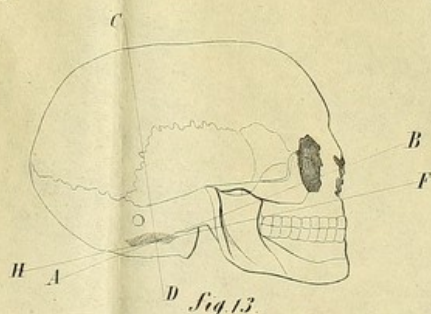


Fig. 13.

pp 22 pœ de

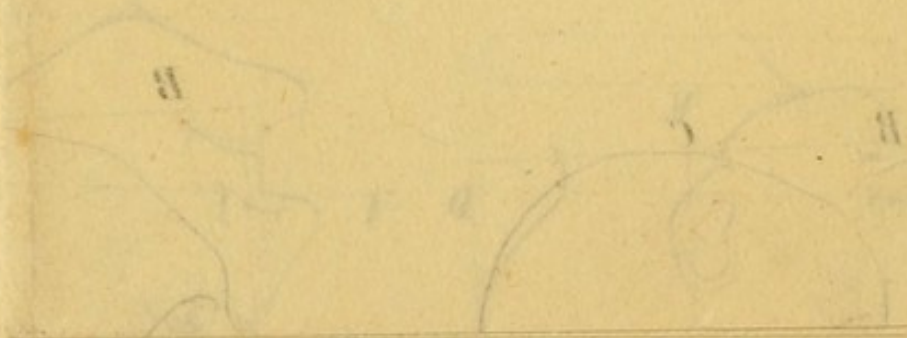
125107



Fig 1.



Fig 2.





pp cc poc

125



Fig. 1.

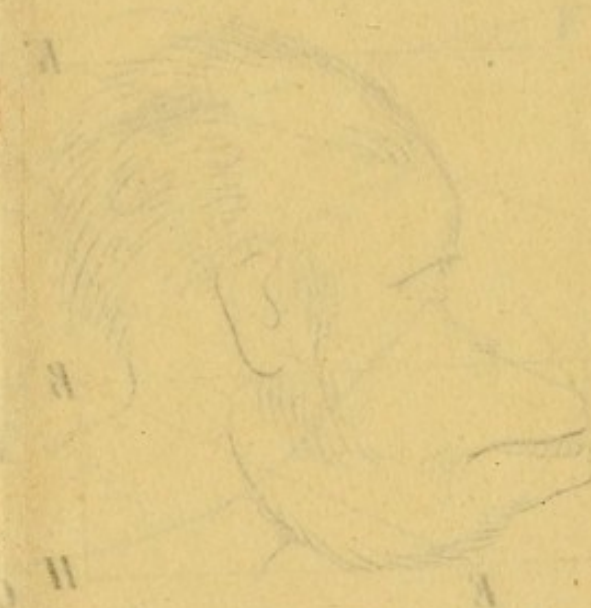
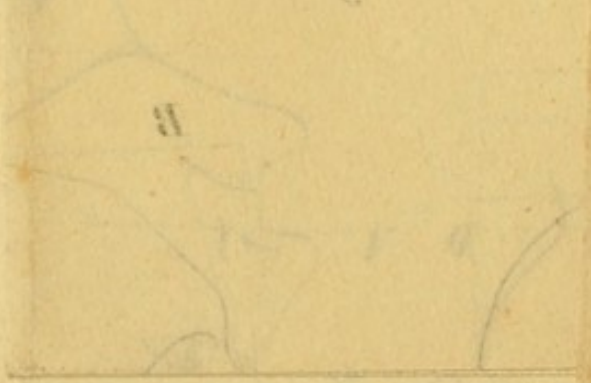


Fig. 2.







BF
842
M11
1849



